



LE NUAGE RADIO ACTIF

ROMAN

BENJAMIN BERTON

RING

RING

LE NUAGE RADIOACTIF

BENJAMIN BERTON

LE NUAGE RADIOACTIF

roman

*Avec une bande dessinée originale
de Kevin Cannon*

ring.fr

ÉDITIONS RING

Collection
RING BLANCHE

—

RING

www.ring.fr

—

Tous les droits de traduction,
de reproduction et d'adaptation
Réservés pour tout pays.

© RING ÉDITIONS, 2014

*« Nous, pauvres insectes posés
Sur le vitrail d'une fenêtre cossue,
Et vautrés dans sa lumière,*

*Nous sommes
Aspirés dans le soleil couchant,
Tandis que les trompettes ronflantes
Et claires du nuage
Beuglent après la nuit. »*

Mervyn Peake – Poèmes (1939)

DEUXIÈME
JOUR

1

LA CENTRALE

Le fleuve est tendre, son cours silencieux ; entre les bancs de sable et herbes folles, navigue. Des oiseaux bécotent un guignon de pain et des débris secs en battant des ailes.

Le père et l'enfant sont accroupis au bord de l'eau. Le gamin, qui n'a pas sept ans, lance des poignées de gravier concentré qui tombent comme de l'amorce en pluie poussiéreuse. De vrais poissons viennent y voir de près et bullepointent sur le pourtour des jets.

— C'est un trop beau paysage, dit le gamin.

— J'y suis venu pour la première fois avec mes parents. Nous campions près de l'eau et il avait plu pendant trois jours. Des torrents, des larmes grosses comme des cerises. Je me souviens que ça claquait sur le toit de la tente et que je m'étais endormi sous le tintamarre, en écopant le tapis avec une timbale. Mes grands-parents louaient une petite maison à quelques kilomètres d'ici. Ils y sont venus près de trente années de suite.

— Ils sont morts ?

— Ma grand-mère vit encore. Elle est très âgée aujourd'hui et cela fait si longtemps que je ne l'ai pas vue. Mon grand-père est mort d'une crise cardiaque il y a quinze ans. C'était un homme amusant, mais il buvait beaucoup trop pour l'être tout le temps.

Denis s'interrompit et se mit à tousser violemment. Il se plia en deux pour chasser la gêne et finit par cracher un lourd molard jaune dans l'eau plombée. Il déplia un mouchoir en papier et le remplit en un instant de morve sombre.

— Tu es malade ?

— Ça fait des mois que je traîne une rhinite. Ça n'est pas grave. Mais je crache et je tousse comme un sac.

Le mouchoir avait fondu sous le poids de la nasse et Denis dut essuyer ses mains emmiellées dans l'herbe.

— C'est quoi une rhinite ?

— Un mauvais rhume avec la morve qui ressemble à de la marmelade d'orange et qui pue le coyote. Tu n'es jamais malade, toi ?

— Ça m'arrive, mais maman n'aime pas ça. Elle n'aime pas rester à la maison pour me garder. Elle ne peut pas aller au travail quand je suis malade.

— Quel genre de maladie tu as ?

— J'ai mal à la gorge, des fois. Et aux oreilles. Parfois j'ai aussi des bleus et c'est surtout quand je me bats avec Achille.

— Suis-moi et fais attention aux branches.

Denis et le garçon remontèrent le cours de la Loire. La journée était belle, bien qu'un peu fraîche pour la saison. Il n'y avait pas un pet de vent. Le garçon portait un blouson trop petit pour lui et léger pour le froid qu'il faisait. Personne n'avait pris soin d'adapter sa mise à la météo. Cela faisait deux jours qu'il portait les mêmes vêtements et, comme ceux des enfants de cet âge, ils étaient tâchés à l'entrejambe et usés aux genoux.

Denis n'avait pas non plus de tenue remarquable. C'était un bel homme de trente-cinq ans d'une taille convenable et de silhouette agréable. Il était brun avec un visage carré et des cheveux coupés courts. Sa beauté n'était pas éclatante, mais il était du genre à plaire aux filles et à inspirer la confiance aux banquiers et aux assureurs. Il portait un jean décontracté et un de ces blousons, informe et passe-partout, qu'affectionnent les

gens qui sont en weekend prolongé. Il était assez difficile de savoir à quelle époque il appartenait et s'il accordait une importance ou non à son apparence.

Les deux compagnons se déplacèrent le long du fleuve, large de cent mètres au moins à cet endroit, entrecoupé d'îlots et de niches de sables, elles-mêmes montées de touffes échevelées, de bois mort et de diverses installations flottantes. À quelques centaines de mètres de l'endroit où la Loire et la Vienne se rejoignaient, seule une nuance de gris vert distinguait l'eau de la terre. Au commencement, la matière était unique.

À cette heure-là, en milieu de matinée, et en pleine semaine, il n'y avait personne autour. Pas même un vieux pêcheur ou une de ces barges anciennes, lancées par l'office du tourisme, qui parcouraient désormais le fleuve sur quelques kilomètres. La modernité avait constitué, faute de projet véritable, à rejouer, pour la galerie et pendant la belle saison, des scénographies disparues comme dans un parc d'attractions.

S'il n'y avait eu la route en aplomb du fleuve, l'homme et l'enfant auraient pu se croire seuls au monde. C'était une sensation qu'on pouvait éprouver ici si on ne relevait pas la tête trop haut : celle de glisser dans un environnement sauvage et inviolé.

— Pourquoi il n'y a pas de bateaux sur la rivière ? demanda Ian.

— À cause des bancs de sable. Par le passé, il y avait des barges qui en descendaient le cours et transportaient un tas de choses jusqu'à Tours. Tout ça a été abandonné aujourd'hui, au profit de la route et du train. Tu aimes les bateaux ?

Le gamin ne répondit pas. Il regardait un oiseau, gris et ébouriffé, posé à quelques mètres devant lui. L'oiseau se tenait sur une patte et piquait le sol avec son bec orangé à la recherche de vers. Denis hésita à lui dire comment il s'appelait, mais il s'abstint. Il avait une tendance naturelle à tout expliquer. Il n'avait jamais vraiment vécu avec le gamin, mais était tout à fait conscient que, s'il l'avait fait, il aurait passé la journée à l'abreuver d'informations savantes et que

cela n'aurait pas plu à sa mère. On ne farcit pas la tête d'un enfant de cet âge. Il faut lui laisser le temps de se développer par lui-même et de se confronter à son ignorance.

— Drôle d'oiseau, hein ?

— Il a une crête, rigola le gamin.

Ils passèrent sous le tapis du pont qui enjambait le fleuve. Les ponts sur la Loire n'étaient pas si nombreux. Celui-ci était étroit, construit en fer forgé et en béton. Le trafic au-dessus se faisait sur une seule voie. Il était possible que cela ait été voulu pour limiter la vitesse et les allers-retours. Peut-être n'y avait-il pas besoin d'un pont plus large. Cela avait pourtant été la mode ces dernières années. La fabrication des ponts, quoi qu'ils enjambent, créait de l'emploi et posait la région en « nœud de communication ». Chaque région, même la plus reculée, se devait d'être un nœud de communication de quelque chose. Dans le jargon politique, ça voulait dire que personne ne s'y arrêtaient ou presque. Les ponts étaient emblématiques de la grandeur régionale. On en tirait des cartes postales et on exposait un savoir-faire. Les moins vernis taillaient des ronds-points fleuris.

Celui-ci appartenait clairement à la génération antérieure, celle des ponts qui servent juste à franchir un obstacle et à crapahuter à dos d'âne pour acheminer trois marchandises. Le pont sur la Loire était tendu entre deux pâtés de maisons qui n'annonçaient pas véritablement des villages. C'était plutôt des postes avancés de civilisation, deux ou trois bâtisses qui ressemblaient à des maisons d'éclaireurs ou de garde-barrière, sans charme et peintes en blanc, avec des rideaux pisseux et salis par la circulation. Le genre de maisons habitées par des couples qui ont des clapiers à lapins à l'arrière du jardin. Le monde s'était enlaidi ces dernières années. La réalité s'altérait et la crise frappait durement l'Europe. La France n'était pas en reste. Le manque d'entretien des routes et des habitations individuelles en était le premier symptôme visible. Le pays était en perdition. Les liaisons secondaires étaient mal entretenues.

Lorsqu'ils passèrent sous le pont, Denis et Ian furent comme enveloppés dans une bulle de silence. Par un effet

étrange, les bruits du dessus étaient bloqués par la chape de béton. Les oreilles se bouchaient sans qu'on ait besoin de se pincer le nez pour les réinitialiser. Sans le son, l'œil était beaucoup plus attentif aux mouvements, aux libellules, à l'oscillation des herbes et au moindre clapotis causé par l'eau contre les pieds du pont. Ian poussa un cri strident pour tester l'écho. C'était quelque chose qu'il avait expérimenté plus jeune lorsqu'il se promenait avec sa mère. Il y avait une rivière et un petit pont près de la Manufacture des Tabacs. Il adorait faire rebondir sa jeune voix contre les parois et l'entendre revenir aux oreilles crécelle.

Lorsqu'ils débouchèrent de l'autre côté, le visage de Denis s'illumina. Il était venu pour cela. Devant leurs yeux, ou plutôt ceux de l'homme, car le fils n'avait pas encore pensé à relever la tête, la centrale se dressait en majesté.

Périmètre de sécurité oblige, elle était assez éloignée d'eux, mais ses tours réacteurs de vingt-huit mètres de haut faisaient leur petit effet quand ils entraient dans votre champ de vision. Le gamin ne s'attendait pas à un tel spectacle et lâcha un « waoh » d'enthousiasme qui fit plaisir à celui qui l'avait emmené précisément pour cela : déclencher cet étonnement, la surprise de découvrir quelque chose de radicalement nouveau et d'inouï. La centrale nucléaire avait une forme inédite pour qui n'en avait jamais vu et on en voyait assez peu, par définition.

— C'est le château fort que tu m'as parlé ? interrogea le gamin.

— Dont je t'ai parlé. Non. C'est une centrale nucléaire. On fabrique de l'électricité ici. Tu vois cette grosse boule ronde là-bas ?

Le gamin dit qu'il la voyait.

— C'est un réacteur. Il ne marche plus aujourd'hui, mais il a été le premier en France à faire de l'électricité de cette manière.

— Comment on fabrique de l'électricité ?

— Notre corps est constitué de petits morceaux, de morceaux de morceaux d'une taille très très petite, comme des grains de sable, en plus minuscule encore. Des atomes. À l'intérieur des tours, les bonhommes font éclater ces atomes en des éléments encore plus petits. Comme lorsque tu casses du verre et qu'il éclate par terre. En se cassant, les morceaux produisent de la force qu'on appelle de l'énergie et qui donne de l'électricité.

— Les morceaux doivent avoir mal, remarqua Ian.

— Quand tu fais exploser un atome de cette façon, il y a tellement de force que les autres tombent en miettes les uns après les autres et cela continue et continue et continue encore. Ils cassent comme des dominos tombent les uns sur les autres. Cassent, cassent, les morceaux et ça ne s'arrête jamais. C'est pour cela que les bonhommes ont fait des tours de château fort et amènent de l'eau là-bas. La tour sert à empêcher les autres morceaux de se casser au-delà d'un certain point et l'eau aide à les soigner pour qu'ils ne se cassent plus.

— Sauf que la centrale, elle protège l'intérieur de la tour, mais pas les méchants d'entrer dedans comme les châteaux forts, hein ? Qu'est-ce qui se passerait si les bonhommes y arrivaient pas ?

— Personne ne sait. Les morceaux se casseraient partout et casseraient les maisons, les routes, les ponts... jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à casser...

— Les nuages, les oiseaux, les bonhommes, les tables,...

— C'est à peu près ça. Approche.

Il était impossible d'expliquer à un enfant de six ans comment naît une réaction nucléaire. Denis n'était pas tout à fait satisfait de sa présentation, mais il aurait d'autres occasions d'y revenir.

Il détailla pour son plaisir personnel les formes remarquables de l'édifice dont il connaissait l'histoire par cœur. Il compta les réacteurs pour voir s'il n'en manquait pas, distingua ceux qui marchaient encore de ceux qui avaient été rattrapés par l'obsolescence. La centrale était, pour un

bâtiment de cette sensibilité, entourée par des protections relativement modestes : une ligne de barbelés, une zone démilitarisée de quelques dizaines de mètres et de la verdure. Côté Loire, seul un grillage de trois mètres empêchait qu'on accède au site. Plus loin, un fossé avait été creusé, couvert par une autre ligne de barbelés.

Denis avait découvert Chinon alors qu'il était encore un gamin. Il s'y était promené avec son père lors d'un de leurs séjours dans les environs. La centrale faisait alors beaucoup parler d'elle. Les habitants du coin en craignaient les nuisances, mais en révéraient les bénéfices sur l'emploi. L'écologie n'avait aucun poids et il y avait encore assez peu d'exemples d'accidents majeurs survenus sur de telles installations. Le regard des hommes avait changé aujourd'hui, mais celui de Denis conservait une part d'émerveillement devant la construction elle-même, sa manière de se fondre dans l'environnement tout en le défigurant gentiment, et l'immense pouvoir qui en découlait. La juxtaposition des tours et des réacteurs respirait la puissance, la compacité et la vie. À l'arrière-plan du site, les éléments de refroidissement vieillissants cascadaient comme ces fontaines à chocolat qu'on installe maintenant sur les tables de salle à manger. L'ensemble lui-même ne ressemblait à rien d'autre : c'était à la fois une structure industrielle et en même temps un palais avec ses dômes, ses tours, ses immenses logis inhabités, entourés de verdure et rafraîchis par le fleuve royal. Aux yeux de Denis, la centrale était d'assez loin ce que l'homme du vingtième siècle avait fait de plus beau et de plus élaboré.

La prouesse architecturale n'avait rien à voir avec les trésors d'ingéniosité requis pour bâtir des gratte-ciels de centaines de mètres de haut ou des ponts suspendus de plusieurs kilomètres. C'était la fonction qui primait et l'on avait ici édifié un outil qui, non seulement élevait l'âme par sa beauté et sa perfection, mais contenait, dans ses entrailles, l'équivalent de trois soleils, enfreints, maîtrisés, domestiqués pour distiller à des centaines de kilomètres à la ronde du progrès, de la lumière et de la chaleur.

La domestication du feu est l'acte prométhéen premier et, de fait, le plus humain qui soit, celui qui a permis à l'homme de ressentir la différence entre le chaud et le froid, entre le cruel et le tendre, entre le cru et le cuit. La maîtrise de l'atome à des fins civiles aura été, après ses utilisations guerrières, la prolongation la plus aboutie de cet acte élémentaire. C'est pour cette raison qu'une telle magie émanait de Chinon et pour cela aussi que le jeune homme y était revenu des années après, comme en pèlerinage, tournant autour entre chaque voyage ou déplacement professionnel, pour y chercher paix et réconfort.

Le gamin détaillait la centrale avec des yeux curieux. Denis le jalousait de pouvoir la voir avec l'ignorance de son âge. Lui, connaissait les fonctions de chaque décroché. Il s'était renseigné sur la construction, sur la structure, sur ce qu'abritait chaque bâtiment. Il se pouvait même, dans un passé proche, qu'il y ait travaillé comme cadre technique affecté à l'entretien des bassins de refroidissement. Il avait appartenu un temps à la grande famille du nucléaire, cette belle famille dysfonctionnelle et aristocratique qui cachait ses blessures et ses morts sous le tapis. Les hommes contenaient l'énergie et modelaient la puissance. L'énergie composait l'homme et le monde qui l'entoure. Ils l'enchâssaient dans de grands oléoducs électriques, des blocs souterrains qui électrisaient la campagne comme des fils d'araignée incandescents. La centrale était le centre de toute chose. C'était elle et non les écologistes qui maintenant le paysage à flot et lui offrait avec la terreur du cataclysme la tranquillité et la préservation. Sans cette peur de ce qui pouvait arriver de pire, la nature aurait été saccagée comme partout ailleurs et sacrifiée aux habituelles activités humaines.

Ian imagina qu'une princesse, détenue au sommet de B2, attendait qu'on la secoure en dégrafant son corsage laiteux. Il pouvait entendre les cris de détresse qui tombaient du donjon. C'était un réacteur de 2785 mégawatts de puissance thermique, un dragon plutôt qui était prêt à jaillir infernal et à enflammer le pays des HLM et des toits de chaume. Lors de la construction, la taille des tours avait été limitée à vingt-huit mètres contre des centaines de mètres ailleurs, pour ne pas

abîmer le paysage et ne pas faire de concurrence déloyale aux châteaux de la Loire.

— Le monde est en train de changer, confia Denis au gamin. Ce que tu connais aujourd'hui, tu ne le connaîtras pas demain.

Il n'était pas certain que le gamin comprenne tout ce que son père avait à dire, mais Denis pensait que les messages qu'il lui délivrait s'imprimeraient d'une façon ou d'une autre dans son esprit et lui reviendraient de manière prophétique lorsque le grand bouleversement prendrait corps.

L'accident de Fukushima avait représenté pour la planète entière, après Tchernobyl, Three Mile Island, Sellafield et quelques autres, une prise de conscience des dangers du nucléaire et de la fragilité de l'occupation humaine sur le globe. Mais le fantasme du grand accident, qui viendrait et ravagerait la planète ou rendrait inhabitables des pays entiers, n'était pas quelque chose qu'il prenait au sérieux. Ce n'était rien d'autre qu'une mise à jour de la Grande Apocalypse annoncée par les hommes depuis des siècles et qui n'était jamais venue. Le changement ne jaillit pas de la maladie, du tremblement de terre ou de l'ouragan. Le changement est une transformation à pas lent de l'habitat ou de l'écosystème qui affecte la nature elle-même et les rapports de l'homme avec lui-même. Il s'agit, à chaque fois et historiquement, plus d'un long goutte à goutte suivi d'un précipice soudain que d'un drame taillé pour les couvertures télé avec ses héros, ses embrasements et ses défaites.

— L'énergie nucléaire est en train d'affecter la texture des choses, poursuivit-il. Elle modifie ce que nous sommes et nous transforme en une autre race, un autre genre. Notre langage change, notre chair varie et la manière dont nous vivons et interagissons les uns avec les autres, l'organisation même de notre société est affectée chaque jour par l'immense puissance contenue entre ces murs. Le jour est proche où rien ne ressemblera plus à rien.

Le gamin regardait Denis d'un œil interrogateur. Il ne l'avait jamais entendu parler de cette manière-là avant. Il est vrai qu'ils se connaissaient peu, et même pas du tout. Cela

faisait à peine une journée qu'ils voyageaient ensemble et pour la première fois, Ian ressentit l'étrangeté de cet homme qui se présentait comme son père, de son comportement, de son discours. Il eut envie d'être avec sa mère, mais n'osa pas en faire état de crainte que l'homme ne le prenne mal. Les réactions des pères pouvaient être imprévisibles à ce qu'on lui en avait dit. Il eut peur, mais se calma en calant sa respiration sur les paroles de l'homme. La voix était rassurante, posée et, s'il n'en comprenait pas toujours le sens, bienveillante.

— Cela fait des années que j'y pense. Les choses sont en passe de changer de manière radicale. C'est pour cette raison que j'ai voulu t'emmener avec moi. Je voulais que tu sois prévenu parmi les premiers pour avoir toutes tes chances dans le nouveau monde. Tu es encore jeune, trop peut-être, mais ce n'est pas grave. Tu comprendras ce que tu comprends et tu devineras le reste. Chaque centrale est un point d'accouchement du monde qui vient, chaque centre diffuse une vie nouvelle, une modification fondamentale de la matière qui nous constitue. Ouvre les yeux.

Denis entraîna Ian plus loin. Ils marchèrent en silence sur une cinquantaine de mètres. L'eau paraissait lourde, grise et marronnasse. La largeur du fleuve contredisait son aspect tranquille et paisible comme si la force contenue s'écoulait comme de la lave. Denis tira de son sac un appareil rectangulaire avec un cadran électronique. L'appareil était prolongé par une sonde métallique et vibrait comme un détecteur de métaux.

— La radioactivité à cet endroit n'est pas plus forte qu'ailleurs. Elle se tient, d'après les mesures des associations, bien en deçà des normes autorisées, mais cela ne veut rien dire. J'ai mis en évidence une notion qu'aucun scientifique n'a isolée encore et que j'ai appelée la radioactivité noire, une sorte d'anti-radioactivité qui accompagne l'émission naturelle des solides et est infiniment plus puissante et perturbante pour les organismes. Tu vois ce que je veux dire ? Non, bien sûr. Regarde l'aiguille. Elle oscille à peine et pourtant, tu n'as aucune idée de la force qui

est en train de s'épancher ici. Les canalisations d'eau qui relient le fleuve à la centrale se trouvent à dix mètres de nous. Elles sont enterrées en profondeur, mais vois ça : l'eau qui s'écoule ici est saturée d'énergie, c'est une eau magnifique et plus forte qu'aucune autre eau, une eau qui est suffisamment puissante pour ressusciter les morts et changer les vivants en gélatine.

Denis s'allongea de tout son long et laissa tremper sa main dans l'eau brune.

— Regarde encore, lui dit-il, en faisant ruisseler le courant entre ses doigts.

La main se couvrit de gouttelettes épaisses comme du mercure. Avec la lumière, des reflets bleutés pétillaient autour de ses extrémités. L'eau était épaisse, bleue et rose, dès qu'on l'extrayait du cours bourbeux de la Loire. Ian entendait le grésil des molécules contre les doigts osselets. Le gamin s'allongea aux côtés de son père. Ce dernier se redressa alors pour lui tenir les jambes et l'empêcher de basculer.

— Tu sens ? lui dit-il, la force de l'eau... Et tu n'as encore rien vu.

Denis savait que le dégagement aurait lieu d'un instant à l'autre. Les mouvements d'eau entre le cœur et le fleuve étaient réglés comme du papier à musique. Des valves s'ouvraient en amont près des réacteurs et libéraient les immenses volumes d'eau qui avaient empêché la réaction de s'emballer pendant les six ou sept heures précédentes. Des centaines de mètres cubes nécessitaient alors un renouvellement. La programmation était infaillible et maîtrisée de bout en bout. Officiellement, l'eau qui était relâchée dans le fleuve après avoir refroidi les installations n'était ni toxique, ni modifiée. Elle n'entrait du reste jamais en contact direct avec la matière nucléaire. Les cuves étaient étanches et fermées par des parois épaisses comme des murs de ferme. Il n'était question que d'échanges et de circulations thermiques.

À heure fixe, les bassins étaient vidés et remplis à nouveau d'eau fraîche. L'eau usée était relâchée dans le fleuve, juste plus chaude de trois ou quatre degrés, ce qui permettait, à ce

qu'on racontait, aux enfants de se baigner du côté de Chouzé, dès la mi-avril. Alors que le gamin retirait sa main, un courant d'eau chaude se forma à l'aplomb de leur position. L'eau se mit à pétiller et à s'agiter de traits bleus et de microbulles.

Le bouillonnement attirait les poissons et les épinoches. L'embouchure du tuyau grouilla assez vite de toute une faune qui attendait que cela arrive. Il y avait des brèmes plates et des sortes de poissons-chat avec de grosses moustaches rousses, de jeunes bars et des chevaines barbus. Les animaux gobaient des étincelles de boue et des matières végétales charriées par le tuyau. Des bulles roulèrent sur elle-même et l'eau resserra soudain les rangs.

— Regarde, dit le gamin. Tu as vu ce poisson ?

Les poissons avaient des bras, des tentacules, de longues tagliatelles flasques. Certains du moins, avec des tatouages de marins. Ils avaient des yeux borgnes, des cheveux aux épaules et d'autres une allure qui ressemblait à celle des poissons des profondeurs que la caméra dévoile avec angoisse et au bout du suspense dans les documentaires du dimanche après-midi.

L'eau hoqueta, s'enfonça et jaillit ensuite en un jet semblable à celui projeté par l'évent d'un baleineau. Le jet gonfla et pissa de l'eau puis de la vapeur en un souffle sifflant. Le gamin avait pris la main du jeune homme et regardait d'un air saisi la petite colonne d'eau crachoter la vapeur. Elle s'engagea dans un tube ascendant et dessina bientôt un ballon cotonneux qui grossit et grossit avant de grimper lentement vers le ciel.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le gamin.

— Le nuage bleu, répondit Denis. L'eau devient vapeur qui redevient gouttes d'eau au contact de l'air. C'est un véritable nuage, touche.

Ian avança la main à la base de la colonne et sentit la chaleur l'envelopper. Sa main, sous l'action de l'eau et de ce qu'elle contenait de matériau radioactif, fut comme transpercée. On en vit un instant les os et le dessin intérieur. C'était une main d'enfant et en même temps un filament translucide. L'enfant n'avait pas mal. Il agita les doigts sous

les yeux de Denis qui le retint ensuite. La main était légère, molle et meuble comme l'argile. Le nuage ressemblait à un soufflé ou à une poche de mozzarella, à un enfant dans son voile de naissance.

— Il est temps d'y aller. On retourne à la voiture. Nous allons suivre le nuage et voir jusqu'où il nous mène.

Il entraîna l'enfant tandis que, dans leur dos, le geyser avait gagné en force et gonflait maintenant le sac du nuage comme une baudruche géante ou un dirigeable. À quelques dizaines de mètres de la Loire, stationnait un petit nuage bleu électrique, devenu un nuage moyen et cotonneux en forme de bulle de bande dessinée. Il paraissait bleu parmi les autres nuages gris, mais sans doute est-ce qu'il ne l'était pas tant que ça. C'était le petit nuage de la Loire, venu de Chinon, et peu importe ce qu'il avait dans le ventre. Il n'était pas tout à fait normal qu'il se soit formé là et de cette façon.

Denis et Ian coururent jusqu'à la voiture.

— Dépêche, disait Denis, tout en sachant qu'il n'y avait pas d'urgence.

Et le gamin accéléra.

Le père mit le contact après avoir attaché l'enfant sur le fauteuil passager. À son âge, Ian montait encore sur un réhausseur en plastique homologué, mais sans harnachement supplémentaire.

— Tu le vois toujours ?

— Oui, il n'a pas bougé. Qu'est-ce qu'il est grand maintenant !

Le nuage avait pris sa place dans le ciel. Il n'y avait pas de vent, aussi montait-il à la verticale de la rivière, sans dévier, ni commencer à dériver comme le font les nuages adultes. Il allait sur ses cent mètres de long et n'avait pas de forme distincte. Il ne ressemblait à aucun animal connu.

— On va le suivre avec la voiture ?

— Je veux, répondit l'adulte.

Cela s'imposait, même si un avion ou un Zeppelin auraient été plus pratiques. Est-ce qu'on demandait aux pères pourquoi ils suivent les voitures de pompier et les ambulances lorsqu'ils les entendent détonner en ville ? Est-ce qu'on explique ces courses poursuite ? C'est juste un truc à faire. Lorsque la vie vous ennuie au-delà de toute mesure et vient vous proposer quelque chose, il faut être idiot pour refuser. Ce n'est pas tous les jours – enfin, peut-être que si, mais peu importe – qu'il y a un nuage radioactif en forme de barbe à papa qui flotte dans les airs.

Ils quittèrent le bord de la route et s'engagèrent à moins de vingt kilomètres-heure sur la départementale. Denis activa la fonction CD de l'autoradio et la musique western d'Aaron Copland envahit l'habitacle.

— Yeeehaaaa ! hurla le père devant son fils terrorisé.

2

LE SAUT AUX LOUPS

— Il y a deux choses importantes dans la vie...

— ...

— Ian ? Tu m'écoutes ? ... Tu sais lesquelles ?

Denis avait toujours rêvé de sortir ce genre de phrases et qu'un enfant aux yeux grands ouverts et loyaux lui retourne une interrogation sincère et pleine de foi en ce qu'il allait dire. Mais Ian ne lui prêtait pas la moindre attention. Il regardait la route et écoutait la musique. Il n'y pouvait rien lui-même. C'était son père qui, depuis leur départ du Mans la veille, lui avait imposé un fond sonore permanent et virevoltant qui l'empêchait de se concentrer sur quoi que ce soit d'autre.

— Je disais qu'il y a deux choses importantes, tu sais lesquelles ?

Le gamin finit par tourner la tête et lui concéder un regard vaguement intéressé.

— La première, c'est que la qualité d'un homme tient dans ses obsessions. Tu sais bien sûr ce qu'est une obsession, n'est-ce pas ?

Ian fit oui de la tête.

— Une obsession, enchaîna l'homme comme si l'enfant n'avait pas répondu, c'est quelque chose qui te tire vers l'avant, qui te pousse à agir. Avoir une obsession est la plus grande richesse d'un homme, un moteur sans pareil. Les hommes... et les femmes qui n'ont pas d'obsession ne sont pas vraiment des hommes, ils errent de vie en vie comme des âmes mortes et comme s'ils pouvaient être partout ailleurs.

Mais celui qui est obsédé, quel heureux homme il fait, car il sait où il va et quelle est sa place dans le monde.

— Tu as quoi toi comme obsession ? interrogea le gamin.

Denis monta le son de l'autoradio.

— Aaron Copland. Compositeur américain du vingtième siècle. Fils de Harris Morris Copland et de Sarah Mittenenthal Copland. Né le 14 novembre 1900 et mort le 2 décembre 1990. Ce gars-là fait partie des choses qui comptent le plus pour moi. Ne me demande pas pourquoi ou plutôt si, j'attends que tu me demandes pourquoi pour pouvoir t'expliquer d'où me vient cette passion pendant un temps qui te paraîtra infiniment long et ennuyeux et qui passera pour moi à la vitesse de la lumière. Tu dois savoir que Aaron Copland a écrit la musique la plus importante et la plus incroyablement belle du siècle dernier et que... par la grâce de Dieu et la sagacité de ton serviteur, celle-ci se trouve intégralement contenue dans cette pochette plastique de fabrication industrielle communément appelée range-CDs et... rassemblée en une collection de cent soixante-sept disques originaux que je considère comme proche de l'exhaustivité.

— On dirait de la musique de western, mais avec des instruments de musique classique, commenta le gamin. C'est ce que je me dis depuis hier.

— Ce n'est pas mal vu. Disons que nous écoutons principalement depuis que nous sommes ensemble, les œuvres les plus connues de Copland et du patrimoine musical américain qui marient à une solide structure classique des éléments du folklore musical de cet immense pays comme le jazz ou les musiques folk. Copland a été le premier américain à s'interroger sur la singularité musicale de son pays et, paradoxalement, à en révéler la vraie nature historique. Il a puisé dans les musiques populaires pour enrichir la texture de ses compositions et en faire quelque chose de foncièrement original et universel. Je te parle chinois là ?

— Un peu.

— Est-ce que ta mère t'a inscrit à un cours de musique, petit homme ?

— Non. Mais j'ai joué de la flûte l'autre jour.

— Pauvre enfant. Nous aurons l'occasion de reparler de tout ça pendant notre voyage. Il est temps d'aller déjeuner. Tu as faim, pas vrai ?

Denis avait, depuis le début du voyage, négligé l'entretien du garçon. Il avait voulu quitter Le Mans au plus tôt après avoir laissé la mère de côté, avait foncé en direction de la Touraine en prenant juste le temps d'acheter des sandwiches dans une supérette pour lui et le gamin. Par la suite, il n'avait eu que des canettes d'Orangina et des Oreo à lui offrir lorsqu'il réclamait. Cela lui allait bien. Le petit déjeuner, pris dans la voiture, avait consisté en un énième biscuit et une barre protéinée qu'il avait retrouvée dans la boîte à gants, sans doute abandonnée là il y a deux années stellaires.

Il restait à Denis un peu d'argent liquide, mais rien d'extravagant. Il n'avait pas travaillé depuis quatre mois. Quatre mois qu'il avait passés à l'hôtel ou à manger au restaurant sur la trace de Ian et de sa mère et qui avaient entamé sa réserve. Celui à qui il avait emprunté cet argent avait peut-être envoyé quelqu'un à ses trousseaux. C'était une possibilité qui ne l'inquiétait pas plus que cela. Personne ne tuerait pour trois mille euros. Et c'est exactement la somme qu'il avait soustraite à son ancien patron, sous la forme de quelques valises d'électrothérapie destinées à soigner tous les maux et dont il avait déjà écoulé une grosse partie en chemin pour financer son voyage.

Alors que le nuage radioactif s'était immobilisé à quelques kilomètres au-dessus d'eux Denis contourna la centrale et remonta vers Candes-Saint-Martin. Le gamin examina avec un peu plus d'attention l'immense complexe que l'État et EDF avaient agrémenté, histoire de le rendre plus agréable à l'œil, d'un incroyable décor marin peint fixé sur l'une des tours. Comme sur un seau de plage ou une gargote de bord de mer, les ingénieurs avaient accroché sur le béton deux étoiles de

mer en stuc et un goéland de quatre mètres de long. La sculpture était incongrue, surréaliste et en aucune façon rassurante. Le décor renforçait l'impression générale selon laquelle la centrale et l'ensemble des bâtiments étaient décatés et dépassés par le temps.

— Tu n'as pas peur de perdre le nuage si on s'éloigne ? demanda Ian.

— Ne crains rien. Il ne bougera pas d'un poil. Depuis que le vent a disparu, les nuages vont bien moins vite que les hommes.

Parmi les phénomènes bizarres apparus ces trois ou quatre dernières années, l'essoufflement des vents n'avait pas été le moins étrange. L'histoire des bouleversements climatiques qui avaient affecté la planète depuis dix ou quinze ans serait évidemment fastidieuse à évoquer. Elle correspondait point par point aux conclusions d'une étude réalisée par une centaine de scientifiques internationaux, publiée à l'été 2012 dans le magazine *Nature*, et qui avait fait l'objet, à l'époque, de généreux commentaires.

L'activité humaine sur la planète avait conduit à une modification évaluée à près de la moitié des écosystèmes en place. Celle-ci s'était accompagnée de disparitions massives d'espèces, d'une hausse générale des températures et d'une altération importante des ressources marines, incluant les courants de haute profondeur. Toutes ces conneries n'affectaient pas la vie des gens qui s'en moquaient comme de leur dernière chaussette. La crise étouffait toutes les autres préoccupations. Il s'agissait, pour les plus riches, d'accumuler le plus de biens possibles avant la fermeture du grand magasin capitaliste. Pour les autres, de préparer la ration de cacahuètes pour l'hiver qui viendrait et menaçait de durer éternellement.

Selon ladite étude, un seuil avait été franchi qui engageait la planète entière dans une redéfinition complète de sa dynamique organique. En clair, la vie sur le globe allait connaître une réorganisation majeure et s'agencer autrement ce qui passerait, selon toute vraisemblance, par la disparition d'une moitié des espèces animales de plus de cinquante kilos, des échanges thermiques modifiés et peut-être même une

révolution dans la composition de l'atmosphère elle-même. Les scientifiques concluaient, alors que nous sautions dans l'inconnu, qu'il leur était rigoureusement impossible de décrire l'état sur lequel le nouvel écosystème allait se fixer.

L'homme y survivrait-il ? C'était une autre question, bien trop importante pour l'avancée de nos connaissances. Depuis ce travail, la réalité était venue valider l'intuition du groupe de chercheurs : les abeilles, dont on suivait les populations avec angoisse depuis vingt ans, avaient diminué dans des proportions alarmantes, ce qui menaçait pour de bon le cycle de pollinisation et de reproduction des végétaux. Nous avions perdu en dix ans plus d'espèces que durant les cinq-cent-mille ans qui avaient précédé. C'était autre chose que la perte de quelques centaines de fromages.

Bizarrement, et alors que les années précédentes avaient été riches en catastrophes naturelles, en tsunamis et en ouragans, les deux ou trois années qui suivirent furent marquées par un assèchement spectaculaire des courants éoliens. Les vents ralentirent puis se turent presque, comme s'ils avaient, avec le temps, de plus en plus de mal à pénétrer les continents. Il y avait toujours en mer des tempêtes et des vents déchaînés qui venaient s'échouer sur les côtes, mais cela n'avait plus rien à voir avec ce qu'on avait connu, il y a encore dix ou vingt ans.

Lorsqu'on s'enfonçait dans les terres, les vents étaient doux et peu actifs, souvent réduits à de simples brises qui ne suffisaient plus à rafraîchir l'atmosphère et surtout à pousser les nuages de pluie vers les terres continentales. Tout le monde était conscient que ce qu'on désignait dans la presse sous le vocable scientifiquement erroné et folklorique d'« évaporation éolienne » était aujourd'hui la principale menace qui pesait sur la planète. Avec elle, et en ne s'en tenant qu'à la France, c'était à une diminution massive des précipitations qu'il fallait s'attendre sous dix ans, à un accroissement des écarts de température et, de manière encore plus importante et décisive, à la fin de l'agriculture intensive. Sans pluie, difficile

d'alimenter les plaines céréalières, difficile de prolonger les cultures légumières et évidemment d'entretenir du bétail.

Le modèle français et plus généralement européen était en cause. Pour l'heure, et comme à chaque fois, on se réfugiait sous de fallacieux arguments : les mêmes depuis cinquante ans ou presque, qui mettaient ces modifications sur le compte d'un épisode ponctuel, d'une phase planétaire telle que la Terre en avait connue dans son histoire et qui redémarrerait bien sûr quelque chose.

Pour la première fois depuis des siècles et des siècles, il n'y avait eu aucune voix qui ait promis, ni même engagé, quoi que ce soit pour « régler » cette question du vent. L'homme qui avait été si déterminé à domestiquer la nature, à la contenir, voire à la détruire, avait perdu, lorsqu'on en venait au climat, toute velléité prométhéenne. Si l'on exceptait la multiplication des structures de mesure météorologiques, privées désormais, qui avaient remplacé Météo France et les autres laboratoires d'état, il n'y avait personne qui affichait l'ambition de trouver une solution ou de remédier à la situation.

Denis, qui suivait tout ça d'assez près, se serait attendu à ce qu'on débloque des fonds pour filer des idées nouvelles : renforcer le bouclier thermique des continents, bombarder le ciel avec dieu sait quel produit chimique susceptible de déclencher des précipitations, tenter de modifier par des explosions nucléaires la vitesse de rotation du globe sur son axe (ce qui aurait permis de redynamiser les vents). Il n'en fut rien. S'il y avait des réflexions de ce type, elles restaient cantonnées aux laboratoires militaires et scientifiques et ne parvenaient pas aux oreilles du grand public. En attendant, les citoyens crevaient de plus en plus de chaud ou de froid au gré des saisons, qui elles-mêmes ne ressemblaient plus à grand-chose.

Le changement climatique s'était caractérisé par l'apparition en France d'un climat continental sur toute la moitié Nord du pays. Celui-ci, au lieu d'être adouci par la proximité des côtes, avait gagné en rigueur : il faisait

généralement très chaud l'été – en réalité, plutôt lourd et électrique, avec des nuages sans pluie – et très froid l'hiver et l'automne. On connaissait des épisodes neigeux n'importe quand et on recevait les pluies dans des séquences particulièrement violentes qui déclenchaient des inondations et des catastrophes sur les infrastructures. La crise aidant, on mettait plus de temps à reconstruire et on le faisait chaque fois moins bien. À l'échelle du globe, la France restait toutefois relativement épargnée, les impacts des phénomènes en cours étant, comme toujours, infiniment plus rudes et sévères sur d'autres continents. De l'avis de tout le monde, le plus dur était à venir. Mais cela n'empêchait pas le monde et les centres commerciaux de tourner. « Alors bon », se disaient la plupart des gens. Et ils continuaient à vivre.

Il ne fallut qu'une dizaine de minutes à Denis et à Ian pour gagner leur destination. Ils traversèrent le joli village de Candes en empruntant la route qui borde l'Indre. Quelques kilomètres plus tôt, ils avaient dépassé la confluence. Le paysage pittoresque échappa au gamin, mais pas à son chauffeur qui ralentit l'allure, déjà ridicule, afin de contempler avec une curiosité émerveillée la succession de maisonnettes et résidences en tuffeau établies de chaque côté de la route. Le regard de Denis plongea avec un plaisir non dissimulé dans les allées bordées de fleurs vives qui descendaient vers le fleuve. Il fut un temps, lui semblait-il, où la mère de l'enfant et lui étaient venus ici en vacances et avaient formulé des projets d'avenir. Sa mémoire lui faisait défaut et ne lui avait laissé que quelques images mentales de cette séquence. Ils avaient visité une maison avec une grange attenante dans l'intention d'y refaire leur vie et d'y ouvrir une maison d'hôte. Il la situait aujourd'hui assez mal sur la carte. Était-ce sur la Vienne ou la Loire ? Du côté d'Ussé ou bien de Bréhémont ou était-ce sur l'autre rive ?

À cette époque, tout le monde envisageait d'ouvrir une maison d'hôte ou un restaurant. Il ne savait pas ce qui les avait fait renoncer. L'argent probablement, puisque tout le monde en manquait et eux les premiers. Il n'avait pas encore eu l'idée à cette époque de voler ses employeurs. Son honnêteté

l'honorait. Eussent-ils été au bout de leur désir que leurs existences auraient été différentes, pensa-t-il. Peut-être est-ce qu'ils avaient laissé échapper une réelle possibilité d'être heureux. C'était ce dont la vie était faite : une succession de bonheurs repoussés par peur ou faiblesse d'âme et qui se changeaient au bout du compte en un désastre plus ou moins éclatant. Le leur avait été à la hauteur de ce qu'ils auraient bâti ensemble s'ils avaient montré plus d'audace et d'abnégation.

Denis et Ian avaient laissé la centrale derrière eux et avec elle, le nuage bleu, qui les attendrait sagement, le temps qu'ils déjeunent à rebours et puis reprennent la route dans l'autre sens. Au pied du château de Montsoreau, ils s'arrêtèrent pour contempler la perspective. La confluence était un spectacle en soi, magnifié par l'architecture féodale du quinzième siècle. Quand Ian réclama à manger pour la dixième fois, Denis comprit qu'il était temps. Ils remontèrent en voiture, relançant Copland et son *Billy The Kid* pour quelques mesures seulement et s'arrêtèrent au « Saut aux Loups ».

Accéder au restaurant troglodyte n'était pas ce qu'il y a de plus facile, mais Denis y avait de bons souvenirs et était persuadé que la table plairait au gamin. Il avait connu l'enseigne à ses débuts. Les patrons avaient changé depuis.

Denis et Ian montèrent d'un bon pas les rudes marches qui menaient à la taverne et s'installèrent dans une salle qui donnait sur l'extérieur.

Le décor était rustique, un peu Spartiate mais conforme à ce qu'on pouvait attendre d'un tel lieu : amusant et intrigant à souhait. Il y avait une tête de sanglier au mur et de larges tables en bois, de la pierre partout bien sûr qui faisait les parois troglo, les fenêtres et les encadrements de portes. Denis expliqua rapidement à Ian ce qu'était une champignonnière en lui promettant qu'avant de repartir ils visiteraient le musée adossé au restaurant. L'installation de tourisme industriel présentait, en plus d'anecdotiques sculptures de loups, les différentes étapes de la culture des galipettes, ces champignons du cru qu'ils allaient déguster.

Ils furent servis rapidement. Père et fils se régalerent d'une assiette où un cuisinier, qui leur sembla italien à l'oreille, emplissait les thallophytes de rillettes, de beurre d'escargot, de saumon fumé et de fromage de chèvre. Ian fit une chair de capitaine et ne prit guère le temps de parler. Denis lui offrit une grenadine que le gamin vida avant même que le premier champignon ait été posé sur la table. En d'autres circonstances, Denis lui en aurait fait la remarque : la modération est une qualité qu'il faut cultiver. Mais il n'en eut pas envie.

Depuis qu'ils voyageaient ensemble, c'est-à-dire depuis quelques dizaines d'heures maintenant, il avait appris à mettre de l'eau dans son vin et à ne pas reprendre le gamin qu'il trouvait pourtant trop remuant et assez mal éduqué. Ian était agité et ne tenait pas en place. Il regardait les clients des tables voisines avec insistance, se levait de table régulièrement pour faire des allers-retours entre son siège et la fenêtre, mangeait assez salement et n'était jamais satisfait de ce qu'on lui proposait. Il refusa ainsi de goûter la tartine aux pommes chaudes qui faisait partie du menu enfant et réclama à corps et à cris une boule de glace que Denis lui offrit pour ne pas le mettre en colère. N'ayant pour ainsi dire jamais vécu avec l'enfant, il n'avait en la matière pas de repères véritables. Sa nature le portait vers une certaine rigidité à laquelle il avait décidé de renoncer pour ne pas que le gamin le prenne en grippe et se retourne contre lui.

Il avait constaté, à plusieurs reprises déjà, que Ian n'hésitait pas à réclamer des choses pour le plaisir de les réclamer et ne supportait pas d'être contrarié.

Élever un enfant lorsqu'on est mère célibataire n'est pas une sinécure, mais cela n'autorise pas qu'on écoute ses gamins et qu'on cède à leurs caprices sans lutter. C'était ce que Denis avait toujours pensé. Lui-même avait reçu une éducation stricte, où les cadeaux et les récompenses n'étaient pas absents, mais rares et de ce fait plus estimés et précieux. Il avait été privé de la plupart des choses dont il avait rêvé enfant : les survêtements de marque, les jeans à revers, les

tatouages, le goûter d'anniversaire, les bandanas... Par la faute de ses parents, il avait partiellement échappé aux stigmates de son époque et s'était dès l'origine retrouvé en marge de ce qui allait faire la société de son temps : une belle machine à célébrer l'individu.

Avec le recul, l'attitude conservatrice de ses propres parents avait été plus sage et bénéfique qu'il ne la jugeait à l'époque même si elle l'avait conduit à ne pas s'aimer et à ne pas désirer tout ce qui donnait sens aux vies d'adultes. Elle l'avait protégé et amené à un goût certain de l'économie et de l'abstinence. Denis n'avait jamais cru à la singularité de son expérience. Si cela l'avait amené à perdre en sensibilité, cette protection naturelle lui avait évité des désillusions. Toutes les émotions qu'il ressentait avaient été expérimentées par d'autres. Il n'avait donc aucune raison d'en être affecté au point de perdre le contrôle de lui-même. Tout n'était jamais qu'une répétition plus ou moins réussie de trucs à oublier. Émotions heureuses ou malheureuses glissaient sur lui comme la pluie sur une vitre. Il se demandait s'il pourrait conduire Ian à cette frugalité sans que le gamin qui, de toute évidence, était inondé de biens matériels et de cadeaux par sa mère, en souffre outre mesure. L'idée d'acheter son propre gamin lui aurait répugné il y a trois jours encore, mais s'imposait comme un geste pragmatique qui évitait, pour l'heure, bien des problèmes.

Alors qu'ils visitaient le musée du champignon, Denis se mit à tousser. À l'intérieur de la cave, sa quinte de toux sembla rebondir sur les murs et courir comme une onde de choc jusqu'au fond des galeries. Des petits postillons infectés sortirent de sa bouche et allèrent couvrir, à l'intérieur d'une caissette en bois, des spores de champignons shiitakes. La morve jaunâtre de Denis, presque invisible à l'œil nu, insémina les souches et se dispersa ensuite dans le mycélium. Sa rhinite continuait de l'inquiéter. Il respirait mal depuis des mois et cela s'aggravait. Sa santé avait toujours été une de ses fiertés. Il n'avait jamais été malade et n'avait pas fréquenté un médecin depuis plus de quinze ans. Aussi n'arrivait-il pas à prendre tout à fait au sérieux l'engorgement de son nez et ces écoulements intarissables qui le poursuivaient. La maladie, à

considérer qu'il soit vraiment malade, ne l'accablait pas tant que cela. Comme tous les gens qui ne sont jamais atteint de quoi que ce soit, il avait tendance à minimiser ce qui l'affectait ou, au contraire, à se considérer à l'article de la mort. Mais il passait d'un état à l'autre en l'espace de deux minutes. Dans tous les cas, ses réflexions, ses ronflements nocturnes ou le fait qu'il emmène maintenant toujours trois paquets de mouchoirs en papier avec lui n'avaient pas suffi à lui donner la force d'aller consulter. Il guérirait tout seul, mais quand ?

Ian s'intéressa assez peu à la culture du champignon. C'était un euphémisme. Il préféra courir dans les galeries troglodytes et faire peur à Denis en se dissimulant derrière les piliers de pierre, plutôt que d'écouter son père qui tentait de lui lire les panneaux exposant comment bouturer les champignons et accélérer la fructification. Denis ne se souvenait plus avoir visité ce musée. Dans le monde occidental, tout le monde ou presque se moquait des champignons. C'était une sorte de... légume ridicule, qui n'était pas un légume, flasque et sans intelligence, et qui s'organisait entre pied et chapeau d'une manière peu enviable. Les champignons, sur ce qu'il avait lu, aspiraient toutes les saloperies rejetées par l'homme dans l'atmosphère. Les champignonnières agissaient comme des trappes à pollution. En plantant des champignons un peu partout, l'homme pouvait imaginer améliorer sensiblement la qualité de l'air. Mais à quoi aurait ressemblé un continent entièrement couvert de champignons ? Cela n'aurait eu aucun sens. L'homme préférait vivre dans la pollution et attraper des cancers plutôt que de remplacer le blé et le maïs par des champignons, c'était un fait. L'homme préférait de toute façon faire à peu près n'importe quoi d'autre que ce qu'il aurait fallu faire pour sauver la planète. C'était aussi un fait.

À la boutique, Ian tenta de convaincre Denis de lui acheter une réplique d'élasmosaure Scleich en plastique. Denis proposa d'acheter un bocal de terrine de shiitake à la place, mais Ian s'arrima à l'élasmosaure en prétendant qu'il n'avait jamais vu cette figurine dans aucun magasin auparavant. Il accepta non sans mal de se rabattre sur un spinosaure, peut-

être moins original, mais dont la taille et le prix étaient nettement moins élevés et célébra la seconde défaite de son père en quelques dizaines de minutes en l'embrassant tendrement.

Ian quitta ainsi le musée en mimant des combats imaginaires entre des sauriens disparus il y a plusieurs centaines de millions d'années. Il reprocha à l'adulte de ne pas avoir emmené sa collection de dinosaures et lui promit de la lui présenter quand ils rentreraient chez sa mère.

Avant de reprendre la voiture, ils se fichèrent devant le paysage que le grand architecte avait déposé devant eux. La perspective sur la Loire était indépassable. Les rives étaient larges et jaunes comme l'or. Le pont étroit paraissait avoir été taillé à même les alluvions. Il était long comme un ruban beurre frais entre les rives et se perdait par-delà le regard dans un paysage de campagne proche de la perfection. Des maisons et des arbres. Des arbres et des maisons. Un habitat groupé qui n'interrompait jamais la vue et qui moutonnait ainsi sur des dizaines de kilomètres. Ian, le dinosaure dans la main, posa la tête sur le bras de Denis et arrêta, pendant quelques instants, de s'agiter. Ils restèrent sans rien dire tandis qu'ils entendaient, dans leur dos, les employés du restaurant débarrasser la table.

La cave troglodyte était taillée dans la roche bien au-delà du niveau du fleuve. Elle constituait, par sa position, une invitation à quitter son corps et à flotter, comme une grue ou un héron, au-dessus des eaux. À cette distance, et encadrée par les bancs de sable, la Loire donnait l'impression d'être un fin ruisseau au bord de l'épuisement, plutôt qu'un cours d'eau imposant.

— C'est quoi la deuxième chose, demanda Ian.

— La deuxième quoi ?

— Tu as dit tout à l'heure qu'il y avait deux choses importantes dans la vie. C'est quoi la deuxième chose ?

Denis sourit. Cette conversation avait démarré il y a plusieurs heures et Ian la reprenait sans transition comme si tout ce qui s'était passé pendant ce temps-là n'avait pas existé. Lui, avait entretemps complètement oublié la seconde chose la

plus importante dans la vie. Il marqua un silence solennel, avant de murmurer en désespoir de cause...

— ... L'amour des siens. Tu dois aimer tes parents, tes amis et te comporter comme il faut avec eux, improvisa-t-il.

Le gamin ne parut pas déçu le moins du monde par cette révélation. Il prit la main de l'adulte et la serra pendant qu'ils descendaient l'escalier abrupt jusqu'au parking.

— Ça t'a plu le resto et le musée ? interrogea Denis.

— Oui, c'était cool, répondit Ian en brandissant son dino.

Le souvenir de son père était une chose que Ian avait toujours gardé pour lui. Jusqu'à la veille, ce souvenir ne lui avait jamais permis de rassembler autre chose qu'une somme d'émotions et de sensations non structurées et dont il lui était extrêmement difficile de rendre compte.

Quelquefois, alors qu'il était au lit et à deux doigts de s'endormir, le souvenir se manifestait et lui faisait revivre des épisodes datant de ses premiers mois d'existence. Il était étendu sur une table à langer et nettoyé au coton. Son père mettait ses deux pieds sur sa poitrine et lui faisait faire des cabrioles. Ian avait enregistré des instantanés de son visage, troubles, mais qui lui avaient toujours donné l'impression qu'il pourrait le reconnaître n'importe où. Maintenant qu'il voyageait à ses côtés, la coïncidence n'en restait pas moins imparfaite. S'il s'interrogeait et se demandait « qui est cet homme ? », la raison et le cœur du gamin répondaient spontanément « mon papa », mais d'une manière incomplète et à laquelle il manquait toujours quelque chose.

3

LA VIE PRIVÉE

La vie privée d'Aaron Copland n'est pas quelque chose que les critiques, les biographes et les essayistes ont beaucoup détaillé. Howard Pollack, dans le meilleur livre sur l'artiste et son œuvre, consacre quelques pages aux relations de Copland avec ses amants. Quelques-uns sont évoqués au cours du récit, notamment ceux qui ont compté pour lui et avec lesquels il voyageait autour du monde. L'homosexualité de Copland est toujours allée de soi et semble avoir été aussi évidente que lui est apparu son destin de compositeur.

À onze ans, Copland dessina son premier opéra, une pièce baptisée *Zenatello*, et écrivit quelques passages de musique pour l'accompagner. Quatre ans plus tard, il décida de passer le reste de sa vie à composer après avoir assisté à un concert du pianiste Ignacy Jan Paderewski. Il entama immédiatement des études théoriques, par correspondance d'abord, puis sous la direction de Rubin Goldmark. Ce dernier est resté célèbre pour avoir donné quelques cours à George Gershwin.

Si on connaît toutes ces choses sur Copland, les traces écrites relatives à ses relations amoureuses sont rares et difficiles d'accès, bien qu'il ait fait partie des rares artistes et des compositeurs de cette époque n'ayant jamais caché leurs penchants naturels. Copland, et ce, dès le début de sa carrière, a pris l'habitude de voyager accompagné de ses amants qui étaient généralement des hommes jeunes et ne dépassant pas la trentaine. Si sa relation avec Leonard Bernstein reste controversée, mais presque certaine selon leurs biographes respectifs, on peut affirmer qu'il entretint des relations

sentimentales et sexuelles avec des artistes plus ou moins connus comme le danseur Erik Johns, le pianiste Paul Moor ou le photographe Victor Kraft.

Ce qui est vrai pour Aaron Copland, qui était un homme affable, mais discret, un homme sociable et secret à la fois, l'est tout autant pour Denis Caplan pour la simple raison que ce dernier n'a jamais accédé à aucune forme de célébrité professionnelle et n'a, par conséquent, fait l'objet d'aucune étude sérieuse. D'une manière générale, les gens communs laissent assez peu de traces de leur passage sur terre et, sauf à s'en charger eux-mêmes, voient la mémoire de leur vie privée tomber, après leur mort ou dès leur mariage, dans un puits sans fond. Il en va souvent de même pour l'époque dans laquelle ils vivent. Pour le peu que ces gens, au moment où on décide de s'y intéresser, n'aient pas un tempérament disert et ne se soient confiés à personne de leur entourage, reconstituer leur itinéraire amoureux relève de l'impossible. L'intimité est une tombe dont on referme toujours mal le couvercle.



Lorsqu'il débarqua au Mans, supposément sans y être invité, chez Camille Mauge, personne ne savait exactement d'où Denis Caplan arrivait, même s'il était évident pour lui qu'il n'avait, à cet instant précis, aucun obstacle l'interdisant de visiter son ex-femme et son jeune fils Ian.

Camille était rentrée du travail vers sept heures moins le quart et avait relevé une jeune fille de vingt et un ans dénommée Julia Touillet qui assurait la garde de l'enfant entre la fin de l'étude scolaire et le retour de sa mère. La première chose que faisait Camille en rentrant du travail était de s'habiller avec des vêtements décontractés. Elle enfila une petite jupe en coton et un débardeur vert anis à la place de son uniforme. Camille Mauge vivait en Sarthe depuis cinq ou six ans maintenant. À trente-trois ans, elle était toujours aussi jolie, fine et brune comme un phasme, avec des seins d'adolescente rikiki et attendrissants qui n'avaient pas

bougé d'un centimètre depuis ses treize ans. Son visage frappait par la vivacité de son regard et plus particulièrement par la taille et la rondeur parfaite de ses yeux. Ses cils étaient longs et recourbés avec le plus grand naturel. Ce regard compensait la finesse de son nez qui l'aurait autrement rendue assez anodine.

On se demande souvent, lorsqu'on les regarde jeunes, ce que vont devenir les femmes enfant. La plupart se fripent salement et perdent toute tenue. Camille était l'exception qui confirme la règle. Elle n'avait pas vieilli et garderait pour toujours ce grain de peau si particulier des filles qui arrivent à l'âge du sexe et de la séduction. Camille était la fraîcheur incarnée au cœur d'une vie pénible. Elle était la joie dans la difficulté, élevant son fils sans père et sur un salaire unique.

Sur les réseaux sociaux, elle n'avait qu'une poignée d'amis et ne partageait qu'assez peu d'informations, appliquant une politique de confidentialité assez restrictive qui réservait ses confessions et ses partages d'humeur à ses intimes. Elle marquait de temps à autre un intérêt pour des clips qu'elle relayait, des extraits de chansons mainstream, des lolcats ou des chaînes de solidarité, mais il était difficile d'en déduire quoi que ce soit sur sa personnalité. Dans la vraie vie, elle ajoutait à sa discrétion naturelle une attitude fuyante que la plupart des voisins mettaient sur le compte de la timidité. Camille vivait pour son fils et ne paraissait pas en demande d'interactions. Lorsqu'elle prenait part, malgré elle, à une conversation avec le retraité qui habitait à côté de chez elle, la boulangère de l'avenue du Général Leclerc ou une mère d'élève de la rue, elle semblait toujours en décalage par rapport aux gens qui évoluaient vraiment dans le monde, pouvaient parler de politique, du coût de la vie ou des vacances.

Camille n'était jamais au courant de rien et s'intéressait encore moins à l'actualité du quartier ou de la municipalité, ce qui était tout de même assez rare pour une employée de la régie des transports. Souvent, Camille se contentait, lorsqu'elle était au milieu d'un groupe, de sourire pour n'inquiéter personne. Ceux qui l'aimaient bien disaient qu'elle

était dans la lune ou qu'elle avait de faux airs d'Amélie Poulain.

Après avoir changé de tenue, la jeune femme avait donné le bain à son fils qui jouait maintenant dans sa chambre, la télé allumée sur une chaîne pour la jeunesse. Elle l'appellerait plus tard pour partager le repas qu'ils prenaient habituellement dans la cuisine. Leur maison de ville, située rue de la Pelouse, à quelques pas de la gare, était modeste et ne dépassait pas les soixante mètres carrés, ce qui, selon les standards de province, n'était pas démesuré. Ils ne pouvaient pas se payer plus. Camille Mauge travaillait comme conductrice de tramway. C'était un métier assez original pour une femme, mais qui, en réalité, ne l'était pas tant que ça. Après la séparation d'avec son compagnon, Camille avait été amenée à quitter sa région d'origine avec son fils. Elle avait vu une annonce dans le journal municipal et y avait répondu. Conduire un tramway n'était ni fatigant ni fastidieux : il suffit de pousser quelques manettes, d'apprendre des consignes de sécurité et de savoir regarder autour de soi. Camille ne craignait pas d'être prise à partie par un client récalcitrant. Les horaires, si l'on acceptait de travailler une fois par mois le weekend et quelques vacations nocturnes, étaient tout à fait convenables. On pouvait s'arranger facilement entre collègues pour reporter des postes.

Maintenant, il y avait ce type dans la salle à manger et Camille ne savait pas au juste qui il était, si ce n'est qu'il lui rappelait un homme qu'elle avait côtoyé dans une autre vie et dont elle ne voulait surtout pas se souvenir. L'homme n'était pas effrayant. Il était même physiquement avenant. Mais il était surtout là, installé alors qu'elle passait de la cuisine au salon, comme s'il était chez lui, les jambes croisées dans le canapé.

Elle eut d'abord un sursaut puis se reprit. Nul ne sait comment il réagirait dans ce cas de figure et Camille n'eut pas vraiment le temps de réfléchir à la question. Elle n'était pas du genre à paniquer et évalua la situation assez rapidement. Le type n'était ni armé, ni masqué. Il lui souriait et avait retiré son blouson qu'il avait déposé sur le fauteuil à côté de lui. Elle avait la frousse bien sûr, mais pas une de ces frousses que

foutrait la vision d'un type avec un couteau ou un physique notoire de tueur en série. Non, sa frousse était plutôt de celles qui font gagner en vigilance et par lesquelles vous sentez chacune de vos cellules vous envoyer en un instant des milliers d'informations que votre cerveau est capable de traiter à une vitesse sidérante.

— Comment s'est passée ta journée ? il demanda gentiment.

Elle ne répondit pas.

— Tout était en ordre ?

Elle lâcha mécaniquement la corbeille de pain en osier qu'elle avait dans les mains puis se baissa, en silence et sans montrer aucune émotion, pour ramasser les deux ou trois morceaux de baguette qu'elle y avait fourrés pour le repas du soir.

— Je ne sais pas, finit-elle par répondre. Mais qu'est-ce que vous faites là ?

— Je dois t'avouer, lui confia Denis, très calmement, que je ne suis pas allé travailler. Pour tout dire, j'ai même perdu mon travail. Cela fait plusieurs mois. Je n'aurais sans doute pas dû te le cacher, mais j'en ai un peu honte.

— Cela arrive à de nombreuses personnes aujourd'hui. Il ne faut pas en faire toute une histoire.

Elle hésita. « Tant qu'il ne fait pas comme ce type qui a massacré toute sa famille, pensa-t-elle. Tant que ce n'est pas un tueur et un violeur. »

— J'ai un peu d'argent liquide dans la commode. Si cela peut vous aider.

— Je ne disais pas ça pour ça, dit Denis. Je suis content que tu prennes la chose aussi bien. Cela ne risque pas d'arranger notre situation financière, tu sais. Mais nous y arriverons. J'ai volé trois mille euros à mon patron. Ce n'est pas quelque chose dont je suis fier, mais je l'ai fait et il me reste de quoi vivre. Est-ce que cela t'embête si je me sers un verre ? Tu gardes toujours l'alcool sous la télé, n'est-ce pas ?

Il se dirigea vers le meuble et se versa un Madère. Il ne fallait pas être devin pour savoir qu'on rangeait les alcools à cet endroit. C'est ce que la moitié des français faisaient.

— Ian ! cria Camille en direction de l'escalier. Ne descends pas tout de suite s'il te plaît. Le repas n'est pas encore prêt.

Elle était rassurée de ce côté-là. Il fallait toujours supplier l'enfant pour qu'il descende dîner de toute façon. Tous les défauts devenaient des atouts un jour ou l'autre.

Camille fut surprise par son propre sang-froid. Elle mourait d'envie d'appeler au secours, de se précipiter dehors et d'aller solliciter l'aide d'un voisin. Elle pouvait aussi se jeter sur le téléphone et tenter de joindre la police. Mais elle n'avait aucune idée de ce que serait la réaction du type si elle le faisait. Dans la plupart des films où cette situation se jouait, les choses ne tournaient pas forcément en faveur de la victime. La panique ou la résistance n'étaient pas bonnes conseillères. Il valait mieux feindre la sérénité ou jouer le jeu du cinglé. Car il ne faisait pas de doute maintenant que ce type était ravagé ou échappé d'un asile de fous. Il avait un air niais et vaguement drogué comme s'il était sous tranquillisants ou avait passé sa journée à fumer des pétards. D'un autre côté, la probabilité qu'il soit vraiment dangereux était faible. La plupart des malades sont inoffensifs et plutôt paumés qu'agressifs. Si on ne les provoque pas... si on ne les aide pas à verser eux-mêmes dans la violence et la perte de contrôle... rien de grave ne peut arriver. Les gens qui sont détenus dans des asiles sont plutôt moins dangereux que ceux qui vivent en liberté. Elle croyait désormais savoir qui il était et cela ne la rassura pas.

— Tu veux que je mette un peu de musique ? demanda-t-elle. Ça nous détendra.

— Bonne idée, s'enthousiasma Denis. Mets ce que tu veux.

Elle choisit un disque au hasard sur son étagère « Classique » et le lança sur la platine.

— Tu as la main heureuse. Je t'ai au moins laissé ça, dit-il en se frottant le menton avec le bout des doigts. Aaron Copland ! Tu te souviens du jour où je te l'ai fait découvrir...

Camille examina rapidement le CD qu'elle avait entre les mains. Il s'agissait bien d'une collection de musiques de films signées Aaron Copland. Elle eut un moment d'égarement. Elle ne se souvenait pas avoir acheté ce CD, ni même l'avoir jamais écouté. Le nom de Copland lui était cependant familier, mais elle était incapable de dire exactement d'où elle le connaissait. Sa mémoire lui jouait des tours. Elle ne répondit pas. La musique n'était pas désagréable, mais elle n'était pas dans les meilleures conditions pour l'apprécier. Elle se demandait maintenant quelle serait la réaction de son fils en voyant ce type en train de discuter avec sa mère. Il n'avait pas l'air pressé de déguerpir. Elle avait eu quelques aventures depuis son installation au Mans mais rien qu'elle n'ait dissimulé complètement au gamin. Elle avait fait l'amour cinq fois en quatre ans, dont trois fois dans la même journée. On ne pouvait pas dire que le nombre de ses visiteurs ait été affolant. Cela ne lui manquait pas plus que ça. Camille avait dépassé le sexe et n'aimait plus qu'on la pétrisse et qu'on l'embrasse. Elle n'aimait plus l'odeur des hommes, ni toucher leur sexe avec les doigts. La maison était un sanctuaire où ils avaient appris à vivre tous les deux et que personne ne devait profaner. Les seules personnes à être rentrées dans la maison étaient un plombier, le voisin, deux pompiers pour les étrennes et trois collègues du boulot qu'elle invitait une ou deux fois dans l'année. Leur vie était joyeuse, mais peu sociale. C'était une vie recroquevillée sur soi et sur l'amour qu'ils se portaient. C'était la malédiction de l'époque que de vouloir faire tenir sur pied des vies qui menaçaient à tout moment de s'écrouler. Cela demandait bien trop d'effort. La normalité est une borne fragile qu'il faut considérer plus comme une étape précaire que comme une station permanente.

— Qu'est-ce qu'il y a à manger ce soir ? demanda Denis.

— Des lasagnes. Je les ai faites hier soir.

— Tu es formidable, lui dit l'homme en souriant largement.

Les répliques de l'intrus étaient troublantes. Elles rappelaient à Camille les périodes où elle avait vécu en couple. Il était possible que l'homme ait lui aussi la nostalgie de ces vies-là : lorsqu'ils échangeaient avec leur partenaire des

banalités chaleureuses. Qu'est-ce qui faisait au juste qu'on acceptait ce genre de discussions sans intérêt, qu'on les trouve réconfortantes et amicales, de la part de son conjoint et pas de la part d'un étranger ? Tout était si simple et mécanique.

Dans un monde meilleur, on aurait pu imaginer que n'importe qui vienne chez n'importe qui pour meubler un moment de solitude et tenir la conversation. Jouer au mari et à l'épouse qui s'emmerdent. Elle se dit que cet homme passe-partout et bien fait de sa personne aurait été parfait pour ça. Que se passerait-il s'ils faisaient tous les deux semblants de se connaître et de se considérer comme mari et femme ?

« C'était exactement, se fit-elle la réflexion, le genre de pensées qu'il ne fallait pas avoir lorsqu'on avait un dangereux maniaque chez soi. Tenir la situation comme normale et sous contrôle était la pire erreur à commettre. » Ils pourraient tout aussi bien vivre toute la vie ensemble. Le couple n'était pas grand-chose d'autre que deux étrangers choisissant de s'assembler pour mieux se connaître et s'accrocher l'un à l'autre. Camille tenta de se reprendre, mais il lui sembla un instant que tout danger avait disparu. Elle s'approcha de Denis et s'assit au pied du fauteuil. Elle lui prit le Mader de la main et en sirota une gorgée.

— Je croyais que tu n'allais jamais venir près de moi, dit-il en lui caressant les cheveux.

Elle posa sa tête sur les jambes de Denis et se laissa aller pendant quelques secondes. Elle crut reconnaître son odeur comme si elle avait déjà vécu exactement cette même situation. Les médecins lui répétaient sans cesse qu'elle avait tendance à oublier les détails de sa propre vie. Sa mémoire avait fait de tels efforts pour effacer certains traumatismes du passé qu'elle oblitérait régulièrement des pans entiers de son existence, sans lui demander son avis. Elle savait sûrement qui il était.

D'aucuns disaient que Camille était une femme qui perdait la tête, mais ce n'était pas la vérité. Elle oubliait des trucs et d'autres, comme tout un chacun. Le temps n'arrangeait rien qui emmêlait la vérité et ce qu'on avait cru savoir d'elle.

— On va pouvoir passer à table, dit-elle. D'ici cinq minutes.

— J'ai une faim de loup.

Denis lui prit la main et elle y trouva un certain plaisir. Cela n'alla pas plus loin, mais elle ne ressentait plus la peur à ce stade. Sa vigilance était retombée. Camille fit mine d'aller en cuisine, mais Denis la retint et lui demanda de rester avec lui. Son visage se ferma et il redevint, avec gravité et fermeté, un agresseur.

— Je suis venu pour emmener notre fils. Je vous ai observés à la sortie de l'école. Je veux connaître ces moments à mon tour.

Il la regarda fixement, comme s'il était vraiment son mari de retour après une longue absence, une séparation déchirante ou une guerre perdue, comme s'il lui en voulait pour le restant de ses jours et allait lui défoncer la gueule. Camille avait cru mettre suffisamment de distance entre elle et son passé pour éviter de revivre de telles scènes. Denis lui prit la main et la serra avec insistance. Camille eut vraiment peur cette fois et un peu mal. Elle tenta de se dégager pour courir dans la chambre de Ian et le soustraire à ce qui allait arriver. Denis la tira et la projeta à ses pieds. Elle tomba lourdement sur le sol. Il la maintint sur le tapis en posant son genou sur sa poitrine. Camille n'osait pas crier, mais sentait le poids de cet homme sur sa cage thoracique. Il lui faisait mal. Elle ne voulait pas attirer le gamin. Elle suffoquait. Est-ce qu'il allait la tuer cette fois ? Est-ce que le moment était venu ? C'est la nature du scorpion, la nature des hommes. Ils piquent, ils mordent, ils font du mal, même au milieu du ruisseau, au milieu de la rivière. Ils ne peuvent pas s'en empêcher. Ils sont tous pareils.

— Ne t'inquiète pas, lui dit-il. Je veux juste passer du temps avec lui. Une semaine, dix jours, histoire de faire sa connaissance. Et je te le ramènerai. Tu n'entendras plus parler de moi. Les vacances scolaires sont dans deux jours, il n'y aura pas de problème. Tu n'as pas vraiment le choix de toute façon. Tu sais que j'ai le juge pour moi. Je pourrais exiger que ça arrive. Je pourrais t'obliger.

— Vous dites n’importe quoi, sanglota Camille. Vous ne savez même pas qui nous sommes.

— Oh, Camille, je suis tellement désolé.

Il appuya son genou de tout son poids sur le buste de Camille, en l’empêchant de respirer. La jeune femme se tordit de douleur. Elle eut la sensation qu’il allait la transpercer, faire craquer son squelette et ressortir de l’autre côté. De la bave coula de la bouche de Denis et tomba sur son front. Elle essaya de crier, mais elle manquait d’air et rien ne sortit. Il approcha son visage de celui de son ex-femme et la renifla comme un chien. Il frotta son nez contre ses joues rosées, sa peau si remarquable et fraîche, glissa sur son front qui était tendu et sentait le gras de la peur. Denis ferma les yeux et inspira la beauté perdue de Camille.

— Je ne te veux pas de mal. Je veux juste mon fils. Juste connaître mon fils. Je ne te veux aucun mal, si tu savais.

Il aurait pu dire qu’il l’aimait toujours, mais ce n’était plus l’entière vérité. Il aimait lui faire du mal. Denis aurait pu l’occire ou la violer. Il est certain qu’il y pensa. Ce sont des choses qui traversent immanquablement l’esprit dans ce genre de situations. Tuer l’être qu’on aime, et cetera. La déshabiller et voir sa chatte frissonner sous la caresse, même sèche et déchirée de trouille. Il reste calme et concentré sur son objectif. Le seul plaisir qu’un homme peut retirer de la vie est de détenir le contrôle de ses émotions. Les exprimer les projette hors du corps et les perd à jamais. Il faut les contenir et les empêcher de se dissoudre dans l’air. On peut menacer de mort quelqu’un de manière convaincante, sans perdre son sang-froid. Des années de violence avaient instruit Denis sur la façon dont le mécanisme fonctionnait. La dispersion est l’ennemi. La détermination est plus forte, couplée à la retenue. Il n’eut pas besoin de dire qu’il aurait pu la tuer ou qu’il aurait aimé le faire. Tout cela fut refoulé avant de le déborder.

Lorsque Ian descendit dans la salle à manger, surpris de n’avoir pas été rappelé à l’ordre, il ne remarqua pas l’air soucieux de sa mère, ni sa pâleur inhabituelle. Son attention

fut immédiatement attirée par le visiteur qui avait repris sa place dans le canapé et fumait une cigarette. Jamais sa mère n'aurait laissé un homme fumer à l'intérieur de la maison. Elle-même, lorsqu'elle en grillait une, descendait dans le jardin pour ne pas que les murs gardent la trace du tabac et des cent vingt-sept substances chimiques qui en accompagnent la consommation. Camille fumait deux ou trois cigarettes par jour. C'était une habitude qu'elle avait gardée de ses années d'études. Elle détestait le goût pâteux laissé par la cigarette dans la bouche, le bout des doigts qui puent pendant des heures, ainsi que les traces de mort qui s'insinuent cendre après cendre au fond du corps. Mais elle fumait tout de même.

Denis se leva quand il vit Ian. Il ne savait pas si c'était la meilleure solution pour créer la confiance que de déployer son mètre quatre-vingt devant un gamin qui ne mesurait pas plus d'un mètre vingt. Il s'efforça de sourire et d'ignorer son ex-femme qui tremblait comme une feuille à l'autre bout de la pièce. Ce fut elle pourtant qui parla la première puisqu'il en avait été convenu ainsi.

— Dis bonjour à ton papa.

Le gamin se retourna vers sa mère et l'interrogea pour savoir si ce qu'elle avait dit était sérieux.

— Va, bébé, tu peux aller le voir.

Denis fléchit légèrement les genoux et tendit les bras. Ian marcha timidement jusqu'à lui, observant de tous ses sens l'homme qui était devant lui. Il tenta d'assembler ce qu'il voyait de cet homme, image après image, pièce à pièce, et de le confronter mentalement au concept de « père » qu'il s'était forgé pendant toutes ces années d'absence, de mensonges et de manque. Camille avait toujours refusé d'évoquer son père avec lui. Elle s'astreignait à ne pas en dire de mal, mais n'avait jamais donné à son fils aucune indication qui lui aurait permis de songer concrètement à sa réalité, d'imaginer un prochain retour, voire de lui garder un peu de place dans son cœur. Ian avait grandi avec l'idée qu'il avait un père bien sûr, mais aussi que ce père serait à jamais une sorte de spectre, sans visage, ni voix. Les retrouvailles se firent, de fait, dans une absence presque totale de chaleur humaine. Denis contrôlait ses

émotions et semblait jouer un rôle de composition. Le gamin évoluait dans une sorte de rêve sans consistance, comme si ce qu'il éprouvait ne pouvait en aucune façon être une émotion authentique. Il ne croyait pas que son père puisse aussi être un homme, fait de chair et de sang.

— Ça fait du bien de te voir, lui murmura Denis à l'oreille quand il le prit dans ses bras. Tu es drôlement costaud.

Le gamin savait que c'était un propos d'adulte destiné à lui faire plaisir et il le prit comme tel.

— Tu es vraiment mon père ?

— À ce qu'il paraît.

Par-dessus l'épaule de Ian, Denis surveillait Camille de sorte qu'elle n'en profite pas pour s'enfuir et alerter quelqu'un. Il ne lui faisait aucune confiance. Il avait promis de la tuer si elle tentait quoi que ce soit. Il n'était pas allé jusqu'à promettre de tuer l'enfant, mais c'était évidemment cette perspective qui faisait reculer la mère plus que celle de perdre elle-même une vie dont elle ne se servait plus depuis longtemps.

— Je t'emmène en voyage, dit Denis, en se détachant lentement du gamin. Un petit voyage entre hommes.

Ian se tourna encore vers la mère qui baissa les yeux cette fois. Camille pleurait, mais le gamin n'y prêta pas plus d'attention que cela. Lorsqu'elle s'effondrait, et malgré ses sept ans, il avait pris l'habitude de se serrer contre elle, de lui caresser les cheveux et de la consoler. Cela faisait partie de leur rituel et la présence de son fils avait toujours réussi à éteindre ses nombreuses crises d'angoisse, avant qu'elle ne se détache complètement de la réalité. Cette fois, l'attention de son fils avait été détournée par la présence de cet homme qui se disait son père. L'idée de porter secours à sa mère ne lui vint même pas à l'esprit.

— Tu peux aller chercher quelques affaires. On ne va pas tarder à y aller.

— On y va tout de suite ?

— File.

La main de Camille se cramponnait au meuble de salon. Elle respirait mal. Heureusement, le gamin pour qui les choses allaient très vite était déjà reparti dans sa chambre en grimpant les marches quatre à quatre. Il avait abandonné la retenue des deux premières minutes et sa mère put voir sur son visage qu'il pétillait de joie.

— Ne prends que ton doudou, mon chou. Ton papa a amené des vêtements. Tu n'auras besoin de rien d'autre, elle pleurnicha.

Denis voulait que les choses aillent vite. Il avait précisé qu'il ne voulait s'embarrasser de rien : ni vêtements, ni jouets. Juste le strict minimum. Il achèterait tout en chemin. Il mentit encore à Camille en répétant qu'il n'était pas pauvre. Toute sa fortune était rassemblée dans sa poche, dans son portefeuille et le coffre de la voiture. Cela n'allait pas plus loin que quelques jours de voyage et une poignée de nuits d'hôtel. Denis s'était perdu dans les opportunités qu'il avait eues de gagner sa vie correctement. Il les avait esquivées une à une dans l'espoir, chaque fois, d'en décrocher une meilleure qui aurait fait de lui l'homme prospère et sûr de lui qu'il aurait aimé être. L'espoir de jours qui chantent l'avait amené à décliner ceux qui auraient pu n'être pas trop mauvais. Il pensait que ces jours-là serviraient de pont vers une existence enfin florissante, mais il s'était lourdement trompé. Rien n'était venu et il avait tout perdu, avant de découvrir qu'il pouvait emprunter à autrui ce qu'il ne gagnait pas lui-même.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-il au gamin.

— Vachinine, dit Ian.

Vachinine était une vache multicolore, en doudou. Elle les accompagnerait durant le voyage. Ian ne requérait ses services que la nuit. C'était elle qu'il avait choisie cette fois parmi l'armée de doudous qui couvrait son lit. Tous avaient un nom et une histoire. Il les alternait au gré des envies, prenant soin d'en sélectionner un différent chaque soir, lorsqu'il dormait à la maison. Robin le lapin. Rabbito. Mickey. Fat Poussin. Castor Lamor. Hérissone. Vachinine. Rael. Pandu Le Panda. Ferdinand l'Ours. Buzz l'Eclair ©. Bajoue. Et quelques dizaines d'autres.

— Salut Vachinine.

Vachinine mesurait quatorze centimètres de haut. C'était une peluche extra plate et à l'allure vaguement anarchiste. Son nom faisait penser à ces noms de russes prompts à tout raser sur leur passage.

— Est-ce que tu veux aller m'attendre dans la voiture ? Je dois parler quelques instants avec ta mère.

Camille s'avança au-devant de son fils. Elle fut surprise de le voir si petit à côté de l'homme qui venait l'enlever. Son esprit était embrumé. La familiarité de la scène lui imposait le silence. Elle avait déjà vécu cela : les gens qui viennent de nulle part, ces gens que vous ne connaissez pas et qui vous prennent votre enfant en vous disant qu'ils vous le rendront demain. Elle connaissait la confusion.

— Nous sommes désolés, madame. Vous n'êtes pas en état de le garder avec vous.

— C'est une décision de justice. Il faut s'y conformer. Cet enfant a besoin de voir son père.

Est-ce que cela lui était vraiment déjà arrivé à elle ? Il y avait un tel trouble dans le monde. Camille était incapable de savoir si les images qu'elle voyait étaient ses propres souvenirs ou des séquences qu'elle avait rencontrées à la télévision, dans la cour de récréation ou ailleurs. Elle aurait tant aimé comprendre à cet instant ce qu'était la vraie matière du réel. Denis avait été son mari, n'est-ce pas ? Il était beau et il la regardait d'une manière qui indiquait qu'il l'avait déjà vue toute nue.

Elle embrassa Ian qui lui susurra à l'oreille un réconfortant « je t'aime maman ». Camille avait les yeux rouges. Elle restait belle, mais son visage s'était affaissé et décomposé sous l'émotion. « Moi aussi je t'aime, mon grand » retourna-t-elle entre deux sanglots. « Maman, t'aime plus que tout au monde. Et beaucoup plus qu'elle-même ».

Elle s'empiffrait de son odeur dans laquelle elle sentait quelques-uns de ses propres arômes, mais qui lui était, dans son bouquet et sa texture, singulière, une odeur de crème

fouettée et de cannelle, une odeur de savon floral et de sueur sucrée. L'odeur de Ian imprégnait ses vêtements, ses oreillers. Elle était plus forte à la base du cou et à l'arrière de son dos. Les mères savent ces choses-là. Elle ne fut pas même contrariée par la facilité avec laquelle il la quitta pour rejoindre la voiture de son père. Ian avait toujours été un enfant facile, qui passait sans aucune difficulté des mains de l'un aux mains de l'autre. Depuis sa naissance, il avait eu une légion de nounous qui le conduisaient à la crèche ou à l'école quand Camille travaillait tôt : Céline, Élodie, Julia, Thiphaine, Emilie ou Angélique. Il embrassait sans jeter un regard en arrière et traçait sa route comme un adulte finissant. Lorsqu'il referma la porte de la maison, Camille sut que les ennuis allaient commencer. Elle regarda Denis dans les yeux, encore à genoux d'avoir étreint son fils à hauteur de petit bonhomme, et lui demanda pardon.

— Tu peux bien faire ce que tu veux, elle dit. Je voudrais le revoir.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. Tout se passera bien.

Et elle n'eut plus à s'inquiéter quand il avança sur elle.

Dans la voiture, Ian attendait sagement. Il s'était installé sur le siège enfant, juste à côté du conducteur. C'était une configuration assez inhabituelle, les sièges enfant se posant généralement à l'arrière du véhicule. Mais il trouva que c'était une bonne idée d'être traité ainsi à l'égal d'un adulte. Il était grand après tout et puisqu'il était avec son père, il ne pouvait pas lui arriver grand-chose.

— Je suis avec mon père, se surprit-il à dire tout haut, juste avant que celui-ci ne revienne. Je suis avec mon père.

La notion était encore abstraite, mais il s'y faisait déjà. Lorsque Denis mit le contact, une agréable musique accompagna le moteur. Ian se retrouva plongé dans une vaste prairie de western. Le soleil pointait à l'horizon. Le vent caressait les herbes à bison. Au loin, le cowboy arrivait

tranquillement, une cigarette à la bouche. Son regard était apaisant et sage comme le regard de celui qui sait où est sa place. Il n'y avait plus aucune incertitude, plus aucun doute dans l'air. Juste la prairie, l'enfant et le cowboy, jusqu'à ce que les cymbales arrivent et engagent le mouvement de la caravane. À la fenêtre de la maison laissée derrière eux, la minuscule maison de bois à l'auvent décati, Camille, contrairement à son habitude, ne faisait aucun signe de la main. Elle ne soulevait pas les rideaux et ne saluait pas. Elle ne disait pas au revoir.

— Tu connais l'histoire de William Henry McCarthy ? demanda Denis à son fils.

— Non, répondit le gamin.

— C'était un bandit et on raconte qu'il a tué plus de vingt-et-un types.

— Vingt-et-un ?

— Oui, un pour chaque année de sa vie. Tu veux que je te raconte ses aventures ? C'est sa musique qu'on entend ici. La musique de sa vie. On l'appelait Billy TheKid.

— Billy Kit ?

BON POUR LA SANTÉ !

Ce que le nucléaire peut faire pour vous...

Cela peut paraître incongru à notre époque, mais la faim tenaillait Céline Brac depuis le réveil. Il n'y avait plus rien dans les placards si ce n'est quelques canettes de bière et une bouteille de lait de croissance qu'elle réservait pour sa fille. Elle n'avait pas le temps de se faire des pâtes ou du riz, n'avait plus de pain, ni de biscottes. Elle était passée deux fois sur son filtre à café et le liquide qu'elle gouleya tandis qu'elle s'habillait n'avait plus aucune consistance. Les choses n'étaient pas reluisantes et ne s'étaient pas améliorées depuis le début de l'année.

Lorsque sa mère arriva pour garder la petite, l'état de dénuement dans lequel vivait Céline ne lui causa pas de peine, car elle s'y était habituée. C'était juste bizarre, lorsqu'on était une mère, de voir que ses enfants ne s'en sortaient pas. Mais elle ne pouvait pas y faire grand-chose. La mère lui avait amené un paquet de café qu'elle rangea dans le placard de la cuisine.

— Quel temps il fait ? elle demanda à la vieille qui enlevait son manteau et l'étalait pour le faire sécher sur le dos d'une chaise.

— Il pleut. Mais fait pas trop froid. Elle s'est endormie à quelle heure ?

— Neuf heures. Elle ne s'est réveillée qu'une fois cette nuit.

Il était six heures du matin et Céline Brac partait à vélo pour distribuer des prospectus. Depuis qu'elle avait quitté la maison, à vingt-deux ans, il lui était arrivé un tas de choses. Elle s'était mariée avec un copain de lycée qui était d'une beauté incroyable, mais un abruti fini à la longue. Ils avaient eu une fille, Jasmine, et puis le mari avait perdu son emploi et

trouvé une autre femme. Il s'était établi du côté de Bourges avec sa nouvelle nana. Il lui avait fait un gosse ou deux, selon les informations qu'elle tenait d'une copine. Comme de bien entendu, il refusait de verser quoi que ce soit pour la petite au motif qu'il n'avait pas de ressources. Céline avait travaillé trois ans à l'épicerie Spar de Langeais et puis elle s'était faite renvoyer parce qu'elle accumulait les retards. Cela avait été sa plus grosse erreur, mais elle n'arrivait pas à se lever le matin. Perdre son emploi n'était pas toujours un drame, mais la caisse à Spar était vraiment un emploi agréable et sûr.

Le commerce tournait bien et la paie était au SMIC. Elle pouvait parfois emmener des marchandises périmées et cela faisait un à-côté qui n'était pas rien. Depuis que son gars était parti, elle vivait seule avec Jasmine. Ils vivaient sur les aides. Elle n'avait plus de voiture et se déplaçait à vélo. Sa vie était contenue dans un confetti de quelques kilomètres carré. Elle sortait parfois en boîte et sa mère gardait la petite. La mère venait aussi quand sa fille distribuait les prospectus pour lui donner un coup de pouce et éviter qu'elle n'emmène la gosse dans le froid sur le porte-bagages. Céline y allait tôt, car elle n'aimait pas que les gens du village la voient en train de glisser les imprimés sous leur porte. Elle détestait qu'on lui parle, qu'on la dévisage quand elle travaillait à ce genre de tâches. Elle n'arrivait plus à trouver suffisamment de ménages. À moins d'un centime la feuille, une tournée de trois heures lui rapportait près de soixante euros si elle ne traînait pas.

Et ce matin-là elle avait faim et froid aussi. Elle avait bu des canettes la veille, toute seule en regardant le *Mentalist*. Céline ne voulait pas sombrer, mais elle sentait l'abîme lui tendre les bras. Elle n'osait pas en parler à sa mère, mais elle perdait pied. Elle n'achetait plus ce qu'il fallait et négligeait la petite. Céline avait peur de ce qui arriverait ensuite. Elle l'aimerait moins peut-être. Elle ne voulait pas que les choses se passent mal. Il y avait tellement de mauvais exemples. Elle ne voulait pas que cela se produise alors elle distribuait les prospectus pour y arriver.

Elle fourra les piles de papier dans les sacoches de son vélo, dit « tchao voyou » à sa mère qui, après avoir rangé les trucs qui traînaient sur la table, s'était étendue dans le canapé, et sortit dans le froid du matin. L'air était frais et mordant. Elle enfourcha son vélo pour rejoindre la place du village. C'est là qu'elle commençait généralement la tournée, essaimant ensuite dans les rues latérales. Ce matin, elle distribuait les annonces promotionnelles des grandes surfaces du coin. Elles communiquaient le jeudi sur les offres de la semaine suivante. Et on était jeudi justement. Ce jour-là, il y avait de l'argent à se faire, mais les sacoches étaient plus lourdes que les autres jours. Les bonnes semaines, il y avait trois distributions, plus souvent deux, ce qui mettait quand même du beurre dans les épinards. Le boulot était difficile. Il fallait se dépêcher pour faire un bon rendement et puis se baisser tout le temps. Céline avait mal aux cuisses et au dos quand c'était fini. Elle avait l'impression d'avoir les genoux dans les chaussettes.

Mais Céline avait faim. En pédalant, elle sentait ses cuisses qui appelaient à l'aide. Le ciel était chargé et étrangement bleuté. Le soleil n'était pas encore levé, mais la nuit n'était pas sombre. Elle était fatiguée et ne manifestait évidemment aucun intérêt pour ce qu'elle faisait. Elle glissait des feuilles partout, même lorsque les gens indiquaient qu'ils ne voulaient pas de prospectus avec des autocollants. Elle s'en foutait, elle les glissait. Cela les faisait disparaître plus vite. Personne ne se plaignait. Au bout de la troisième rue, Céline s'arrêta pour une pause. Elle s'assit sur le bord du trottoir et feuilleta les prospectus qu'elle distribuait. Aldi avait édité un « spécial boucherie » qui était moche comme tout. Elle regarda les morceaux de viande que le photographe avait essayé de rendre appétissants. Au lieu de ça, ils avaient l'air de vieille bidoche dégueulasse. Pourtant, leur viande était bien. Elle rigola intérieurement et puis reprit le travail. Elle avait tellement faim. Tellement faim qu'elle aurait pu manger du papier.

L'idée lui traversa l'esprit une première fois et Céline fut surprise de ne pas la refuser. Elle travailla pendant deux longues heures si bien que ses sacoches étaient presque vides maintenant. Elle avait une sorte de scie dans l'estomac qui lui

rappelait qu'elle était à deux doigts de s'écrouler. Lorsqu'elle regardait devant elle, la tête lui tournait, mais ce n'était pas suffisant pour qu'elle ne puisse pas se pencher, tendre le bras et fourrer les prospectus dans les boîtes aux lettres. Ses cheveux étaient plaqués sur le front par la sueur et elle sentait la poisse lui coller le slip et les aisselles. Avec son coupe-vent, elle avait chaud et froid à la fois. À chaque fois que la tournée se terminait, elle ne savait pas quoi faire des papiers qu'elle avait pris en trop. Elle ne voulait pas les mettre à la poubelle parce qu'elle savait que la distribution faisait des contrôles et avait refusé de reprendre des collègues à elle qui s'étaient débarrassés du stock en les brûlant. Mais ce qui restait pesait dans ses sacoches et il fallait bien qu'elle s'en débarrasse. Elle ne pouvait pas les garder à la maison.

— Je pourrais les manger, elle pensa pour la deuxième fois.

Et l'idée lui revint encore après ça, tandis que son estomac se contractait. Céline s'arrêta près de la piscine et mit pied à terre. Elle ouvrit sa sacoche et prit un prospectus dont elle déchira une page. Elle la chiffonna et arracha ensuite la moitié de la boule qu'elle avait constituée puis la mit dans sa bouche. Elle mastiqua le papier qui fondit lentement en dégageant un bon goût de viande charolaise. Le papier changeait de texture sous l'action de ses dents et de sa salive. Il était doux et savoureux. Elle recommença l'opération avec le reste de la boule. Elle fut surprise de trouver cela aussi bon et comestible. Elle découpa une deuxième page puis une troisième et elle les avala par petits bouts. Au bout de la cinquième page, elle vit que sa faim avait reculé, que la boule à l'estomac avait rétréci et ne la lacinait plus de la même façon.

Elle roula plus vite vers la maison. Le vent la poussait. Elle retrouva sa mère et lui demanda si tout s'était bien passé avec la petite.

— Oui, dit la mère. Que veux-tu qu'il se passe ?

Céline ne répondit pas. Elle embrassa sa fille que la grand-mère venait d'habiller et qui était jolie comme un cœur.

— Elle a pris son lait ?

— À l’instant. Tu veux que je reste pendant que tu prends ta douche ? Tu as encore sué comme une grosse...

— Non, ça va aller. Merci.

Elle raccompagna sa mère à la porte. La petite monta sur le fauteuil pour saluer la vieille à la fenêtre, mais celle-ci avait déjà filé. Et Céline put faire ce qu’elle avait envie de faire depuis qu’elle avait poussé la porte de chez elle. Elle prit une poêle, découpa plusieurs prospectus avec des ciseaux et étala les morceaux dans la poêle. Elle sala, poivra, ajouta une cuillère à soupe d’huile et fit rissoler le papier. Lorsqu’il lui apparut suffisamment réchauffé et doré, elle arrêta le brûleur et remplit son assiette avec. Elle s’installa avec sa fille sur les genoux, versa un peu de lait sur le mélange, comme si elle préparait des céréales ou un risotto, et porta la cuillère à la bouche. Le goût du papier lui sembla immédiatement familier, ni sucré, ni salé, juste tendre et savoureux. Elle mâcha doucement, prenant soin de sentir chaque lamelle avec sa langue et puis de les rouler légèrement sur elles-mêmes avant de les avaler.

Les colorants se dissolvaient dans le lait qu’ils teintaient de rouge et de bleu, comme le chocolat avec les Choco Pops. Céline trouva que ce papier était ce qu’elle avait mangé de meilleur et de plus consistant. Elle proposa une cuillère de prospectus à sa fille qui l’avalait aussi sans aucun mal.

En faisant sauter sa fille sur ses genoux, la jeune mère se réjouit de cette faculté qui lui avait été donnée d’apprécier ce que personne ne faisait à sa connaissance. Elle s’interrogea bien pour savoir si le papier avait de réelles qualités nutritives, mais la nature ne pouvait pas se tromper. Si une quelconque engeance lui avait accordé ce don, c’était qu’il était bon pour elle et sa famille.

Après un repas complet où elle accommoda toutes sortes de publications, Céline alla s’allonger sur le lit. Elle et sa fille ne connaîtraient plus jamais la faim.

4

RÉGIS ET LES JUMELLES

Le nuage radioactif n'avait pas fait cent mètres depuis sa naissance au pied de la centrale. Denis et Ian avaient eu le temps d'aller déjeuner, de faire une promenade digestive, de musarder quelques minutes au soleil, puis de reparcourir les dix kilomètres qui les séparaient de leur point de départ. Le nuage n'avait pour ainsi dire pas avancé quand ils furent pris en chasse par une escadrille de gendarmerie.

Denis connaissait ces types. Ils faisaient partie du dispositif de surveillance de la centrale et effectuaient toutes les trente minutes des rondes autour de l'enceinte. C'était l'une des meilleures planques de la gendarmerie : un endroit où l'on percevait plein pot une prime de risque pour exposition prolongée à d'hypothétiques radiations, une prime de situation (la prime de situation désigne l'affectation permanente sur un site dit « à haut risque », comme le Palais de l'Élysée ou n'importe quelle base secrète de l'État) et où, paradoxalement, on n'a strictement aucune activité, si ce n'est fixer, toute la journée, des écrans de contrôle, feuilleter des magazines pornographiques et circuler en bord de Loire.

Les gendarmes dépassèrent Denis sur la large route qui bordait l'enceinte Sud de la centrale. D'un geste par la fenêtre ouverte, ils lui commandèrent de se ranger sur le côté.

— Bonjour, Monsieur. Je peux voir les papiers du véhicule ?

Denis leur tendit la carte grise de la Volvo, son permis de conduire et sa carte d'identité.

— Votre véhicule a fait le tour des installations six fois aujourd'hui. Qu'est-ce que vous faites dans le coin ? demanda le gendarme.

— Mon fils et moi visitons la région. Nous nous promenons, c'est tout.

— Six fois, Monsieur, ce n'est pas habituel. Ce grand gars est votre fils ?

— Tout à fait.

— Quelle est votre situation, Monsieur... Caplan ?

— Ma situation ?

— Votre profession, Monsieur Caplan.

— Je travaille dans l'immobilier. Dans une agence immobilière.

— Très bien dans ce cas, conclut le gendarme. Je vous souhaite un bon séjour. Et évitez de repasser dans le coin trop souvent.

— Au revoir.

Denis referma la vitre côté conducteur et attendit que les gendarmes les aient largement dépassés pour reprendre la route.

— Tu pourras dire à tes copains que tu t'es fait arrêter par les gendarmes, dit-il au gamin.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

— Ils voulaient juste vérifier qu'on ne faisait rien de mal.

— Papa ?

— Oui ?

— Est-ce que je peux te dire papa ?

— Oui. Je suppose que oui.

Le gamin n'abusa pas de son nouveau pouvoir. Il n'avait pas grand-chose à dire dans l'instant.

— Est-ce que je pourrai appeler maman au téléphone ? demanda-t-il après quelques minutes de réflexion.

C'était évidemment le genre de requête qui mettait hors d'eux plusieurs centaines de parents divorcés chaque jour. Mais Denis n'y fit pas attention. Il ne se sentait plus en concurrence avec la mère de Ian. Ce n'était pas quelque chose qui comptait pour lui.

— Bien sûr. Elle doit être au travail à l'heure qu'il est. Mais on l'appellera ensemble ce soir, OK ?

— J'aimerais bien l'appeler maintenant, en fait.

— OK.

Denis était agacé, mais il n'en laissa rien paraître. Ils s'arrêtèrent à nouveau sur le bord de la route, profitant d'une aire naturelle aménagée pour permettre aux touristes d'admirer la levée en toute sécurité.

— Je ne sais pas si ça va capter ici. Avec la centrale à côté, cela ne m'étonnerait pas que les gendarmes brouillent les signaux.

— Ceux qu'on a vus ?

— Oui, ils ont des appareils qui permettent d'écouter les communications et aussi de les empêcher. Au cas où des terroristes ou d'autres gens chercheraient à entrer... Ce sont des mesures de protection.

— Je ne vois pas pourquoi ils m'empêcheraient de téléphoner à maman.

Denis tendit son portable à Ian et lui indiqua où il fallait appuyer pour lancer la communication.

— C'est un iPhone comme maman ?

— Non, on appelle ça un Galaxy Note. Note II dernière génération. Il est beaucoup mieux, plus grand, plus maniable, plus fin. Tu aimes les téléphones ?

— Oui, je crois. J'aime assez bien appuyer sur l'écran avec les doigts et puis regarder des photos. Maman dit que les iPhone sont les meilleurs téléphones de tous les téléphones.

— Les Galaxy sont plus performants. Tu aimerais que je t'en offre un ?

— Je ne sais pas. J'aime surtout les tablettes. Mais il y a des garçons dans ma classe qui ont un téléphone pour appeler leurs parents, mais la maîtresse n'aime pas trop ça. Et maman dit que le cerveau il devient de la faisselle à force de téléphoner. J'en voudrais bien d'une tablette en fait.

Ian plaqua le téléphone sur son oreille.

« Bonjour, vous êtes bien sur la messagerie de Camille. Je ne suis pas en mesure de vous répondre pour le moment. Laissez-moi un message et je ne manquerai pas de vous rappeler dès que possible. »

Il fut rassuré d'entendre la voix de sa mère. À son âge, c'était une chose qui lui manquait après quelques heures, et ce même quand il était à l'école. Quand Camille rentrait du travail, il ne cessait de lui poser des tas de questions pour le simple plaisir de l'entendre et de savoir qu'elle lui répondrait tout le temps, que cette voix résonnerait toujours dans sa vie. Il adorait la mettre en colère et l'entendre s'élever contre lui avec ses inflexions de colère et de tendresse mêlées.

— Elle répond pas.

— On réessaiera plus tard.

Denis récupéra le portable. Il déballa une barre de céréales et une compote à boire sur la table de pique-nique.

— On va prendre le goûter ici pendant qu'on y est. Ça te dit ?

Le gamin acquiesça. Pendant qu'il mangeait, Denis tournait autour de la table son appareil photo à la main. Il examinait la silhouette de la centrale depuis cet angle nouveau et plus lointain. Au-dessus d'eux, par un effet d'optique qui le situait presque à la verticale de l'endroit où ils se tenaient, le nuage bleu continuait de faire du surplace. Denis le prit en photo en mode rafale. À cause des particules radioactives, le rendu numérique sur l'écran était étrangement distordu. Le nuage était comme nimbé d'électricité, surligné d'un halo argent aux reflets métalliques. Le bleu luisait et se détachait assez nettement au révélateur comme une couleur qui n'existait pas dans la nature, mais qui ici avait un vague tour fantastique.

— Ça alors, dit Denis. Je n'avais jamais vu ce phénomène avant.

Il montra la photo au gamin qui appuyait de toutes ses forces sur l'étui de compote pour en faire sortir les dernières gouttes.

— Tu as une autre compote, s'il te plaît ?

— Désolé, c'était la dernière.

— On dirait que le nuage est fluorescent, commenta Ian.

Il avait appris ce mot à l'âge de trois ans. Depuis, sa mère lui avait collé des étoiles luminescentes au plafond de sa chambre. Il avait appris aussi à jouer avec une carte qui scintillait dans le noir quand on la passait sous une lampe. Ian avait récupéré la carte dans un paquet de Kidi Boo, une spécialité fromagère inspirée de la Vache Qui Rit où les portions sont montées sur des bâtonnets en forme de fantômes.

— C'est dangereux d'être ici ? demanda l'enfant.

— Je ne pense pas. Nos corps doivent s'habituer progressivement aux nouvelles conditions de vie. Tu vois le nuage là-haut ?

— Oui, on le voit trop mieux d'ici. On dirait qu'on pourrait le toucher avec la main.

— Ce nuage a des pouvoirs magiques comme Merlin ou Houdini. Il altère – ça veut dire qu'il modifie, qu'il change – la réalité qui est en dessous de lui. Il change la vie des gens. C'est comme ça qu'agit la radioactivité, sans qu'on distingue quoi que ce soit, elle tombe sur la tête des gens et ils deviennent différents.

— Différents comme quoi ?

— Différents comme différents. Il n'y a pas de règles à ça et personne n'en a encore parlé sérieusement. C'est ce que je te disais tout à l'heure. Les choses changent. Les gens changent. Ils deviennent d'autres personnes. Les chiens deviennent des chats et vice-versa. Les plantes sont d'autres plantes et les hommes peut-être plus tout à fait des hommes ou alors un peu plus des hommes. Même papa ne comprend pas

tout ce qui se passe dessous un nuage tel que celui-ci. C'est un mystère. Comme un tour de magie. Avec de l'attention, tu vois les effets et c'est tout. Ceux qui ne regardent rien ne remarquent même pas que ça existe. Mange ta barre maintenant.

Alors que le gamin entamait son jus d'orange, deux vélos se rangèrent près de la table de pique-nique. Denis dévisagea les cyclistes qui en descendirent. C'étaient deux filles aux cheveux clairs, et qui se ressemblaient comme des sœurs. Elles avaient exactement la même coupe de cheveux, un carré classique avec une raie peu marquée sur le côté gauche, une mèche qui descend cinq ou six centimètres sous la pointe du menton et deux tenues éclatantes de cyclistes. Les deux filles n'étaient pas parfaites. Elles étaient pâles avec des yeux aux motifs caucasiens assez enfoncés dans les orbites et un nez plutôt fort. Elles n'en restaient pas moins jolies, même affublées de mitaines résilles et de chaussettes qui ampoulaient jusqu'au genou. Leurs joues étaient rosies par l'effort et de petites mèches étaient collées par la sueur sur l'oreille de la plus jeune.

La grande sœur avait trente-cinq ans, la petite, dix de moins. Denis fut attiré autant par le fait qu'elles étaient les seules personnes vivantes à regarder dans le secteur, que par celui qu'elles étaient sœurs. Ces deux filles lui parurent une seule et même personne, dédoublée en deux états temporels distincts, mais parallèles. Elles n'étaient pas sœurs, se mit-il en tête, mais jumelles, miroirs inversés et différés l'une de l'autre.

Après leur avoir fait un souriant signe de tête, les sœurs s'étaient assises dans l'herbe pour boire un coup et manger des bananes. Elles avaient l'air de très bonne humeur et se marraient ostensiblement. Denis trouva que leur manière de se ressembler était troublante. Il les épiait maintenant sans aucune précaution, si bien que le regard des filles croisa à une ou deux reprises le sien. La curiosité de Denis ne passait pas, malgré les apparences, pour une démarche salace. Et puis, il était avec son gamin, de toute façon.

— Parce que tu crois que les types avec les gamins sont différents des autres ? entendit-il assez distinctement la plus

jeune dire à sa sœur.

Était-ce bien ce qu'elle avait dit ? Denis savait maintenant qu'elles étaient Françaises et pas Suédoises ou autre chose. Elles avaient de trop gros sourcils et des joues trop rondes pour des Scandinaves. Elles pouvaient tout aussi bien être bretonnes ou alors tourangelles. La plus jeune était une version légèrement modifiée de la plus grande, quelques centimètres de moins, des épaules un peu moins carrées, une poitrine moins rebondie, mais elles présentaient strictement les mêmes caractéristiques, le même nez, le même regard, les mêmes cheveux dans une nuance – artificielle – un ton plus claire chez l'aînée. Il nota, alors qu'elles s'étendaient dans l'herbe, qu'elles avaient une vraie particularité qui était d'avoir des tibias et des fémurs mal proportionnés. Leurs cuisses étaient longues et incurvées vers l'intérieur. Leurs tibias étaient droits et courts tombés sur des chevilles rondes. Denis se souvint que c'était l'une des caractéristiques les plus courantes chez les bébés nés dans un périmètre exposé aux radiations nucléaires. Il prit son courage à deux mains et s'avança vers elle. On avait parlé il y a des années des nains de Tchernobyl qui n'en étaient pas. Les gamins étaient juste normaux avec des fémurs courts qui leur faisaient perdre vingt centimètres par rapport à la moyenne. Allez savoir comment cela s'expliquait.

— Bonjour, mesdemoiselles. Je m'appelle Denis et je voyage avec mon fils. Est-ce que vous êtes du coin ?

Les filles marquèrent un temps d'arrêt, échangèrent un regard et répondirent en toute décontraction.

— Nous sommes de La Rochelle, mais nos parents ont une maison de vacances pas très loin. Alors oui, nous sommes pour ainsi dire du coin.

Comme il s'y attendait, c'était la plus âgée qui parlait pour les deux. La jeune se contentait de bouger les lèvres et d'accompagner par un mimétisme gémellaire assez fascinant ce que disait sa sœur.

— Vous cherchez quelque chose ?

— Je voulais savoir si vous aviez eu connaissance de phénomènes étranges survenus ces derniers temps dans la région.

— Étranges comme quoi ?

— Je ne sais pas, dit Denis. Étranges comme étranges. Nous sommes tout de même à un endroit très particulier.

— Oh, vous voulez dire, la centrale, sourit la plus jeune. Pas la peine de tourner autour du pot. Vous faites partie de ces types qui pensent qu'il y a des poissons avec des bras et des gamins avec des yeux dans le dos ? Ah ah, non, je crains qu'il n'y ait pas ce genre de choses ici, mais vous devriez vous renseigner auprès du personnel de la centrale. Ils vous ouvriront sûrement les portes pour discuter de ça.

Elle se mit à rire avec sa sœur, comme si elle avait lâché une blague vraiment excellente.

— Ma sœur plaisante, reprit la plus vieille. Ils ne vous diront rien et je ne suis pas sûre qu'il y ait grand-chose à dire. Lorsque nos parents ont acheté une maison de vacances ici, les gens de notre entourage ont aussi pensé que ce n'était pas un bon endroit pour une famille, avec les risques d'accident et tout. Il venait d'y avoir Tchernobyl et tout le monde s'inquiétait. Les prix avaient baissé, même ici, et puis avec le temps, plus personne ne pense à ça. Cela doit bien remonter à vingt ans maintenant, j'ai fait ma crise d'adolescence et tout le monde a survécu.

Elle s'empourpra, comme si elle regrettait par coquetterie d'avoir lâché des informations permettant par déduction de calculer son âge.

— J'ai participé à quelques manifestations avec les écologistes pour obtenir plus d'informations sur le fonctionnement des installations. C'est là qu'ils ont commencé à nommer des experts indépendants pour produire des rapports sur la qualité de l'air et de l'eau. Ce genre de choses. J'ai fait ça pour embêter mes parents, mais il n'y avait déjà pas beaucoup de grain à moudre.

— Vous connaissez la radioactivité noire ?

— Non, qu'est-ce que c'est ? Un truc de l'espace ?

— Un concept d'avant-garde, mais je n'ai pas trop le temps de vous l'exposer. Je voulais juste savoir si vous en aviez entendu parler.

— Ça ne me dit rien. Je suis professeur d'anglais et cela fait bien longtemps que j'ai rangé mes manuels de science. Notre père était ingénieur, mais nous n'avons pas suivi cette voie, ma sœur et moi. J'ai lu dans les journaux que l'espace était en partie composé de matière noire, mais j'avoue que je n'ai pas compris exactement ce dont il s'agissait. Je me représente cela comme une sorte de confiture qui entoure les choses et qu'on ne voit pas. Le poids de l'air ou de ce qui compose l'espace. Ce n'est pas de l'air, n'est-ce pas ? Plutôt du vide. Tu sais ça toi, Mélanie ?

La jeune sœur fit non de la tête. Elle était en train de regarder Ian qui approchait, après avoir sagement terminé son goûter.

— Tu as fini, mec ?

— Oui.

— C'est curieux d'appeler son fils « mec », fit remarquer la plus jeune des sœurs.

— Vous trouvez ?

— Oui. Vous devez être le genre de père qui prend son fils pour un copain ou...

— Je ne sais pas.

— Mélanie est animatrice dans une crèche. Déformation professionnelle.

Denis rigola avec la grande sœur, dont il ignorait toujours le nom à ce stade de la conversation. Elle parut s'en rendre compte en même temps que lui.

— Je suis Aurélie. Aurélie et Mélanie.

« Exemples parfaits de prénoms issus de la petite bourgeoisie blanche de notre époque », se dit Denis. Tous ces noms de filles en « ie » lui rappelaient une époque où la

France respirait la santé, où le réchauffement climatique était inexistant et où des perspectives de croissance infinies s'ouvraient pour le bénéfice de tous. Les couples avaient mis au monde entre 1970 et 1985 des centaines de milliers de jeunes filles en « ie », avec des socquettes blanches, des souliers vernis et des barrettes dans les cheveux. Denis était né avec ces filles. Elles l'avaient accompagné tout au long de sa vie de jeune homme avec leurs sourires aux dents blanches, leurs longs cils chaloupés et leur insouciance sensuelle. Ces filles faisaient la pluie et le beau temps dans les cours de récré. Et puis, comme lui, les filles en « ie » avaient déchantées, mais en gardant, sous leur inquiétude, leur masse graisseuse, leurs problèmes de sinus et d'allergie, leurs divorces, leurs maux de ventre, toujours le souvenir des petites filles d'école primaire qui faisaient voler leurs jupes et embrassaient pour la première fois avec la langue.

Mélanie et Aurélie venaient de cette époque où les parents vivaient ensemble jusqu'à la mort, de cette époque où l'on voyait des animaux sauvages traverser les départementales, des écureuils dans les arbres, des champs non enclos et des librairies au coin des rues piétonnes. Le présent ressemble à lui seul à un film d'anticipation ou au début d'un scénario catastrophe. Il suffit de saisir les indices pour voir que le monde glisse lentement et inexorablement vers quelque chose de différent et que ce différent est plus empesé et lugubre que tout ce qui a été traversé jusqu'ici. La fin des prénoms en « ie » marque la chute de notre civilisation, le grand chambardement. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une crise. Nous amorçons notre descente.

— Ça vous dirait d'aller prendre un verre au-dessus ? invita Aurélie. Nous avons terminé notre balade.

— Ian et moi avons un peu de temps avant de nous rendre à l'hôtel. Vous connaissez un endroit dans le coin ?

Les deux sœurs se concertèrent. Il y avait un bistrot sur le fleuve à Chouzé-sur-Loire qui ferait l'affaire et qui se trouvait à huit cents mètres de là. Ian et Denis remontèrent en voiture et les filles à bicyclette. Elles ne remirent pas tout leur attirail de cyclotouriste pour parcourir les quelques centaines de

mètres qui séparaient le parking du centre-ville. Denis roulait au pas et formait un écran mécanique entre les filles et les autres automobiles qui arrivaient et les dépassaient en profitant de la longue ligne droite.

— C'est qui les dames ? demanda Ian.

— Des filles qui font du vélo. On va boire un verre avec elles. Tu aurais envie d'un chocolat chaud ?

— Je préfère un Coca.

— Un Coca alors.

— Elles ne roulent pas très vite.

— Elles ne font pas une course. Juste une promenade. Tu roules vite toi ?

— Je suis le plus rapide de la terre. Je roule aussi vite que Flash.

— On fera du vélo ensemble un de ces jours. Je ne suis pas sûr que tu puisses me battre.

— Bien sûr que si. Je suis plus rapide que mes copains. Sauf Malo.

— Ah bon ?

— Malo, il est sportif. Même que je dépasse des voitures à vélo. Et puis des camions aussi.

— Et des guépards ?

— Oui, même des guépards.

— Moi, une fois, dit Denis, j'ai dépassé un avion à vélo.

— Ça ne se peut pas.

— Si, j'allais plus vite que lui. Moi sur la route et lui dans le ciel.

— Tu triches alors.

Mélanie était passée devant Aurélie. Elles avaient adopté des positions intermédiaires entre les vraies cyclistes, couchées sur le vélo et en recherche d'aérodynamisme, et les filles en randonnée, relâchées et dilettantes, les genoux légèrement

écartés et les cuisses qui laissent entrer l'air autour du cadre. Mélanie avait de meilleures jambes que sa sœur qui avait le genou gauche un peu raide. Denis se refusa à examiner leurs fesses avec trop d'attention.

— Et si le nuage s'en va pendant ce temps-là ? demanda Ian.

— Il ne s'en ira pas, regarde. Il est toujours au-dessus du fleuve.

Dans la voiture, Denis eut le sentiment que l'air était plus léger qu'à l'extérieur. L'effet du nuage qui stagnait au-dessus des maisons et des herbes commençait imperceptiblement à se faire sentir. Ce n'était pas de l'électricité dans l'air, ni même une lourdeur orageuse, mais juste une charge qui modifiait un tantinet la texture du temps. L'absence de vent accentuait la sensation, mais l'air était moins frais, moins vivifiant, pas si différent de ce qu'il aurait été s'il avait été contenu pendant quelques jours dans une pièce fermée.

La proximité du nuage, Denis en était persuadé, altérerait l'air et par son intermédiaire, était capable d'agir sur la nature humaine, de modifier les réactions des animaux et des créatures dominantes, d'altérer le tissu social et de déclencher des réactions imprévisibles. Il ne cessait d'y penser. La radioactivité noire, contenue en creux dans des matières ayant été en contact direct avec des composants radioactifs, ne se mesurait pas avec des instruments traditionnels, mais justement par son action sur le réel, la modification qu'elle entraînait dans les habitudes et les comportements des êtres vivants qu'elle imprégnait ou survolait. Pour dire les choses plus simplement, elle fonctionnait en tant que telle sur le même principe que l'eau, dont la mémoire lui permettait de conserver certaines des propriétés et héritages de ses états antérieurs. Une eau de torrent restait une eau de montagne même lorsqu'elle atterrissait dans un verre d'eau. Une eau de pluie portait sur elle le souvenir des nuages et de l'air raréfié des hauteurs. Et ainsi de suite.

L'intérieur du Café de la Loire était banal. Le bistrot était carrelé de tommettes et meublé de chaises crème et laquées noires, dans le style années trente. Les murs décorés de photographies noir et blanc évoquaient l'histoire du lieu, la vie des mariniers et autres représentations traditionnelles d'activités fluviales. Tout ceci avait bien sûr disparu depuis des décennies. Au milieu de la salle principale, donnant sur la rivière, trônait une énorme bûche placée verticalement et qu'un coup de dents formidable avait découpée en deux. La bûche sculptée était supposément l'œuvre d'un castor géant, ce que confirmait une plaque dorée placée en dessous du monument attribuant la sculpture à Nestor le Castor. Mais il y avait assez peu de monde pour y prêter foi.

Ian resta quelques instants à tourner autour du morceau de bois imaginant la taille extraordinaire des dents qui avaient pu causer de tels dégâts. La présence de castors était continue depuis leur réintroduction dans les années soixante-dix, mais on n'avait jamais vu de tels spécimens nulle part. La découpe de la bûche par un animal relevait d'une sorte de légende urbaine que véhiculaient quelques habitants du village. Pour d'autres, les supposés castors étaient des rats musqués qui avaient muté au contact des eaux de la centrale. Il n'y avait bien sûr aucune preuve.

Denis, Ian et les deux filles entrèrent et déposèrent leurs affaires le long de la fenêtre pour profiter de la vue. Un couple de touristes d'une soixantaine d'années, habillé comme des enseignants, buvait un café. L'homme avait eu de la famille au village et y effectuait un pèlerinage nostalgique. Deux pêcheurs partageaient une carafe de vin rouge au comptoir. Et puis il y avait Régis qui lisait le journal à une table un peu plus loin. Aurélie et Mélanie le saluèrent amicalement et présentèrent Denis comme un « monsieur qui visite la région avec son fils et s'intéresse à la centrale ». Après une hésitation, le type daigna serrer la main de Denis et paraissait sur le point d'en rester là quand Mélanie lui proposa de boire un verre avec eux. Denis remarqua qu'il avait une hirondelle tatouée entre le pouce et l'index de la main droite ainsi que trois petits points sur le dessus.

— Je refuse jamais l'invitation d'une jolie fille, rigola le gars en se levant.

Régis avait quelque chose comme cinquante-cinq ans. Il mesurait dans les un mètre soixante-dix et avait une bonne dizaine de kilos de trop. Il était habillé à la cool d'un jean et d'un polo à manches longues façon rugby. Ses cheveux, entre le blond et le roux, descendaient en boucles larges sur les épaules, cachant sur le devant une implantation assez haute. Il portait un anneau à l'oreille et avait au niveau de l'épaule un autre tatouage qui dépassait et figurait un tigre en couleur. Une fois installé avec les filles et avec une bière devant lui, Régis se dérida et se mit à répondre aux questions qu'on ne lui avait pas encore posées. Mélanie se pencha à l'oreille de Denis et lui indiqua que le bonhomme faisait partie du spectacle.

— Régis est un original, mais vous ne trouverez pas mieux informé sur tout ce qui a trait à Chinon. J'ai fait sa connaissance il y a bien longtemps, lorsque j'étais une adolescente idéaliste et lui encore en activité.

La demi-heure qui suivit dépassa ainsi les espérances de Denis. Régis s'exprimait d'une voix ferme et assurée, comme s'il débitait une sorte de catéchisme récité mille fois, un spectacle pour les touristes, les journalistes et les curieux, en même temps qu'une collection d'anecdotes et de récits – non homologués – qui auraient ému aux larmes n'importe quel sympathisant des théories conspirationnistes. « Bien sûr qu'on sait rien », répétait-il comme un leitmotiv à chaque nouvelle séquence de son monologue.

— Bien sûr qu'on sait rien. Je suis entré à la centrale à vingt-deux ans et j'ai été mis à la retraite il y a trois ans. Trente-quatre ans de bons et déloyaux services, comme je me plais à dire. Comme ouvrier à la maintenance d'abord et puis comme délégué syndical. J'ai animé pendant douze ans la section CGT et je peux vous dire que c'était quelque chose à l'époque. Vous n'êtes pas sans savoir que notre syndicat a des vues progressistes sur l'utilisation du nucléaire. C'est l'énergie d'aujourd'hui et de demain, une industrie qui assure la prospérité, des salaires élevés et consommatrice de main-d'œuvre. Un fort taux de syndicalisation et une forme de

cogestion qui n'a rien à envier au secteur portuaire ou à l'imprimerie. J'en sais quelque chose. Certains disent que le secrétaire de section a autant de pouvoir que le directeur. C'est de la connerie : il en a plus ! Et je peux vous dire que j'en ai vu passer des ingénieurs et des grosses têtes. Le nucléaire n'est pas une affaire de technologie. Ce ne sont pas les process qui comptent, pas la protection des savoir-faire. Ce qui compte et qui importe, c'est dans quelle mesure ceux qui en ont connaissance sont en mesure de conserver les secrets dont ils sont dépositaires : les accidents majeurs, ce qu'on n'appelait pas encore les maladies professionnelles, la gestion des risques, des crises, l'étouffoir. Nous avons si bien géré la boutique que nous aurions pu rayer la moitié du pays de la carte sans qu'aucun journaliste ne s'en aperçoive. Et nous sommes passés un tas de fois à côté du désastre.

— J'ai travaillé plusieurs années à la centrale, dit Denis après quelques minutes d'exposé. Deux ans exactement entre 1998 et 2000. Je n'étais pas grand-chose là-bas, mais j'ai pas mal écouté ce que me disaient les anciens.

— Vous étiez rattaché à qui ?

— Hubert Lamproux.

— Ah, Lamproux de la Qualité. Le suce-boules de chez boules. Eh bien, vous n'avez pas dû voir grand-chose avec lui. Cela fait dix ans que ce mec et ces agents ont été débranchés du sacro-saint et travaillent sur des documents bidons.

— Le sacro-saint ?

— C'est comme ça qu'on appelle la chaîne d'informations confidentielle. C'est le canal de diffusion des nouvelles qui comptent vraiment. Pas d'écrit, pas de traces. Juste du reporting d'agent à agent, entre les cadres supérieurs et le top management, « face to face » comme ils disent maintenant. Tout ce qui figure dans les documents de Lamproux n'est qu'une fiction arrangée pour nourrir les organismes de certification et les bureaux de contrôle. Écran de fumée, si vous voulez. Storytelling et Florent Pagny⁽ⁱ⁾, pour le bon peuple et les politiques. Risque zéro. Certification qualité sécurité, mon cul. Il faut fabriquer du certificat, de la

conformité. Vous voyez que même à la CGT, j'ai appris à utiliser la terminologie dominante. Mais c'est de la vaste blague. La vérité, c'est que toutes les industries sensibles, les Seveso et toutes ces conneries, sont gérées comme n'importe quelle autre entreprise, à l'arrache et avec des bouts de ficelle, mon gars. Il y a des miettes qui tombent dans la soupe et de moins en moins d'hommes qui connaissent le boulot. Les types passent, ils vont et viennent comme dans un putain de supermarché, sauf que la centrale demande autre chose et se souvient de tout ce qui s'est passé en elle. Elle ne laissera pas échapper la moindre occasion de se foutre en l'air, croyez-moi. Son plan secret est de nous claquer à la gueule. Bim bang ! La seule expertise qu'on a vraiment développée depuis quinze ans, c'est le mensonge. Il y a plus d'éléments radioactifs dans les eaux de la Loire que dans le réacteur lui-même. Sauf que personne le sait et le saura jamais.

— Il y a quand même des relevés indépendants, je me trompe ?

— Indépendants de qui ? Indépendants de quoi ? Tu as vu ce qui s'est passé dans le domaine du médicament. Les experts, les associations. Les syndicats. Tout le monde broute le même mouton. Ingénieurs. Ouvriers. L'État. Tu trouveras pas un gars sérieux qui croit que les bureaux de contrôle contrôlent quoi que ce soit. Allez, les filles, vous voulez que je passe au clou du spectacle ? Une bière et je lui fais mon numéro.

Aurélie et Mélanie commandèrent une autre bière pour le syndicaliste. Denis indiqua qu'il paierait pour tout le monde. Ian était assis calmement, fasciné par la gouaille de Régis et sa manière de jurer tous les trois mots. Sa mère n'aurait jamais permis qu'il soit exposé à un tel torrent d'irrégularités grammaticales et de grossièretés, sans lui boucher les oreilles ou l'envoyer jouer de son côté. C'est ainsi qu'elle procédait quand des adultes étaient ivres ou dépassaient les bornes. Camille détestait les excès et qu'on parle mal par-dessus tout. Mais Denis laissait faire et regardait simplement son fils comme s'il s'agissait d'une grande personne, capable de comprendre, au même titre que les adultes, tout ce que Régis racontait.

— Ça vous dirait de me suivre aux toilettes ? Ne craignez rien. Je ne suis pas branché par les gars dans votre genre. C'est juste un truc que je vais vous montrer et qui vous en apprendra plus que de longs discours.

Denis se leva en même temps que Régis.

— Le petit peut venir aussi, ça lui fera un truc à raconter.

Les trois hommes se dirigèrent vers les sanitaires qui étaient composés d'une pissotière rutilante et d'une cabine fermée.

— Après vous, dit Régis, en leur tenant la porte. Allez, n'ayez pas peur.

Denis, Ian et Régis se retrouvèrent tous les trois autour de la cuvette. Régis grimpa sur la lunette et dévissa l'ampoule qui pendait au plafond.

— Qu'est-ce que... ?

— Regardez-moi dans les yeux...

Dans le noir où ils étaient plongés, Denis et Ian ne voyaient plus qu'une seule chose : le regard électroluminescent de Régis, deux billes rondes et qui phosphoraient dans l'ombre, projetant à quelques millimètres de ses prunelles un petit cône de lumière, comme les porte-clés qui aident, la nuit, d'une simple pression du doigt, à éclairer la serrure. La lueur était si puissante qu'on pouvait distinguer dans l'obscurité les traits du visage de Régis, hilare et fasciné par son propre pouvoir.

— Dans les yeux, j'ai dit dans les yeux, rigola Régis, heureux de son effet. Voilà ce que ça fait de travailler dans le nucléaire. J'ai des putains d'yeux de loup-garou, des yeux de monstre de foire.

Ils restèrent quelques secondes à regarder les billes lumineuses qui allaient de gauche à droite et effectuaient pour eux deux une sorte de parade nocturne.

— Fin du spectacle, m'sieurs dames. J'ai d'autres organes qui brillent dans le noir, mais vous ne les verrez pas aujourd'hui.

Régis ouvrit la porte des toilettes et réapparut dans la lumière du jour. Ses yeux reprirent immédiatement leur

couleur marron.

— C'est de la magie ? demanda Ian.

— De la science, mon petit gars. Tu voudrais avoir les mêmes, pas vrai ?

— Je sais pas. Ça fait pas mal ?

Le syndicaliste sourit et ne répondit pas au gamin. Denis avait été impressionné par la démonstration et n'osait plus poser de questions.

— Je n'ai pas dépassé le tiers du seuil d'exposition autorisé pour les salariés de la centrale. Pas le tiers. C'est ce que le médecin du travail a noté dans mon dossier, lorsque j'ai pris ma retraite. Et le plus difficile à croire, c'est que je n'ai aucun ennui de santé. Aucun. Une santé de fer même. Jamais un rhume. Jamais une grippe, rien. Comme si j'étais plus solide que le Régis de vingt ans qui a démarré là.

— Alors ? demanda Mélanie.

— Ça valait effectivement le détour. Qu'est-ce que vous faites maintenant ?

— J'ai monté une boîte de montgolfière avec ma prime de départ. J'organise des vols à partir du pont de Langeais et je m'envoie en l'air avec tout ce qui bouge. Je trimballe des Japonais dans mon panier quand je ne les balance pas par-dessus bord. C'est toujours mieux que moisir ici-bas et ça assaisonne l'ordinaire. Faudra que vous passiez si ça vous intéresse. Je vous ferai un prix avec le gamin. La vie au grand air, il y a pas mieux en attendant le grand chambardement.

— Pourquoi pas ? répondit simplement Denis.

— Faut pas vous faire d'illusion, tout ça va pas durer. Les souris dansent avant la fin du monde. Ça va péter d'ici peu, la centrale, le pays, tout ce qui se passe et il faudra être prêt à faire face. Faudra pas faire ceux qui avaient rien vu venir. Et puis merde...

Au lieu de revenir s'asseoir à la table avec le groupe, Régis regagna sa modeste posture de pilier de bar et reprit la lecture du journal en silence. Tel un caméléon, il se fondit à nouveau

dans le décor. Le plus sûr moyen de survivre était de se faire oublier du plus grand nombre, de voler ou de devenir invisible. Envisager de verser dans la folie n'était pas la stratégie la moins avisée.

Denis ne savait pas ce qu'il devait penser du témoignage de Régis qui étayait, pourtant, par l'exemple certaines de ses théories. Il ne s'était jamais attendu à ce qu'elles fussent vérifiées avec une telle facilité. Fallait-il considérer Régis comme un mutant ou comme un homme dont la santé physique et mentale avait été profondément altérée par une vie passée à Chinon ? Quel mal pouvait-il y avoir à changer l'homme si c'était pour l'améliorer ? Fallait-il lutter contre cette industrie, appeler de ses vœux qu'elle ravage ENFIN le monde ou juste considérer qu'elle était devenue, par la force des choses, une puissance contre laquelle on ne peut plus rien faire ?

Le fait de baigner dans la radioactivité n'était pas autre chose qu'une nouvelle nature, un autre environnement, ni plus hostile, ni plus hospitalier que le précédent, mais différent et qui commandait à toute une série de conséquences que très peu d'hommes pouvaient encore concevoir. Seule l'imminence d'un changement majeur, accidentel ou non, restait à démontrer. Il fallait lire les indices pour ça et s'en remettre à la chance.

Denis n'aimait pas les gens qui criaient au loup ou se faisaient peur en annonçant une fin des temps à laquelle ils ne croyaient pas eux-mêmes. Il fallait une énergie considérable pour précipiter la réalité dans l'excès et la faire changer d'état. Cela ne se passait jamais comme ça. Il n'y avait que les changements profonds, inexorables et provoqués par une érosion prolongée qui finissaient par avoir de l'effet sur le cours du monde. Le reste relevait de la tempête dans un verre d'eau ou de l'agitation de cuvette.

Les révolutions n'avaient jamais servi que de couvertures à l'expression de mouvements plus sournois et bien souvent engagés des décennies plus tôt. Si notre monde explosait, à qui profiterait le crime ?

Denis remercia Mélanie et Aurélie. Il régla les consommations comme prévu. Les deux jeunes femmes dégageaient elles-mêmes une chaleur humaine réconfortante. Leur blondeur et leur sourire donnaient au jeune homme une foi indéfectible en la nature humaine. Quand bien même, y aurait-il des modifications à venir, les yeux qui brillent dans le noir, les cheveux qui tombent, le troisième œil peut-être, suffisamment d'humanité transpirerait toujours par le sourire des femmes pour que le monde reste inchangé.

— Nous-mêmes ne savons pas trop quoi en penser. J'ai lu, reprit Mélanie, dans une revue que la phosphorescence pouvait être causée par une dénaturation progressive de l'iris. Il y a des cas qui ne témoignent d'aucune exposition à autre chose qu'à l'air ambiant. Des rats naissent avec cette propriété et ils n'en meurent pas.

Denis prit la main de Mélanie et la serra dans la sienne. Ian se leva pour aller voir à la fenêtre une barque à fond plat qui rentrait au port. La lumière du dehors baissait et le jour se changeait lentement en nuit. Le froid se levait en nappes blanches et débordait des rives en fumerolles dansantes.

— Ton fils est une image. Vous allez si bien ensemble.

— Vous n'avez pas d'enfants ?

— Nous n'avons pas de maris, sourit la plus jeune des deux filles.

— Ou nous n'en avons plus, poursuivit Mélanie.

— Je suis désolé.

— Oh non, ce n'est pas triste du tout. On peut être très heureux sans avoir quelqu'un avec soi. Il y a des tas d'autres sources d'embêtements dans la vie, pas vrai ?

— Et toi au fait, est-ce que tu as une femme ou juste un grand garçon ?

— La mère de Ian et moi ne vivons plus ensemble. Depuis de nombreuses années.

Mélanie demanda à Denis s'il voulait sortir fumer une cigarette avec elle pendant qu'Aurélie gardait Ian à l'intérieur. Il n'avait pas envie de fumer, mais voulait bien l'accompagner. Chacun irait son chemin ensuite. Les filles devaient rentrer à la maison pour préparer le repas, Denis et Ian trouver un hôtel pour la nuit.

Alors que la jeune femme fumait, Denis regardait sa bouche autour de la cigarette, ses joues se creuser et tirer sur le filtre. Le mouvement ne lui était jamais apparu avec autant de précision, comme si l'aspiration entraînait vers la cigarette l'ensemble du visage. Le nez s'assouplissait et les yeux eux-mêmes paraissaient décentrés, de quelques millimètres et déplacés vers la bouche. Il lui dit qu'il la trouvait d'une beauté remarquable, ce qu'il pensait réellement à cet instant même s'il lui sembla en prononçant les mots qu'il les avait formulés mille fois avant, en ayant, à chaque fois, une petite retenue ou réserve qui trahissait le mensonge.

Denis était assez à l'aise avec ces instants de séduction et ce d'autant plus qu'il ne cherchait nullement à les exploiter. Il lut dans le regard de Mélanie qu'elle appréciait leur conversation. Passés un certain âge et les déceptions, les adultes reviennent à l'âge adolescent. Ils arrêtent de penser au sexe tout le temps et peuvent de nouveau concevoir des romances platoniques, des instants d'adoration semblables à ceux qu'ils ont connus avant. Avant le sexe, la libido galopante, la consommation. Il y a deux façons d'envisager le futur de sa propre sexualité quand on est adulte : comme une course en avant vers l'excès, la perversion ou l'ennui, ou, au contraire, comme une marche arrière où tous les caractères organiques autres que l'émerveillement et la tendresse régressent. Mélanie et Denis se prirent les mains, se caressèrent du bout des doigts et se plongèrent profondément dans les sentiments l'un de l'autre.

Denis détaillait le visage de la jeune femme et essayait d'en enregistrer les moindres détails : ses cils qui étaient courts et durs comme des soies, sa lèvre rosée piquée par le froid, ses joues tâchées de rougeurs, le duvet invisible qui coiffait sa

lèvre supérieure et ses yeux bleus et pétillants de mercure aluminé. La jeune femme sentait la sueur, un peu, et la cigarette lorsqu'on lui parlait de près. Elle était fourrée dans un cuissard bicolore de cycliste, qui figurait dans le classement des cinq tenues les plus ridicules et sinistres au monde, mais elle dégageait une sérénité et une bonté qui transcendaient le vêtement.

— Est-ce que tu crois que nous nous reverrons un jour ? lui demanda Mélanie.

Denis l'embrassa sur la joue et ne répondit pas. Il ne savait pas. Il ne pouvait pas prédire l'avenir. L'idée du tour en montgolfière avec Régis fut de nouveau émise timidement par l'un et l'autre. Ils échangèrent leurs numéros de portables et leurs emails.



Les dernières années de la vie d'Aaron Copland avaient été des années pénibles et solitaires pour quelqu'un qui avait toujours eu le chic pour se faire des amis et frayer en société. Plusieurs attaques cardiaques avaient diminué sa résistance et son appétit de faire des rencontres. Peut-être avait-il eu honte de ce qu'il était devenu ou alors simplement peur de ne plus pouvoir parler aux gens comme il le faisait auparavant, de n'être plus vu comme quelqu'un d'affable et spirituel. Copland avait même semblé se tenir en retrait de son propre secrétaire, depuis des décennies un jeune homme qui lui servait d'assistant, de confident, d'amant et d'ami. C'était comme s'il s'était volontairement caché du monde pour mourir, retiré des affaires. La fin de Copland hantait Denis depuis longtemps. On ne pouvait évidemment pas savoir ce que la vie nous réservait. Il y avait cependant une chose certaine, c'est que les instants de grâce ne se reproduisaient pas deux fois. Il ne fallait pas chercher à les recréer ou à les revivre autrement que dans le souvenir. S'y essayer menait droit au massacre.



Denis n'eut pas la sensation que Mélanie lui avait dit au revoir et qu'il l'avait proprement remerciée pour son aide. Lorsqu'il releva la tête, elle enfourchait déjà son vélo et s'éloignait sans aucune poésie. La silhouette d'une cycliste contre l'horizon n'avait aucun charme. C'est à ce moment-là qu'il entendit taper à la fenêtre du bistrot. Ian l'appelait de l'intérieur. Denis entra dans le café et rejoignit son fils.

— Pourquoi tu m'as laissé tout seul ?

— Tu étais avec Aurélie.

— Qui ?

— Aurélie. La fille blonde avec qui tu étais. La sœur de Mélanie.

— Je suis allé faire pipi et tu n'étais plus là. Tu parlais avec elle, je vous ai vus dehors. Elle ne pouvait pas être avec moi, si tu parlais avec elle.

— Ne te fous pas de moi Ian, s'il te plaît.

— Mais...

Denis prit son fils par le bras avec vigueur et hésita à le gifler pour le punir d'avoir menti. Mais il se contrôla. Il ne voulait pas réveiller les vieux démons, toutes ces fois où il s'était laissé déborder par lui-même et avait perdu le contrôle. C'était un point vers lequel il ne voulait plus aller, un point qu'il savait inévitable cependant et vers lequel la fatigue, l'agacement, l'ennui, la lassitude d'être en vie, le mèneraient sans doute un jour prochain. Il ne voulait pas que ce réveil ait lieu maintenant alors que tout se passait correctement. Pour certaines personnes, le passé durait plus longtemps que pour d'autres. Le passé était si long qu'on n'en sortait jamais tout à fait.

— Laisse tomber, dit-il à son fils. Il se fait tard et nous devons penser à trouver un hôtel. Peu importe qu'il y ait eu une ou deux filles après tout.

Et puis Régis avait disparu lui aussi. Il aurait suffi de demander, n'est-ce pas ? Le couple de professeurs amoureux était parti, mais il restait le patron et au moins deux poivrots qui étaient là depuis le début. Il aurait suffi de demander.



Aaron Copland avait écrit un ballet à partir d'une histoire de vampires baptisée *Grohg*. L'œuvre de jeunesse n'avait jamais été exploitée, car elle déplaisait sur sa forme et son inspiration à Nadia Boulanger, la professeure et maître français du compositeur. C'était une pièce magnifique pourtant, qui avait ensuite été retravaillée et transformée en ce que Denis considérait comme l'un des meilleurs programmes de Copland, le plus moderne et le plus séduisant : la *Dance Symphony*. De notre point de vue contemporain, le morceau ressemble à une sorte de musique de films comme ont pu en composer des types comme Philip Glass, Umberto ou Stephen Jones, des années plus tard. La *Dance Symphony* est magnifique et rivalise par la précision de sa composition et sa légèreté avec les meilleurs morceaux de Prokofiev et Chostakovitch. Grogh y respire à l'arrière-plan, comme une créature de Murnau attendant son heure dans le cadre sombre d'une porte cochère.

Au volant d'une voiture et sur les bords de Loire finissants, la *Dance Symphony* s'apparie à merveille avec le paysage, les jeux d'ombres et les lumières qui s'emmêlent. Son côté gothique interroge la largeur du fleuve, la nuit qui tombe à plat sur l'espace presque infini délimité par le ruban argenté des eaux.

Il n'y a aucune légende horridique autour de la Loire. C'est une exception en termes de mythologie. Tous les autres grands fleuves ont leurs créatures, séduisantes ou terrifiantes, mais pas la Loire, ce qui lui vaut sans doute sa réputation de fleuve froid et sans âme. C'est une curiosité pour les observateurs. Aucune Lorelei ne hante ses eaux, aucun lutin déluré, aucun récit véritablement marquant n'y a dépassé les limites d'un

ou deux villages. La Loire est un fleuve qui défie le romantisme et la poésie. Si jamais quelque chose doit se produire ici, sans doute est-ce que des doubles en seront les acteurs principaux, des jumeaux, des jumelles. Les héros marcheront par deux. Ce seront des fantômes de l'ère industrielle plutôt que des créatures médiévales. La Loire est le seul endroit où le paysage n'a pas encore été emporté par le temps. Les mythes naissent quand les époques expirent.



Ian s'endormit sur le premier virage. La journée l'avait éreintée. Denis se souvint que parfois, lorsque le gamin était encore bébé, il utilisait la voiture pour l'endormir. Il l'installait dans son siège rembourré et l'emmenait faire le tour du pâté de maisons. Il entendait sa girafe en plastique gigoter quelques instants et plus rien. Après trois minutes, le bébé qui avait lutté pendant une heure de cris et de hurlements pour ne pas sombrer baissait pavillon et se laissait reconduire pour entamer la nuit. Son père le prenait dans les bras et le mettait au lit, en lui fourrant sa tototte dans la bouche et le doudou dans les mains. Et l'enfant bavait de contentement, répandant sur le col de son gilet une filante d'escargot.

GRAZIELLA L'HIRONDELLE

Denis aimait dormir à l'hôtel. Ses anciens boulots lui en avaient donné maintes fois l'occasion et il n'en refusait jamais le privilège. À raison d'un ou deux déplacements par mois, son patron d'alors l'envoyait vérifier des équipements dans des succursales ou des sites industriels partenaires. Il était connu à cette époque comme technicien supérieur spécialisé dans les systèmes de sécurité incendie. Le SSI est l'installation centrale qui relie les points névralgiques de l'entreprise à un tableau de bord, sur lequel apparaissent des alertes visuelles ou sonores. Il se compose d'un système de détection et d'un outil de mise en sécurité incendie, c'est-à-dire de dispositifs qui permettent d'activer à distance telle ou telle mesure de protection en cas de sinistre comme des systèmes de désenfumage ou de suppression des escaliers.

Denis était entré à Chinon pour la première fois dans le cadre d'une visite de contrôle. C'est ainsi qu'il avait dormi, avec un collègue, pour la première fois dans le petit hôtel qui se trouvait près de Langeais, sur les bords de Loire. Cette période avait correspondu, même s'il n'en était pas très sûr, avec la naissance de Ian et le moment où les choses s'étaient dégradées entre Camille et lui. Ses souvenirs étaient troubles, comme brouillés par des mécanismes de protection qui l'empêchaient de s'y replonger. Il se rappelait de la naissance de son fils et de sa vie d'alors. À l'époque, il ne considérait pas encore cette période comme la plus heureuse de son existence, mais elle l'était devenue par la suite.

Il y avait eu quelques belles semaines. Camille aimait Denis à la folie et lui n'était pas en reste. L'arrivée du gamin, qu'ils avaient pourtant souhaité tous les deux était venue tout saborder. Camille avait sombré dans la dépression et n'avait jamais rattrapé les nuits de sommeil perdues à allaiter. Elle passait sa journée à pester contre tout et à accuser Denis pour sa négligence et son manque d'implication. Il avait l'impression de faire son possible, mais n'arrivait pas à s'intéresser à la vie de famille. Il s'était enfui peu après en pensant que c'était le meilleur choix. Quel âge avait l'enfant ? Huit, neuf ou dix mois.

Depuis ce départ, Denis ne s'était jamais senti à nouveau chez lui. Voyager lui était devenu paradoxalement plus pénible, comme si le plaisir d'être à l'extérieur, de découcher et de voir le monde n'était lié qu'à celui de revenir chez soi. D'aucuns appelaient cela le syndrome d'Ulysse tardif, en référence à ce qu'aurait fait le roi d'Ithaque après son retour au royaume. Est-ce qu'il avait aimé de nouveau Pénélope ? Est-ce qu'il avait cultivé son jardin ? Est-ce qu'il avait vraiment connu la paix et le repos ? Ulysse s'était emmerdé comme un rat mort. C'était ce qu'il avait souhaité le plus au monde pendant ses dix années d'errance autour du bassin méditerranéen, mais il était à parier qu'après un ou deux ans de ce régime domestique, à se faire servir et à observer sa vieille épouse tisser et chanter, Ulysse s'en était voulu d'être rentré. Sa femme était une plaie. La vie agraire était austère et exigeante. Son île était un confetti perdu et sans imagination. Il était reparti avec son chien cette fois (celui qui l'avait reconnu le premier) et de nouveaux compagnons, jeunes et des deux sexes, des magiciens et des types au bagout invraisemblable, des marchands et quelques escrocs qui voulaient faire fortune. Il avait pris des maîtresses affreuses et était repassé du côté de Circé. Il avait vécu une vie de marin, de négociant et de guide touristique. Celle-ci n'était plus aussi stimulante que par le passé, maintenant que les dieux ne le poursuivaient plus. Il n'y avait plus autant de choses à voir, de périls à combattre, de morts à éviter. Mais c'était toujours mieux que de rester chez soi à contempler ces mêmes visages vieillissants. Les hommes ne changeaient pas. Ils voulaient ce qu'ils ne pouvaient pas avoir et s'en détournaient ensuite

comme si ce qui avait tant compté jadis n'avait plus aucune importance.



Aaron Copland était l'un des rares hommes à avoir échappé à cette malédiction. Sa vie intime ne l'avait jamais laissé s'installer dans une quelconque routine sentimentale. Il était allé de compagnon en compagnon, sans se livrer toutefois au butinage loufoque de certains homosexuels. Il ne s'était véritablement investi dans aucun domicile, dans aucun territoire. Cela ne l'empêchait pas de véhiculer une certaine tristesse et de s'ennuyer, mais il n'avait jamais cédé sur l'essentiel : « ne jamais s'enraciner, ne jamais s'encroûter », disait-il. Il avait donné des concerts jusqu'à très tard dans sa vie. Son choix même d'abandonner la composition de musiques originales pour jouer au chef d'orchestre était un bon symbole de la remise en question permanente qu'il s'imposait. Il avait appris un nouveau métier sur le tard, sans aucune prédisposition autre que son talent de compositeur. Il était loin d'être le meilleur chef du monde. Il était même plutôt médiocre, au point que certains orchestres se défiaient de travailler avec lui ou se moquaient plus ou moins ouvertement de ses lacunes pendant les séances de répétition. Médiocre, mais déterminé, passionné jusqu'à son dernier récital. Copland aimait les hôtels parce que les hôtels étaient remplis de gens qu'il ne connaissait pas, de gens effrayants qui l'observaient, avec lesquels il pouvait parfois parler, boire des jus de fruits et des cocktails.



La vie ressemble à une nuit d'hôtel. On arrive, on pose ses bagages et l'espace d'un instant, on est ailleurs. Certains prennent le petit déjeuner, d'autres même pas. Il n'y a rien de dramatique là-dedans, juste un truc à connaître et qui se répète

ad libitum. Dormir à l'hôtel donne l'impression que la vie qu'on mène pourrait chaque matin repartir à zéro. C'est ce que Denis aimait.

Il devenait, avec le temps, moins nécessaire d'analyser les choses. Il suffit d'arrêter le moteur de la voiture et de s'installer. Lorsqu'il traversa le pont de Langeais, Denis ralentit pour regarder en contrebas un couple de hérons qui pêchait. Il chercha des yeux la montgolfière de Régis, mais il n'y avait rien d'autre qu'un embarcadère désert à une quinzaine de mètres de l'eau, ponctué d'une pancarte indiquant qu'effectivement il y avait des départs de ballon qui se faisaient là, sans préciser leur jour, ni leur heure de décollage.

Denis tourna ensuite à droite en direction de Bréhémont. Le village était constitué d'une longue rue qui longeait la Loire et de quelques habitations éparses. Il se gara devant l'hôtel, quelques mètres après la gloriette qui servait aux propriétaires de terrasse pendant les mois d'été. La Clef d'Or était l'unique affaire du village. C'était un restaurant modeste, mais qui affichait la plupart du temps complet l'été en raison de son emplacement privilégié. Au menu, on trouvait surtout des plats maison et quelques spécialités locales : des cassolettes d'escargot, des poissons grillés et, bien sûr, le célèbre pavé de brochet au beurre d'agrumes.

La carte indiquait qu'une fois par mois, le restaurant proposait des plats collectifs comme des choucroutes, des couscous ou des cassoulets. La Clef d'Or pratiquait une cuisine simple et conviviale qui ravissait les touristes et s'accompagnait aimablement d'un léger vin de Touraine comme un Bourgueil ou un Chinon.

Denis détacha la ceinture de Ian et l'emmena à l'intérieur en le portant dans ses bras. Mais le gamin se réveilla aussitôt. Il demanda à Denis où ils étaient.

— Nous allons aller nous reposer. Manger d'abord et puis nous reposer. Tu es d'accord ?

Le gamin était perdu. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser où il se trouvait et avec qui. Il y avait une légère détresse dans son regard. Sa mère lui manquait de plus en plus. Il la voyait quand il dormait et ne connaissait rien de mieux que de se faire serrer et embrasser par elle au sortir du bain. Il y avait une telle chaleur et une telle douceur dans ses étreintes et alors il pouvait tout lui pardonner.

— On pourra appeler ta mère après le dîner.

— Bonne idée, sourit l'enfant. Tu vois ce que je vois ?

Denis leva les yeux et constata que, comme par miracle, le nuage bleu les avait suivis. C'était un effet de la perspective sans doute, mais le nuage avait fini par dériver et se tenait maintenant gonflé et moutonneux à proximité du cours d'eau. Après quelques heures d'existence, il emplissait désormais une bonne partie du ciel gris et de la nuit tombante. Denis remarqua que sa surface était émaillée de paillettes luisantes qui crépitaient au loin, à la façon d'éclats de mica sur une roche. De fines lignes électriques établissaient un schéma invisible en forme de quadrillage.

— Il nous suit comme un petit chien, pas vrai ? dit le gamin.

— On dirait bien.

— Maman ne veut pas m'acheter un chien. Je pourrais avoir un chien si je reste avec toi ?

— Bien sûr.

Quoi de plus simple qu'une promesse ?

L'entrée de l'hôtel-restaurant ressemblait à celle d'une maison d'habitation. La façade crème de tuffeau était banale, si l'on excepte l'enseigne jaune aux lettres rouges dans une police à effet manuscrit marquée : « La Clef d'Or », avec son « f » de coquetterie au lieu du « é » usuel, et la carotte qui indique que le commerce vend aussi des cigarettes. Il y avait quatre fenêtres en façade et autant au premier étage.

L'hôtel et le restaurant sont techniquement séparés et reliés l'un à l'autre par un couloir moqueté qui assemble les deux moitiés du bâtiment. L'aménagement est peu inspiré,

soigné, chaleureux, mais sans luxe, ni goût particulier. Il y a des lambris blancs au plafond, des baguettes fines et en plastique qui séparent le papier peint fleuri, de la peinture beige à mi-hauteur des murs. La moquette est camel et fixée à l'anglaise le long des murs avec des réglettes et des petits clous dorés. Des dessins au fusain ou aquarelles des bords de Loire constituent l'essentiel de la décoration. Le comptoir d'accueil, au premier plan, est plutôt vaste, bas et situé sur la droite du hall principal. À gauche, il y a le présentoir à prospectus qui permet aux visiteurs de se renseigner sur les principaux lieux de visite et de distraction du secteur. On y trouve également tous les renseignements nécessaires afin de réserver des bicyclettes pour rouler le long du fleuve.

Ian récupéra deux dépliants avec des animaux dessus, ainsi que celui de la champignonnière dans laquelle ils étaient allés manger, avant de monter dans la chambre.

Denis remarqua que l'hôtel bénéficiait désormais d'un classement « trois étoiles » selon la nouvelle classification établie en 2008 et mise en œuvre quelques années plus tard, ce qui lui sembla refléter sa bonne tenue d'ensemble. Assise sur plus de deux cents critères proches des standards nationaux, cette classification avait sûrement amené, dans une région où le tourisme international est particulièrement vivace, les hôteliers à apporter des améliorations notables à leurs équipements et conditions d'accueil générales. Lors de ces récents déplacements, Denis n'avait pourtant pas noté d'évolution significative. La qualité du parc hôtelier français semblait constante et surtout marquée par son extrême hétérogénéité. La Clef d'Or lui avait laissé un souvenir assez bon et détonnait surtout face aux chaînes standardisées par son approche familiale et modeste du métier. Un bon hôtel est un hôtel dont on ne se souvient pas en mal. Et c'était exactement ce qui s'était passé ici et qui l'incitait à y revenir lorsqu'il était de passage : il n'en avait gardé absolument aucun souvenir d'inconfort.

La crise économique avait affaibli l'ensemble de l'industrie française et conduit à la fermeture un grand nombre d'hôtels et de lieux de villégiature. Les sites touristiques les moins rentables avaient mis la clé sous la porte et vivaient dans des conditions dégradées en essayant de retenir les étrangers le plus longtemps possible. Des monuments se délabraient dans certains départements et des châteaux avaient fermé leurs portes faute de pouvoir assurer des conditions de sécurité suffisantes aux visiteurs.

D'aucuns voyaient cela d'un bon œil et considéraient que cela augurait d'un retour à plus de simplicité dans les parcours et les visites. C'en serait bientôt fini des spectacles rutilants, des expositions temporaires et autres reconstitutions coûteuses qui, tout en épatant le chaland, tuaient l'imagination et substituaient à la mémoire véritable des lieux des scénographies artificielles, conçues par des metteurs en scène médiocres et des comédiens aux abois. Les trois quarts des chevaliers estivaux fumaient des joints en coulisses dès le réveil et ne s'étaient jamais battus que pour la défense de l'intermittence.

La jeune femme était assise derrière le comptoir. Denis ne la vit vraiment que lorsqu'elle se redressa. Il eut l'impression qu'elle n'était pas là deux secondes auparavant et qu'elle était apparue quand il s'était approché. Elle le salua avec le sourire. Denis regarda à cet instant son fils, tandis qu'il répondait au bonjour de la réceptionniste, et vit le visage du gamin s'éclairer. La beauté a ce pouvoir sur le visage des enfants. Elle les éclaire instantanément. Et la réceptionniste était d'une beauté à la fois banale et exceptionnelle. Denis ne remarqua que quelques secondes plus tard qu'elle n'était pas simplement assise, mais assise dans un fauteuil roulant. Il se promena sur ce qu'il apercevait de ses jambes et de son cul, avant de revenir à son visage. Le fauteuil la tassait bien sûr et elle n'était pas mince –, peu de filles en fauteuil et en bonne santé l'étaient –, mais son regard était magnifique et ses traits de jeune fille de vingt-cinq ou vingt-six ans d'une finesse et d'une justesse qu'il était étonnant de trouver ici. Une beauté oubliée, c'est ainsi que la réceptionniste s'énonça

immédiatement à Denis. Une beauté aux yeux lagons, avec une peau de pêche juteuse et des cheveux longs, entre le châtain et le roux, qui cascadaient sur ses épaules pâles et légèrement découvertes au collet.

— Bonjour, dit-elle simplement.

— Bonjour. Mon fils et moi voudrions une chambre pour la nuit.

— Pour une nuit seulement ?

— Oui, s'il vous plaît.

— Vous avez de la chance, il me reste justement une chambre. Avec des lits jumeaux, par contre. Cela ne vous dérange pas ?

— Pas le moins du monde. Hein, mon grand ?

Tous les pères du monde appelaient leur fils « mon grand » lorsqu'ils se trouvaient en présence d'une jolie fille. C'était une loi de la nature.

La jeune femme ne pianota pas sur un ordinateur. Elle tira de dessous le comptoir un lourd registre.

— Je peux vous demander votre nom et votre profession ?

— Denis Martin. Je suis un ancien footballeur professionnel.

— Ah oui ? C'est marrant, ça.

— Vous aimez le football ?

— Non. Enfin... je ne crois pas, bafouilla la jeune fille.

— Moi non plus, rigola Denis. Je n'y ai joué que parce que j'étais doué pour ça.

— Vous aurez la chambre 12, à l'étage, au fond du couloir. Il y a une taxe de séjour de un euro et dix centimes par nuit et par personne qui s'ajoute au prix de la chambre. Quel âge a votre fils ?

Denis hésita et répondit, après un temps d'arrêt, « six ans » en se tournant mécaniquement vers Ian comme s'il attendait que le gamin valide sa réponse.

— Je ne lui fais pas payer la taxe dans ce cas.

Et elle lui tendit la clé. La taxe de séjour servait à entretenir les espaces naturels dans les zones touristiques. Que restait-il à préserver ?

— Vous prendrez le repas au restaurant ?

— Oui.

— Le service démarre à 19 heures.

— Entendu.

— Je ne vous accompagne pas.

Denis ne réalisa pas immédiatement qu'il s'agissait d'une blague auto-dépréciative qu'elle servait à chaque client. La jeune femme roula sur quelques centimètres et laissa apparaître une demi-roue de derrière le comptoir. Elle avait bien une paire de jambes, légères et fines, dissimulées sous des bas de laine et terminées par des croquenots d'inspiration paramilitaire. Dans son fauteuil, elle portait plutôt bien le mini-short velours. Denis laissa traîner son regard et il sentit à cet instant que la jeune femme le trouvait à son goût. Elle se passa une main dans les cheveux et se mordit légèrement la lèvre. Il avait vu cette manifestation de trouble chez d'autres femmes avant elle. Il décida de pousser son avantage. Cette fille était en fauteuil et un peu grosse.

— Et vous ? demanda Denis en se retournant. Vous vous appelez comment ? Ça n'est pas juste, vous savez comment je m'appelle et moi pas.

— Ana. Ana Maudet, sourit-elle franchement. Mes parents sont les propriétaires de cet hôtel restaurant. Je vous souhaite un bon séjour.

Ian regarda son père avec des yeux étranges. Les gamins s'aperçoivent toujours immédiatement quand un changement est en train d'affecter leurs parents. Alors qu'il s'éloignait de la réception, le gamin lui demanda s'il était vraiment joueur de football.

— Pas vraiment. J'ai joué au football à un bon niveau, mais je n'aurais jamais pu en faire mon métier.

— Qu'est-ce que tu fais alors ?

— Eh bien, je suis là. Je vais et je viens.

— Ce n'est pas un métier. Un métier c'est comme boulanger, professeur ou policier.

— Alors je suis marchand, dit Denis. Papa vend des produits qui s'appellent des panneaux solaires, tu sais ce que c'est ?

— Oui. Des panneaux qu'on met sur le toit des maisons pour fabriquer de la lumière.

— C'est ça. Disons que j'ai fait ça un moment, avant de faire autre chose.

— Comme quoi ?

— Comme quelque chose que je n'ai pas décidé encore. Les grandes personnes ont parfois besoin de souffler et de réfléchir à ce qu'elles veulent faire. C'est ce que papa fait en ce moment, tu vois. Comme des vacances, mais en plus long.

Il pensa à tous ces emplois qui lui avaient permis de survivre depuis deux ans et aussi au dernier en date qui consistait à écouler des valises d'électrothérapie auprès de particuliers. C'était un bon business. L'électrothérapie est encore utilisée dans la plupart des cabinets de kinésithérapie et repose sur une crédibilité, tout sauf démontrée scientifiquement, qui remonte aux traitements par les organes électriques des poissons dans l'antiquité égyptienne et se prolonge jusqu'aux apports majeurs de Guillaume Duchenne au milieu du XIX^{ème} siècle. Convaincre les petits vieux et les hommes entre deux âges perclus d'arthrose des bienfaits d'une thérapie à domicile ne relevait jamais de l'exploit, mais s'avérait plus amusant qu'il ne l'aurait cru.

— Tu avais dit qu'on appellerait maman.

— Avant de te coucher, je te promets. Il faut que tu arrêtes avec ça. Ta mère aurait pu nous rappeler aussi. On lui a laissé un message tout à l'heure, tu te rappelles ?

— Elle a ton numéro ?

— Bien sûr.

— Peut-être qu'elle l'a perdu et que c'est pour ça qu'elle n'a pas rappelé.

— Non, elle ne l'a pas perdu. Et le numéro s'affiche quand tu appelles quelqu'un. Il suffit d'appuyer dessus.

— Même sur les iPhone ?

— Même sur les iPhone, oui.

Sans véritables bagages, Denis et Ian prirent possession de la chambre. Ian s'installa assez vite devant un dessin animé tandis que son père lisait un roman qui ne l'intéressait pas plus que ça. Il manqua plusieurs fois piquer du nez tandis que les personnages s'entortillaient dans une intrigue qui tardait à se déployer. Finalement, il préféra reposer le bouquin et prendre une douche. Il ne s'était pas lavé depuis trois jours.

Le soir venu, Denis opta pour une poêlée d'éperlans en friture tandis qu'Ian avalait un jambon purée. Ana Maudet supervisait le travail d'un cuisinier pakistanais qui, comme partout ailleurs dans le pays, avait appris avec une remarquable facilité les subtilités de la gastronomie française et acceptait de travailler sans compter ses heures et ses jours de relâche. La jeune femme se déplaçait lestement dans le restaurant malgré son handicap. L'espace entre les tables avait été étudié pour que son fauteuil puisse circuler sans trop de mal, faire demi-tour et revenir, ce qui lui permettait de servir elle-même les clients. Ana tenait l'assiette de la main gauche du mieux qu'elle pouvait et avec la droite tournait la roue du fauteuil pour avancer. Elle le faisait parce qu'il n'y avait pas d'autre employé en cette période à part elle et le cuisinier. Ian et Denis étaient les deux premiers clients à être descendus en salle. Ils furent rejoints après l'entrée par un jeune homme blond, au port assez fier, et qui ressemblait à un militaire scandinave.

— Vous avez bien mangé ? demanda-t-elle en fin de repas.

— C'était très bien.

— Votre fils a l'air vanné... s'amusa-t-elle.

Les yeux de Ian s'étaient de nouveau fermés après l'île flottante. Il dormait assis, le menton contre la poitrine.

— Nous avons pas mal voyagé aujourd’hui. Il est crevé.

— Votre fils et vous formez un joli couple... Enfin, je veux dire que vous êtes bien assortis.

— Merci. C’est la deuxième fois qu’on nous dit ça aujourd’hui. Nous n’avons pas tellement l’occasion de nous voir. C’est sa mère qui le garde, généralement.

Avant de remonter dans la chambre, Denis réveilla le gamin et lui fit réécouter le répondeur du téléphone portable de Camille qui était maintenant éteint, quelque part dans son propre sac.

« Bonjour, vous êtes bien sur la messagerie vocale de Camille, je ne suis pas... »

— Laisse lui un autre message, si tu veux, l’invita Denis.

Mais le gamin ne voulut pas. Il était contrarié par son propre état de fatigue, vexé par le manque d’intérêt de sa mère, et par la peine que lui causait son absence.

Aussi loin qu’il s’en souvienne, lui et sa mère n’avaient jamais été séparés plus de quelques nuits. Il avait passé jusqu’à dix jours de vacances chez ses grands-parents maternels, mais jamais sans parler à sa mère ou voir son visage sur l’ordinateur de son grand-père. Après deux jours et deux nuits, il avait le sentiment que les traits de son visage s’estompaient en lui, qu’elle était loin, loin de ce qu’elle avait été, et se changeait déjà en un fantôme ou un souvenir.

— Nous réessaierons demain. Ta mère doit profiter de ton absence pour faire des tas de choses. C’est comme ça que font les adultes. Ils s’amuse dès que les enfants ont le dos tourné.

Denis mentait avec aplomb. Il redoubla d’attention dans l’heure qui suivit auprès de son fils. Il le prit dans ses bras, lui donna le bain et l’aida à s’habiller pour la nuit. Le gamin était mélancolique et déconcerté par le changement soudain. Il n’avait jamais dormi à l’hôtel, n’avait jamais partagé un espace aussi restreint avec celui qu’il considérait, sans savoir ce que cela recouvrait exactement, comme son père. Alors qu’il s’apprêtait à le mettre au lit, Ian exigea de Denis qu’il lui mette la télévision. Il voulait absolument voir un dessin

animé et Denis résista pour la première fois. Il ne comprit pas tout de suite pourquoi, comme les fois précédentes, il n'avait pas cédé au caprice du gamin, mais il pensa par la suite qu'il avait bien fait et que l'expression de sa paternité naissante en sortirait renforcée.

— Pas question, lui dit-il en lui prenant la télécommande des mains. Tu es crevé et on ne regarde pas la télé avant de dormir. Cela ne se fait pas.

Le gamin grimaça et se mit à hurler comme il l'avait fait au restaurant un peu plus tôt pour obtenir le dinosaure.

— Je veux regarder un dessin... miaula-t-il en se décomposant. Un dessin, un dessin.

Son visage était déformé par la frustration et il se roula sur le lit en martelant la couette avec ses poings et ses pieds. Denis le retourna comme une crêpe et le maintint les deux épaules serrées au lit, tandis que sa colère s'évaporait dans des mouvements de jambes et de la tête.

— Arrête ça, s'il te plaît. Tu n'auras pas de dessin. Ce n'est pas la peine d'insister.

Le gamin était tendu de fatigue et de nervosité. Il serrait les dents et ne versait aucune larme. C'était une crise pour la crise, une épreuve de force entre inconnus, dont l'enjeu dépassait les cinq minutes de télévision qu'il réclamait. Denis eut le sentiment qu'il fallait sortir de là par le haut. Le gamin se raidissait, à deux doigts de l'épilepsie et poussait désormais un cri strident et régulier qui déchirait les oreilles.

— Arrête ça, je ne te le répéterai pas. Je... tu veux que je te raconte une histoire ?

— Non c'est un dessin que je veux. Un dessin. Lâche-moi, lâche-moi, tu me fais mal. J'ai mal.

Tout était de l'invention. Denis le maintenait tranquillement et en prenant soin de ne pas le blesser. Le gamin gigotait comme une anguille.

— Je te raconte une histoire si tu veux. Une histoire pour t'endormir. Je t'en racontais quand tu étais bébé.

Denis sentit l'énergie qui s'échappait du corps du gamin. Il avait une force extraordinaire pour un enfant de cet âge. Il s'adoucissait aussi soudainement qu'il était monté en pression.

— Je suis calme maintenant. Je suis calme, hurla-t-il en versant ses dernières larmes sèches.

— Tu la veux cette histoire ? Tu la veux ?

Il n'y a rien de plus affreux qu'un caprice d'enfant. La nature a fait en sorte que cela soit rigoureusement impossible à soutenir du point de vue des parents. Mais Denis avait tenu bon et il en ressentit une immense fierté. Son expérience de la paternité était ridiculement mince. Il se souvenait avoir tenu l'enfant dans les bras, avoir donné quelques biberons, changé quelques couches et puis plus rien. Il était parti ou avait été chassé par Camille. Les deux explications se tenaient. Il ne s'était pas fait à cette vie-là et s'était défilé devant les responsabilités, de peur de les exercer contre ceux qu'il aimait. Cette partie de son existence était difficile à atteindre, comme cachée au fond de lui, « réprimée » auraient dit les psychanalystes, même s'il n'avait cessé d'y revenir en pensée par la suite. Il avait sûrement séjourné dans un hôpital, sûrement traversé une phase de dépression sévère après la séparation qui l'avait amenée vers une autre vie, vers une autre organisation. C'était ce que traversait la plupart des parents et des pères en particulier. Il prit l'enfant dans ses bras et le serra aussi fort qu'il le put et puis le porta, droit et raide comme une bûche, jusqu'à son lit. Il l'allongea avec délicatesse et tira les couvertures sur lui.

— Viens ici, garnement. Viens ici mon prince. Papa est là maintenant.

Il ne se serait jamais cru capable d'autant d'attention envers son fils. Il ne pensait à rien d'autre à ce moment-là. Le corps du gamin était chaud, bouillant presque et Denis se serrait contre lui pour faire entrer toute cette température en lui. C'était inédit chez lui, cette manière de faire une chose sans penser à une autre.

— Quelle histoire tu voudrais ?

— Je sais pas, murmura Ian. Une histoire d'oiseau...

— D’oiseau ? Quel genre d’oiseau ? Un rapace, un pélican, une hirondelle ?

— Oui, une histoire d’hirondelle, s’il te plaît.

Et Denis fut visité par l’inspiration. Il tenait la main de son fils et vit l’histoire se déployer devant lui, comme s’il la lisait dans un livre.

— OK. Tu veux que je te dise pourquoi les hirondelles tournent toujours autour des maisons des hommes ? Tu veux savoir pourquoi elles ne volent pas dans le ciel et ne nichent pas dans les forêts comme les autres oiseaux ?

— Oui, je veux savoir ça.

— Je vais te raconter l’histoire de la première hirondelle. La première au monde. Il y a bien longtemps, dans une famille riche et heureuse, quelque part... il y avait une petite fille qui vivait dans sa famille riche et heureuse et qui s’appelait Graziella.

— Graziella ?

— Graziella. Elle vivait avec ses parents dans une très belle et grande maison, dans une très belle et grande ville dans un petit pays prospère. Ses parents l’aimaient tellement qu’ils ne lui refusaient jamais rien. Et cette petite fille faisait des colères pour obtenir plus de choses, plus de cadeaux merveilleux. Et chaque fois qu’elle se mettait à pleurer et à piailler pour obtenir quelque chose, ses parents lui disaient : « nous allons t’acheter ce que tu veux, Graziella. Tu auras ce cadeau, cette poupée, ce vélo, ce DVD... » et chaque fois, le père de Graziella se rendait au magasin et revenait avec un paquet qui calmait instantanément la petite fille. Graziella avait toujours ce qu’elle voulait et, parce qu’elle avait toujours ce qu’elle voulait, n’était jamais vraiment contente. Elle voulait toujours de nouvelles choses, de nouveaux jouets...

— De nouveaux cadeaux... compléta Ian.

— Et puis un jour, Graziella observa les oiseaux par la fenêtre de sa chambre et annonça à ses parents que ce qu’elle voulait vraiment, c’était voler, voler comme

les oiseaux, là-haut dans le ciel. Elle laissa tomber tous ses jouets et tous ses jeux et elle leur dit ainsi, comme elle en avait l'habitude, « je veux être un oiseau ». Ce à quoi les parents répondirent embarrassés « ce n'est pas possible. Les petites filles ne volent pas, Graziella. »

« – Je veux voler comme un oiseau, rétorqua la fillette. Je m'en fous si c'n'est pas possible. »

« Ils allèrent dans tous les magasins qu'ils connaissaient, consultèrent des spécialistes, mais chaque fois ils revenaient et chaque fois on leur disait qu'il n'y avait aucun espoir que cela soit possible. Les êtres humains ne volent pas. « Nous ne pouvons te donner ce que tu veux, ma petite. Nous sommes désolés, désolés ». Et Graziella se mit alors à pleurer et à hurler, et à crier à tue-tête, quelle VOULAIT voler, VOULAIT être un oiseau et qu'elle n'aimerait plus personne tant que ses parents n'auraient pas fait le nécessaire. Elle leur rendit la vie impossible et refusa dès lors de faire quoi que ce soit. Au bout de trois semaines de hurlements – trois semaines ! – Graziella s'enfuit de chez elle et marcha jusqu'à la forêt, où on lui avait dit qu'habitait un immense magicien qui s'appelait Merlin...

— Ah oui, Merlin l'enchanteur, s'enthousiasma Ian. Je le connais. Je l'ai vu en dessin.

— Elle s'engouffra dans la forêt et marcha pendant de longues heures, jusqu'à ce que la forêt soit devenue sombre et profonde, et noire et mystérieuse. Et c'est là qu'elle s'assit sur un rocher et commença à appeler et à crier après le magicien. « MEEEEERRLLLLLIINNNNN ! MMMMMEEEEERRLLLLLIINNNNN ! », s'époumonait-elle adossée à son rocher. Et elle cria, cria, sans manger, ni boire pendant deux jours entiers – deux jours ! –, si bien que les animaux en eurent marre, car ils n'arrivaient plus à dormir ou à faire quoi que ce soit dans cette forêt tellement il y avait de tintouin. Et le sanglier alla voir Merlin et lui dit : « il faut vraiment que vous fassiez quelque chose, Merlin, cela ne peut pas durer ainsi. » Alors Merlin fit le déplacement jusqu'au rocher contre lequel était assise Graziella. Il marcha lentement, en flottant presque au-dessus du sol. C'était un très vieux magicien et à ce qu'on racontait le plus puissant et le meilleur magicien de

tous les temps. Il arriva devant Graziella et lui demanda ce qu'elle voulait. « Je veux voler comme un oiseau, Merlin. Je veux savoir ce que cela fait que de voler dans le ciel et de chanter, de toucher le soleil et de sentir le vent dans mes cheveux. »

« Alors Merlin réfléchit et regarda encore la petite fillette, car il n'aimait pas beaucoup les enfants et encore moins les enfants capricieux et il lui proposa quelque chose, à la fois pour l'aider, mais surtout pour se débarrasser de cette enfant qui empêchait tout le monde de vivre dans cette forêt.

« Je veux bien consentir à t'aider, lui dit-il, je vais te transformer en oiseau puisque c'est ce que tu veux. Mais je veux que tu m'écoutes attentivement. Si je te change en oiseau, il te sera impossible, je dis bien impossible, ni plus tard, ni jamais, de redevenir la petite fille que tu es aujourd'hui. Tu resteras pour toujours un oiseau. » Graziella arrêta de crier et prit la main du vieil homme comme elle le faisait avec son père pour l'amadouer. La main du magicien était vieille et ridée, mais Graziella la caressa et la pressa contre sa joue qui était jeune et fraîche, si bien que Merlin se laissa attendrir. « C'est ce que je veux plus que tout au monde, gentil Merlin. Fais de moi ce que je suis. S'il te plaît, Merlin » Et Merlin fronça les sourcils. Il tendit son bâton magique devant lui et récita quelques paroles mystérieuses comme s'il s'adressait aux arbres, aux dieux et aux démons de l'enfer. On ne pouvait pas comprendre exactement ce dont il s'agissait puisqu'il semblait parler une langue étrangère, mais cela sonnait un peu ainsi : « transformado foresta spiritus la petite girlie girl que voici ensella oiselet maravillos qui volando di le cielo »

— Je comprends, dit Ian. C'est une formule magique de transformation !

— Et Graziella fut enveloppée dans une sorte de nuage magique qui, lorsqu'il se dissipa, la laissa avec des ailes à la place des bras et des plumes à la place des cheveux. À la place du nez, elle avait un bec et à la place des pieds, de petites pattes courtes. Elle s'était changée en une magnifique petite hirondelle. « Merci Merlin », pépia-t-elle comme elle ne

pouvait plus parler et elle s'envola aussitôt dans le ciel, comme une petite égoïste, oubliant tout ce qu'elle avait dit ou fait avant, ainsi qu'elle le faisait toujours dès qu'elle obtenait ce qu'elle voulait. Elle s'envola dans le ciel et passa la journée heureuse à voler et à jouer avec les autres oiseaux. Elle grimpa tout en haut du ciel et but l'eau des nuages. Elle chassa des libellules et des vers, fit des loopings, des pirouettes et des chutes vertigineuses. Ses ailes étaient des outils merveilleux, des ailes courtes et pointues qu'il lui suffisait de commander en pensée pour qu'elles l'emmènent où elle voulait. Graziella était enfin heureuse et s'amusa comme une folle pendant toute la journée. Elle se perchait sur des arbres et chantait à tue-tête, sauf qu'au lieu d'agacer tout le monde, son chant était délicat et mélodieux.

« Et puis le soir vint et les autres animaux rentrèrent chez eux. Graziella ressentit un peu de fatigue. Elle avait faim aussi et un peu froid, car l'été était presque fini et l'automne approchait à grands pas. Alors, la petite fille qui était devenue une hirondelle décida de retrouver Merlin pour lui demander de la transformer à nouveau en petite fille afin de rentrer chez elle, mais elle ne le trouva pas. Merlin s'en était retourné en sa cabane dans les profondeurs de la forêt et s'était promis de ne plus rien faire pour elle. Graziella le chercha pendant deux longues heures avant de comprendre qu'il ne viendrait plus et ne répondrait plus à ses appels. Lorsqu'elle se mit à pleurer à nouveau, rien d'autre ne sortait de son bec qu'un beau chant mélancolique qui n'embêtait plus personne. Graziella était triste, mais il n'y avait plus personne pour l'aider. Elle en avait assez de voler et aurait tout donné pour pouvoir de nouveau marcher et tenir ses poupées entre ses bras.

« Alors, comme il faisait froid et faim, et noir maintenant, Graziella rentra chez elle et se dirigea à tire d'ailes vers la maison de ses parents, dont elle put retrouver la route très facilement en volant. Et elle reconnut la belle et grande maison de son père et de sa mère avec son parc et ses balcons sculptés. La maison était toute allumée, car ses parents étaient encore debout et cherchaient leur fille disparue. Ils étaient malheureux et Graziella fut un instant heureuse de les revoir à travers les vitres de la maison.

« Elle se posa devant la porte de chez elle et tapa avec le bec sur le montant. Ce fut son père qui ouvrit et découvrit l'oiseau.

« De l'intérieur de la maison, elle entendit la voix douce de sa mère qui disait : « Qu'est-ce qu'il y a, chéri ? Qui est-ce ? », et son père la regarda avec peine. « C'est juste un petit oiseau qui a atterri devant la porte. Ce n'est rien et sûrement pas notre fille. » Graziella n'eut pas le temps de lui expliquer qui elle était. Elle ne pouvait plus parler de toute façon. La porte se referma sur elle et elle regretta d'avoir été si capricieuse et méchante avec ses parents. Alors Graziella en prit son parti et s'envola.

« Elle trouva un bel endroit dans la gouttière de son ancienne maison où elle put faire son nid et passa les jours suivants à tourner et à tourner autour de ses parents, mais sans qu'ils ne puissent jamais réaliser qu'elle vivait auprès d'eux. Les parents étaient infiniment tristes d'avoir perdu leur fille. Et il se passa plusieurs années ainsi, jusqu'au jour où Graziella oublia qu'elle était une petite fille et devint pour de bon et pour toujours une petite hirondelle. C'est pour cette raison que depuis Graziella, et les filles des filles de Graziella, les hirondelles vivent près des habitations des hommes, dans les granges, les fermes, dorment dans des nids qu'elles installent dans les gouttières ou sous les toitures des habitations. Voilà pourquoi les hommes aiment les oiseaux et les considèrent comme les plus domestiques et familiers des habitants du ciel. Tout cela parce que ce sont les filles des filles des filles de Graziella, la petite fille capricieuse qui voulait devenir une hirondelle.

Les yeux de Ian s'écarquillèrent une dernière fois et il sombra dans un sommeil béat et emplumé. Denis acheva son histoire comme il l'avait commencée, avec un sentiment de complétude et de naturel, qu'il avait rarement éprouvé avant. Il s'étendit sur son propre lit et contempla le visage de son fils au repos. Il n'était pas certain que Ian lui ressemble vraiment. Il avait les yeux sombres comme lui et de petites dents carrées bien alignées, une certaine force dans le corps et peut-être ses

sourcils. Mais pour le reste, il tenait plus de sa mère, sa bouche était plate et ses paupières légèrement tombantes. Il avait des joues rondes et des petites oreilles décollées. Celles de Denis étaient grandes et plaquées sur les côtés du crâne.

Il se leva ensuite et vérifia par la fenêtre que le nuage bleu n'avait pas bougé. Sa lueur électrique phosphorait fébrilement dans le ciel et veillait sur eux. Au lieu de se déshabiller et de se mettre au lit, il décida de descendre dans la salle commune pour regarder la météo et prendre un alcool au bar.

6

LA CLEF D'OR

— Vous avez fini votre journée ?

— Presque, répondit mécaniquement la jeune femme. Vous n'êtes pas avec votre fils ?

— Il dort à poings fermés.

Ana repliait soigneusement des serviettes et des nappes qu'elle disposait à plat dans un buffet rustique. Denis l'aida à tenir la porte du meuble qui avait tendance à se refermer sur elle.

— Merci.

— Vous avez un bar ici ?

— Vous voulez boire quoi ?

— Je ne sais pas. Un whisky, un calva, une vodka.

— J'ai du whisky, du gin, de l'alcool de prune, de la mirabelle et deux ou trois autres choses.

— Prune alors. Prenez votre temps, je ne suis pas à la minute.

— J'en ai ma claque de toute façon. Je terminerai demain.

Ana roula son fauteuil jusqu'au bar et tira de dessous une bouteille de liqueur. Elle remplit un verre à goutte.

— Vous buvez avec moi ? l'invita Denis. Je vous paierai ce qu'il faut.

— C'est la maison qui offre, sourit la jeune femme.

Son maquillage s'était épaté au fil des heures et coulait à l'angle des yeux, ce qui lui donnait des airs de poupée triste.

— Ça doit être un sacré boulot, tenir un hôtel comme celui-ci ?

— Je n'en sais rien. Je ne le fais que parce que mes parents sont partis en vacances. Cela ne dure qu'une dizaine de jours. Ce n'est pas si terrible et c'est la saison creuse. C'est plutôt le restaurant qui donne du boulot. Mais il y a pire.

— Tout de même... vous avez du courage. Vous êtes étudiante ?

— Plus maintenant. Je suis graphiste, sur le web. C'est plus simple dans ma... situation. Je travaille à domicile.

— Je vois.

— Vous voulez une cigarette ? lui proposa-t-elle en tirant un paquet de Marlboro Light de sa poche.

— Merci. J'ai décroché il y a quelques années. J'évite.

— Vous permettez ?

— Vous êtes chez vous.

Ana entrebâilla la porte qui donnait sur l'extérieur, la coinça avec la roue de son fauteuil et se mit à tirer sur la cigarette en prenant soin de souffler la fumée en direction du dehors. De l'autre main, elle faisait tourner l'alcool dans le verre et en avalait toutes les cinq ou six rotations une demi-gorgée.

— Cette prune est délicieuse, dit Denis qui s'était assis. Elle est bien fruitée.

L'espace d'un instant, il crut qu'ils allaient devoir rester là pendant une éternité à échanger des lignes de dialogue convenues et ampoulées. Si la fille n'avait pas été en fauteuil, il se serait pris pour un vieux bourgeois en train de draguer maladroitement une fille plus jeune que lui, dans un film de Sautet ou d'un autre cinéaste de l'intime. Lorsqu'il y réfléchissait, il en venait à penser que la majorité des dialogues de la vraie vie sonnaient aussi faux que des dialogues de cinéma. C'est juste qu'on les traitait avec indulgence parce

que personne n'avait pris le soin de les écrire et de les relire avant qu'ils ne fussent prononcés.

Ana et lui n'avaient pas loin de dix ans d'écart. Il la trouvait exagérément jeune et sans doute qu'elle devait le considérer comme un homme âgé selon ses standards. Tandis qu'elle fumait, Denis avait posé les yeux sur ses jambes qui reposaient immobiles et fascinantes dans le fauteuil. L'anatomie d'Ana était le mélange de deux corps : l'un mobile et plein de vie, le corps du dessus ; l'autre qui ne répondait plus aux instructions, mais qu'on avait habillé soigneusement comme on habille un corps de poupée pour être raccord avec le premier.

Elle avait du ventre et des hanches épaisses que le fauteuil avait dû renforcer, voire façonner au fil des années. Sa poitrine était impeccable, droite et servie haut par une musculature du torse et des bras assez développée. Son mini-short – mais comment pouvait-elle enfiler ça ? –, remontait sur le haut des cuisses et brouillait la piste entre le buste et les jambes. Denis aimait ses gros godillots avec leur laçage haut et leurs rivets métalliques. Il avait porté des Doc Martens au début des années quatre-vingt-dix et était sorti une ou deux fois avec des filles qui avaient des looks alternatifs. Les chaussures de sécurité avec leurs reprises alu semblaient avoir été créées spécialement pour s'intégrer à l'armature métallique du fauteuil.

— Ça vous dirait de baiser ? demanda Ana sans précaution.

— Je vous demande pardon ?

— Ne me le faites pas répéter. Ce n'est pas si facile à proposer.

La jeune fille lui tendit la main depuis son fauteuil et il la prit doucement.

— J'ai eu un accident de scooter lorsque j'avais quatorze ans. Je préfère vous le dire : ça vous évitera de me poser la question ou d'y penser sans cesse. Ma moelle épinière a été compressée et j'ai perdu l'usage de mes jambes, sans aucune chance de rémission.

— C'est moche.

— Nous étions deux sur le scooter. Ma meilleure amie a eu le crâne fracassé. Donc, non, ce n'est pas moche. C'est même plutôt de la veine. Je suis désolée d'être aussi directe. Je ne suis pas diplomate pour deux sous. Et puis travailler à l'hôtel me fatigue. Je n'aime pas me sentir fatiguée. Lorsque vous êtes vulnérable, cela vous rend deux fois plus fragile que d'habitude.

— Je comprends.

Ana roula jusqu'à sa chambre qui était une belle pièce de trente ou trente-cinq mètres carrés au rez-de-chaussée, aménagée en un petit appartement. Comme il la suivait, elle supposa qu'il était d'accord sur sa proposition. Denis se demandait, comme se demandent tous les hommes qui suivent une femme pour la première fois, ce qu'elle avait fait avant. Avant lui, est-ce qu'elle s'était envoyée tous les mecs qui étaient passés entre les murs de l'hôtel ? Est-ce qu'il était le premier ou alors le millionième ?

— Je ne vous oblige pas, évidemment. Et oui, j'ai déjà fait ça par le passé. Si cela peut vous rassurer, je ne le propose qu'aux hommes que je trouve séduisants. Je ne suis pas une folle du cul, ni une mante religieuse. Lorsque vous êtes dans ma situation, vous essayez de faire ce dont vous avez envie et qui vous est accessible. Notre vie se résume à cela, vous n'êtes pas d'accord ? Essayer de trouver ce qui est dans nos cordes et ne pas perdre de temps sur le reste.

— Entraîner des hommes dans votre chambre est « dans vos cordes » ?

— Il faut croire, elle rigola.

La chambre ressemblait assez à une chambre d'hôtel, sans beaucoup de personnalité. Il y avait quelques photographies sur les meubles bas, mais aucune où Ana avait encore l'usage de ses jambes ; quelques bibelots vieillots et deux ou trois objets ; un ours, un mini-jeu de quilles en bois qui renvoyaient au monde de l'enfance. Pour dire la vérité, la pièce était bof et miteuse, même si elle était propre et techniquement bien

entretenu. L'éclairage était doux et évitait à l'ensemble de sombrer dans le sordide.

Denis se plaça derrière Ana et lui massa les épaules. Il l'embrassa dans le cou, souleva ses cheveux qui, à cette heure de la soirée, sentaient un peu la graisse du jour. Ils étaient beaux et couleur miel, souples et en même temps pesants comme des tentacules. Sa peau, entre le cou et les clavicules, était fine et si blanche qu'on pouvait presque apercevoir son squelette par transparence. Il caressa ses trapèzes et chercha sa bouche à l'envers, avant de passer de l'autre côté du fauteuil. Paradoxalement, la principale difficulté n'était pas qu'Ana ne puisse pas bouger ou déclencher ses propres mouvements, mais qu'elle se situe pour le moment dans un fauteuil et lui debout, les genoux fléchis pour se mettre à la hauteur de sa bouche.

Il se mit à genoux, mais la position ne fonctionna pas, car elle ne l'amenait pas assez haut. Il ne pouvait que poser sa tête sur ses genoux et embrasser le haut des cuisses. Il n'osait pas s'appuyer sur le fauteuil ou faire peser sur elle le poids de son corps. Il se perdit un instant dans la contemplation de son visage qui était lumineux et d'une évidente simplicité. Denis n'avait jamais craqué particulièrement pour Laetitia Casta, mais Ana lui donnait cette sensation, qu'on prêtait au mannequin français, de présenter une séduction instantanée et intensément naturelle. Son nez était droit et un peu long. Ses yeux étaient amandés et prolongés de cils de biche. Sa bouche était plate, mais d'un rose profond qui résonnait avec le rappel de ses joues d'enfant. Ses dents se chevauchaient de deux ou trois millimètres sur le devant, avant de se réaligner avec la perfection d'un piano jouet, à partir des canines. Denis lui caressa les joues et le front. Il tira le fauteuil jusqu'au lit et lui demanda des yeux ce qu'il fallait faire ensuite.

— Installe-moi sur le lit, elle dit. Il suffit de me soulever et de me basculer.

Tout cela était inhabituel. Denis la prit à bras le corps et la plaça sur lui comme s'ils allaient tous les deux sauter en parachute. Il cala ses fesses sur le lit et descendit lentement en emportant Ana dans le mouvement de balancier. Le corps de la

jeune fille était léger et il eut le sentiment qu'il aurait pu tout aussi bien la porter comme Ian ou une jeune mariée à la porte de sa chambre. Il étala ses jambes sur le lit et ce fut elle qui l'enlaça ensuite. Elle l'embrassa avec la langue et enleva son tee-shirt. Ana glissa en s'aidant des bras et Denis souleva ses jambes immobiles qu'il écarta légèrement au passage. Il la déshabilla et laissa tomber ses lourdes chaussures et ses chaussettes moites sur le sol. Il remonta depuis ses orteils jusqu'au short qui était devenu, par son incongruité et sa portée érotique, le point focal de son intérêt pour elle. Il passa la main dessous, en ouvrit la fermeture éclair, caressa à travers lui l'étoffe de la petite culotte. Ses seins flottaient en apesanteur autour de son ventre, mais ils ne l'intéressaient pas au-delà de leur mouvement gracieux. Ses aréoles étaient monumentales et protubérantes. Tourner autour de ce short était tout ce qu'il aurait voulu faire avec la jeune femme. Suivre une à une les veines du velours côtelée, inspecter les pressions, aller et venir entre les poches à rabats et les revers piqués. Alors qu'il la caressait, la chair de la cuisse se resserrait dans l'ouverture du short, se tordait parfois en laissant de petites marques rouges, pareilles à des morsures de chaussettes ou d'autres vêtements portés trop serrés. Denis ignorait si Ana sentait ses jambes. Il caressa l'arrière de ses genoux, mais n'eut pas l'impression qu'elle réagissait. Ses cuisses étaient d'un diamètre quasi normal, mais presque dépourvues de muscles. La peau était d'une tendresse de bébé, comme si cette partie de son corps avait grandi sans son consentement et en oubliant les règles de croissance des femmes adultes. Il ne rencontra sur le chemin qu'une cicatrice bosselée et moche comme une petite bourse qui s'ouvrait à l'arrière de la fesse droite. Lorsqu'il passa la main dessus, la cicatrice vibra comme un grillon et parut se rétracter. Jusqu'à l'entrejambe, le corps de la jeune femme était notoirement sous-développé et dépourvu de pilosité, si bien qu'il était ensuite étonnant de découvrir qu'il donnait sur une toison adulte, épaisse et broussailleuse. Ana l'amena à elle en le tirant par les épaules. Il n'excluait pas qu'elle ressente de la gêne et de la honte à ce qu'il s'attarde sur des zones condamnées par le handicap. Elle frissonnait et s'agitait comme l'eut fait une sirène hors de l'eau, en organisant des

mouvements un peu imprévus et que d'autres femmes n'auraient pas pu exécuter de la même manière. Les zones basses et le buste avaient des parfums différents, plus forts et animaux sur le bas, fleuris et féminins autour de la poitrine et des épaules. Ils s'embrassèrent encore et s'entendirent sur ce qu'il fallait faire.

Le reste n'eut rien d'original. Ils se retrouvèrent assez vite sur le dos, côte à côte, elle essorée par l'effort que l'amour lui demandait, lui, juste fatigué et ramolli par la décharge.

— C'était cool, non ? Un peu rapide peut-être, mais bien cool. J'espère que c'était pareil pour toi.

— Oui. Un peu trop long peut-être, mais bien cool, sourit-il en lui prenant la main. Si tu attends une dizaine de minutes, je pense qu'il y aura du rab.

— Tu veux dire qu'on va être obligés de se parler pendant dix minutes !

Ana et Denis se surprenaient eux-mêmes par leur décontraction et leur complicité. Il avait ramené la couverture sur eux et posé les jambes mortes de la jeune femme sur les siennes. Il ne savait pas si elle sentait quoi que ce soit, mais il les caressait de la pointe des pieds dans l'espoir secret de les ranimer. Les jambes d'Ana ne répondaient pas et pendaient pâles sous les draps. Il n'y avait pas grand-chose à faire.

— Tu étais vraiment footballeur ? Je veux dire, c'est ce que tu faisais vraiment pour gagner ta vie ?

— Oui. Ça n'a duré que quelques années. Je me suis blessé après ma troisième saison professionnelle et j'ai disparu de la circulation.

— C'est moche.

— C'est toi qui dis ça ?

— Tu ne m'as pas dit pourquoi ton fils et vous êtes descendus à l'hôtel. Généralement, les clients parlent de ces choses-là en arrivant. Ceux qui sont là pour le tourisme ou pour affaires. Je devine souvent pourquoi les clients sont là, mais vous, je ne sais pas.

— Je n'ai pas vu mon fils depuis longtemps. Des histoires de couple un peu sordides nous ont séparés. Je lui offre de petites vacances dans le coin pour renouer le contact. Il est parfois distant, mais je crois qu'il m'aime bien. Nous venons voir la Loire, visiter quelques châteaux et coucher avec des hôtelières.

Ana lui crescutta les lèvres et les joues à l'italienne.

— Je crois que le rab est arrivé, dit-il en se tortillant contre elle.

— Ça n'est pas trop tôt. Je dois me lever à l'aube demain pour préparer le petit déjeuner et servir mes nombreux clients...

— Quatre malheureux voyageurs égarés et indulgents.

— Mais un accueil sans équivalent, dit-elle en lui pinçant la quenelle. Le Norvégien me fout un peu les jetons, tu l'as vu au dîner ? Il a un regard glaçant. La femme de ménage a ramassé des revues bizarres dans sa chambre.

— Quel genre de bizarre ?

— Des trucs avec des croix gammées, des symboles celtiques, des fleurs de lys. Mais assez parlé, dit-elle, ou je vais refroidir.

BON POUR LA BEAUTÉ !

Ce que le nucléaire peut faire pour vous...

Gwen Stefanini avait passé son après-midi à compter ses amis sur Facebook et à lancer des invitations afin de pouvoir dépasser dans les heures qui suivraient le chiffre de deux cents connaissances. Ce n'était pas beaucoup comparé à ce qu'enregistraient les filles les plus populaires de sa classe, mais Gwen Stefanini n'était pas assez jolie pour que tout le monde l'aime. Il n'était pas rare que des garçons qu'elle avait invités refusent ses demandes d'amitié, ce qui, dans l'univers adolescent qui était le sien, était une vraie source d'humiliation. Se trouver ainsi à la tête, même virtuelle, de deux cents amis déclarés n'était pas une petite performance. La jeune fille y avait investi un temps considérable.

Après avoir *liké* quelques pages ou posts ineptes qui lui rapporteraient bientôt d'autres suffrages, Gwen Stefanini passa encore une bonne heure à récolter des points sur divers jeux en ligne comme CrazyArchipel, Cityville ou Ohmydolls. Ses avatars étaient dans une bonne période et grâce à plusieurs échanges de reliques inspirés, elle augmenta son capital de manière significative en un minimum de temps. Quand elle abandonna finalement son ordinateur, Gwen s'installa à sa table de travail où elle vérifia aussitôt ses derniers SMS puis tourna quelques pages d'un manuel de mathématiques pour atteindre l'exercice du jour.

Elle le copierait demain avant la classe sur une copine, mais s'attachait toujours, à l'approche du contrôle, à y réfléchir quelques minutes par elle-même. Tandis qu'elle étudiait les termes de l'équation, elle passa son index sur la joue et sentit qu'un bouton était sur le point d'éclore. Elle se leva à nouveau, posa son regard sur les posters de *Créatures Célestes*

et *Sexion d'Assaut* qui égayaient sa chambre et déplora une nouvelle fois de n'avoir pas hérité de la complexion de sa mère.

Fabienne Stefanini avait une peau impeccable. Sa fille en était affreusement jalouse, même si elle détestait sa mère sous bien d'autres aspects. Gwen avait une vilaine peau. Gwen avait la peau constellée de petits boutons rouges qui, à un rythme assez irrégulier, dégénéraient en petits cratères purulents. Les boutons germaient souvent le soir, se signalant par une légère boursoffure douloureuse qu'on sentait prendre vie sous la peau et qui remontait à la surface lorsqu'on éteignait la lumière.

Il y avait des garçons qui l'appelaient Cratère ou Pustula. Pendant quelques semaines, après le cours d'histoire romaine, certains l'avaient appelé « le Vésuve ». Le pus germaient par de discrets mouvements de convection que Gwen imaginait semblables aux circulations de lave et d'écorce sous le manteau terrestre. Les volcans parvenaient à maturité dans la nuit, pointant alors dans la glace du matin leur petite tête blanche insupportable. C'était ce qui la dégoûtait le plus, ces petites têtes blanches et crâneuses qui la défiaient et qu'elle ne pouvait pas exploser sous peine de faire apparaître un puits de lymphe rose qui l'aurait encore rendu plus affreuse. Dans la glace, Gwen se regardait généralement par quartier. Elle ne pouvait soutenir la vue de son visage autrement que par portion. Et ce n'était pas tout. Elle était aussi boulotte et lourde des hanches, trop petite pour son poids ou pas assez grande. Elle avait de belles dents et de gros nichons bien maousses mais qui ne suffisaient pas à ce que les garçons s'intéressent à elle pour sa personnalité. De temps en temps, elle décrochait un rencard et se faisait peloter. Ce n'était pas le grand amour, juste des types qui sortaient avec elle pendant une semaine ou deux, sans vraiment essayer de lui parler, avant de casser et de se vanter de lui avoir touché les nibards.

Gwen ne disait jamais non, sauf quand le gars était vraiment trop moche ou débile du cul, la risée de la cour ou un chelou puant. La plupart du temps, elle se faisait des garçons

moyens et qui n'avaient pas trop d'expérience, ni de motivation précise. C'était mieux que rien et pas non plus le *crush* qu'elle espérait. Il y en avait déjà, dans sa classe, qui étaient en couple depuis plus de six mois et qui se comportaient comme de vrais petits adultes. Elle n'avait eu droit qu'à des excursions autour du grand amour.

Le bouton dormait sous l'épiderme. Elle tenta de le renfoncer d'une pression du pouce pour qu'il reste à l'intérieur de la joue et se dissolve entre les tissus. La technique ne fonctionnait généralement pas et pouvait même augmenter la taille de la lésion définitive.

Ses cheveux étaient moches et elle trouvait ses cils trop épais. Que n'aurait-elle pas donné pour ressembler à n'importe laquelle de ses amies ?

— Gwen, dîner ! Amène-toi ! cria la mère.

Elle fourra son portable dans la poche, jeta un œil sur Sh'ym et son corps de rêve au-dessus du bureau et descendit au calvaire. Gwen n'était pas une adolescente difficile. Elle avait de bons résultats scolaires et la tête sur les épaules. Elle ne fumait jamais de pétards et n'avait encore jamais couché complètement avec un garçon. Elle n'en était pas moins exclue volontaire de la vie familiale, à laquelle elle ne prêtait pas plus d'intérêt qu'à ses membres éminents : ses parents au premier chef, Théo, son frère de douze ans, ensuite. Tous ces personnages l'horripilaient par leur seule présence et ne lui disaient rien sur sa vie et la manière dont elle espérait l'améliorer dans le futur. Si elle leur manifestait rarement une hostilité frontale, ses contacts avec eux étaient désordonnés et réduits au strict minimum. Ils connaissaient ses faiblesses et la renvoyaient sans cesse à ses imperfections, sa laideur et son manque de confiance en elle. Elle mangea rapidement et remonta dans sa chambre pour regarder un DVD.

Vers vingt-deux heures trente, elle ouvrit la fenêtre de la chambre pour fumer une cigarette.

Avec l'insouciance de son âge, elle pensait que tout le monde ignorait son nouveau vice. Gwen avait peur de mourir prématurément et ne fumait que trois cigarettes par jour. Une

en allant à l'école avec ses copines, une sur le chemin du retour et une avant de s'endormir.

Elle tira la Camel Bleue du paquet et commença à la déguster en crapotant et en soufflant sensuellement la fumée vers le jardin des voisins. Cette troisième cigarette était de loin la meilleure et la plus inspirée de la journée. Les autres étaient des cigarettes sociales, celle-ci sa clope de princesse, celle qui lui faisait pendant deux ou trois minutes se sentir comme une star de cinéma. Gwen n'aimait pas le goût du tabac, pas tant que ça la sensation de brûlure et d'assèchement du palais qui venait avec la fumée. Elle n'aimait pas les poils qu'elle sentait griller dans ses narines et les morves qui se déposaient dedans et la faisaient ronfler la nuit. Elle adorait voir l'extrémité rouge se consumer en grésillant du bout. Elle adorait les volutes et la manière dont elle pinçait le filtre dans ses lèvres maquillées. Elle adorait aussi écraser sa clope dans le taille crayon.

Le ciel était clair, mais d'un bleu singulier. Elle se dit que la couleur était inhabituelle à cette heure tardive comme si la nuit n'avait pas tout à fait tombé le manteau sur le jour. Elle aurait aimé ressembler à Gwen Stefani, la chanteuse dont sa mère lui avait donné le prénom ou à Frances Farmer, une vieille actrice d'Hollywood dont elle avait découvert l'existence sur le net par hasard et qu'elle était la seule à connaître. Elle lui avait envoyé des mails avant de découvrir qu'elle était morte en 1970. Quelqu'un avait répondu pour l'actrice en indiquant qu'elle lui souhaitait tout le bonheur du monde. Le site sur lequel elle avait atterri était administré par une sorte de fan-club débile. Frances Farmer n'existait plus.

Et puis ce fut tout.

La veille, elle avait oublié son verre d'eau sur l'appui de fenêtre. Elle buvait toujours un verre d'eau avant de dormir, pour faire passer le goût de la clope et activer le drainage lymphatique de son corps. Elle avait lu quelque part que c'était bon pour la santé. Après la dernière bouffée, Gwen écrasa la cigarette dans le taille-crayon et prit le verre d'hier. L'eau avait une couleur étrange elle aussi, comme si elle avait emmagasiné l'éclat du ciel. Elle n'était ni trouble, ni véritablement marine, juste un peu moins transparente et

aquatique que l'eau qu'elle y avait versée la veille. Elle se demanda si elle devait la remplacer, mais n'en eut pas l'énergie. Au lieu de cela, elle porta le verre à sa bouche et le vida d'une traite. L'eau était fraîche comme le soir, pétillante et sucrée comme un verre de sirop.

— Espérons qu'elle n'est pas empoisonnée, sourit-elle tandis qu'une goutte glissait le long de sa joue et tombait sur le col de sa chemise de nuit.

Il n'y avait rien de meilleur qu'un verre d'eau après une clope, rien de plus naturel et sain. La nuit était le meilleur moment de la journée quand on était grosse et moche, le meilleur moment de la vie tout court. Le pire de ses cauchemars valait mieux que le meilleur de ses jours. Gwen pensait tout cela pour de vrai. Ce n'était pas une posture d'adolescente ou un truc pour se donner un genre Suicide Girls. Sa vie était vraiment difficile à supporter. Est-ce qu'elle sentit la transformation en s'endormant ? Est-ce qu'elle éprouva une sensation de bien-être tandis qu'elle s'enfonçait dans le rêve ? Ce n'est pas certain et elle n'en montra rien.

Parfois, elle se menait d'elle-même jusqu'aux larmes avant de s'endormir, pour évacuer la peine d'être là, et au bord du précipice.

Lorsque son portable sonna le lendemain matin, elle n'éprouva pas la même difficulté que les autres jours à s'extirper du lit. Elle ressentit, ce qui lui arrivait parfois après plusieurs semaines de vacances, une sensation de légèreté et de confort. Ses yeux s'ouvrirent avec facilité. Ils n'étaient pas collés par la nuit et les cachiffes. La température de son corps était élevée, mais pas comme lorsqu'elle était fiévreuse ou attendait ses règles.

Devant la glace, le miracle lui apparut par parties. Son quart haut et droit était clean. Le bas droit était lisse et dépourvu de toute trace. Elle recula de quinze centimètres et contempla son visage immaculé. Le bouton qui pointait hier avait été chassé et transformé en une minuscule pointe grise, plate et ronde comme une limande. Son teint était éclatant et

ses cheveux dénoués encadraient ce magnifique visage en accusant de petits serpentins soyeux de chaque côté. Elle se passa de l'eau sur les yeux, le front et humecta sa bouche asséchée par la nuit. Elle appliqua sa main humide sur la base de la poitrine ensommeillée et frissonna de plaisir. En ôtant sa chemise de nuit, elle découvrit son corps rafraîchi, son ventre et ses hanches raffermis par la nuit. Elle n'était pas mince, mais une sorte de prodige avait eu lieu qui avait comme compacté son embonpoint, remballé la masse excédentaire pour la contenir en une enveloppe plus ferme et ajustée à ses proportions. Elle balaya ce corps nouveau avec les mains, craintive à l'idée qu'il disparaisse à la première caresse. Mais rien ne bougea. Elle palpa ses fesses, ses cuisses, fit le tour de ses genoux d'éléphant désormais planqués intégralement sous l'os. Dans la glace, Gwen regarda Gwen Lisse, Gwen Belle, Gwen Glam et Gwen Sexe lui sourire. Il y a des jours où la vie change, pensa-t-elle. Il y a des jours où la vie gagne à être connue. Gwen Love. Gwen Bombe.

Elle passa ses vêtements sac informes de la veille et regarda par la fenêtre la pluie s'écraser sur le toit des voisins. C'était une pluie lourde et drue, une pluie d'orage qui claque et réveille ceux qui essaient de dormir. Elle ne pouvait pas savoir si c'était l'air ou la pluie. Elle ne pouvait rien savoir du tout, ni comprendre comment et pourquoi les choses s'étaient produites. Gwen Princesse.

Elle prit le verre vide quelle avait posé sur son bureau et le reposa sur l'appui de fenêtre afin qu'au soir, il fût de nouveau rempli. Et puis elle descendit l'escalier pour l'école.

TROISIÈME
JOUR

LE DÉTECTIVE

L'homme se présenta à la réception de la Clef d'Or vers 11 heures 30. Ce n'était pas le meilleur moment pour déranger le personnel d'un hôtel-restaurant aussi modeste soit-il. Le cuisinier, Ana et la jeune serveuse Julie, qui ne travaillait que les lundis et vendredis midi étaient en train de grignoter en attendant le début du service. Il y avait de la blanquette de veau au menu, odorante et généreusement saucée, même si la viande médiocre avait des qualités élastiques insoupçonnées. Ana quitta à regret son assiette fumante pour accueillir le bonhomme à la réception, considérant qu'il s'agissait d'un client de l'hôtel ou alors d'un mange tôt comme il en arrive des fois.

Il lui sembla toutefois, alors qu'elle décollait son fauteuil de la table, que son attitude et sa manière de se tenir n'étaient pas exactement celles d'un client. C'était un homme plutôt grand, costaud et âgé d'une cinquantaine d'années avancée. Il avait de l'estomac, un foutu estomac qui le ballonnait jusqu'à la base du cou, et le crâne complètement dégarni sur le devant. Les traits de son visage étaient comme affectés par un vieillissement prématuré, une sorte d'usure intérieure ou de fatigue, qui lui donnaient, malgré son teint hâlé, plus que son âge. L'homme portait une chemise blanche rayée de rose, un brin démodée, un pantalon de costume noir, avec un manteau en toile cirée luisant de gras qu'il portait affaissé avec les mains en poche.

— Bonjour, monsieur, le salua Ana.

— Bonjour, mademoiselle.

Elle n'aimait pas les gens qui l'appelaient mademoiselle.

— Je m'appelle Roch Frassatti, je suis enquêteur privé. Je ne vous dérange pas ?

Frassatti préférait le mot « enquêteur » à celui de « détective » qui lui donnait, lorsqu'il le prononçait, la gênante impression de jouer son propre rôle dans un film.

— Nous allons bientôt démarrer le service. Je n'ai pas beaucoup de temps.

— Je suis à la recherche d'une personne qui est susceptible d'être passée par ici hier ou avant-hier. Un homme d'à peu près trente ans, brun, mince et d'allure sportive. Il a les cheveux courts, voyage en voiture et fait du tourisme dans la région. Ça vous dit quelque chose ?

— Pas spécialement, mais je n'ai pas particulièrement la mémoire des visages. Est-ce que vous avez une photo de lui ou quelque chose ?

Le détective glissa la main dans sa poche intérieure.

— C'est une photo qui date de trois ou quatre ans. Il s'appelle Denis. Denis Caplan.

— Désolée. Je ne l'ai pas vu. Nous sommes un tout petit hôtel, vous savez. Il a très bien pu descendre ailleurs.

— Ce n'est pas grave.

— Vous pouvez me dire pourquoi vous le recherchez ?

— Cela m'est difficile, mademoiselle. Je suis tenu au secret professionnel. Disons que cet homme a emprunté de l'argent à un ami et oublié de le rembourser. Je vous laisse ma carte. Appelez-moi si vous le voyez ou s'il prend une chambre ici.

— Vous pensez que cet homme peut être dangereux ?

— Pas le moins du monde. Ne vous inquiétez pas. Mon client m'a juste demandé de le retrouver pour avoir une petite explication avec lui.

— J'ai l'impression d'être dans une série télé. C'est la première fois que je me trouve face à un détective, je veux dire à un vrai détective.

— Les affaires dont je m'occupe sont bien trop modestes pour intéresser la télévision, croyez-moi. Ma vie est sans doute plus ennuyeuse que la vôtre.

— Cela m'étonnerait.

— Je ne voulais pas dire... à cause de vos jambes, excusez-moi.

— Ce n'est rien. Je vous appellerai... si je le vois. Sans doute. Je veux dire sans faute.

— Je vous remercie de votre collaboration.

Un bon enquêteur s'attachait toujours à parler comme s'il était un véritable policier, avec autorité et en considérant ses interlocuteurs avec un tantinet de supériorité. Cela suscitait inmanquablement un sentiment d'obligation envers lui. En tant que détective, il n'avait en réalité aucun pouvoir si ce n'est celui d'interroger les gens qui le voulaient et d'entendre ce qu'ils avaient à dire. Il eut tout de suite l'intuition qu'Ana n'avait aucune intention de coopérer avec lui, voire qu'elle cachait quelque chose. Il considéra le registre des entrées et des sorties qui était ouvert sur le comptoir et eut une idée qui lui permettrait d'aller un peu plus loin dans sa recherche d'une explication.

— Je peux jeter un œil sur votre registre, mademoiselle ?

— Bien sûr.

Il retourna le registre et balaya les entrées récentes avec son doigt.

— Si je ne fais pas erreur, vous avez accueilli hier un dénommé... Denis Martin. Pour la nuit. Est-ce que vous pouvez me dire à quoi il ressemblait ?

— Blond, de petite taille. Un représentant en... elle fit mine de chercher, eaux gazeuses... euh... vous savez ces nouvelles machines qui injectent de l'air dans des jus de fruits pour faire des sodas. Je ne sais pas comment ça s'appelle.

— Je vois ce que c'est. Cet homme était seul ?

— Non, ce monsieur était avec son fils. Ils ont quitté la chambre vers 9 heures. Je n'ai rien remarqué d'étrange dans leur comportement, si ce n'est qu'il est plutôt rare que les représentants soient accompagnés.

— Est-ce quelqu'un qui était déjà venu chez vous avant ?

— Non, je ne pense pas. Il est possible qu'il ait mentionné être déjà venu chez nous. Je remplace mes parents et je ne suis pas là tout le temps. Je n'y ai pas prêté attention. Comme je vous le dis, il s'agissait d'un représentant. Il est probable qu'il continuera ensuite sa... je ne sais pas comment ils appellent cela... tournée ?

— Vous avez deux résidents qui sont là depuis quelques jours, à ce que je vois ? Un dénommé Morhg Behring, arrivé le 10, et Johann Bonomelli, le 11. Cela fait respectivement quatre et cinq jours qu'ils sont chez vous. Est-ce que les personnes que vous recevez restent aussi longtemps d'habitude ?

— ... Je suis désolée, monsieur, mais je vais devoir vous abandonner. Je dois servir au restaurant. Revenez après 14 heures, si vous avez d'autres questions.

— Ça ira comme ça. Merci pour les renseignements. Tenez. La carte. Et puis vous m'appellez s'il y a du nouveau. Je suis joignable vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Bonne journée, monsieur le détective. Et à votre service.

Roch Frassati jeta un œil dans la salle de restauration où il enregistra la présence d'un homme d'allure nordique, qu'il imagina être le suédois dont le nom figurait dans le registre. Il quitta la Clef d'Or quelques minutes seulement après y être entré. Il se demanda s'il ne valait pas la peine d'attendre la fin du service et d'interroger le cuisinier sur l'identité de Denis Martin. La réceptionniste aurait tout aussi bien pu lui mentir. Il ne la sentait pas tant que ça. Était-ce une anarchiste ou une écologiste, une gauchiste ou une lesbienne ?

Les handicapés en fauteuil roulant étaient souvent d'un tempérament contestataire. Il était probable qu'elle ne le

rappellerait pas, même si elle voyait Denis Caplan. Cette fille n'était pas du côté de l'autorité et de l'ordre, cela se voyait à son attitude. Il tapa « Denis Martin » sur Google, histoire de vérifier qu'il n'avait rien manqué d'important. Les occurrences étaient polluées par des hommes célèbres ou, disons modérément connus : un cuisinier suisse spécialisé dans la cuisine moléculaire, le directeur industriel de PSA, un peintre de seconde zone. Les références aux deux premiers s'étalaient sur plus de dix pages. Il descendit jusqu'à l'onglet seize. Rien qui l'intéresse. Il tapa « Denis Martin représentant » pour affiner sa recherche, mais l'énorme masse de données de Google ne renvoya rien de consistant, si ce n'est des *hooks* automatiques depuis les sites Linkedin, Facebook et Myjob.

Google avait profondément modifié le travail qu'il exerçait depuis vingt ans pour le compte de ses amis d'U Salgetu. On pouvait passer des heures devant l'ordinateur à filer des pistes de comptes privés en comptes privés. Mais il suffisait souvent d'altérer un nom ou de mentir sur son identité pour être indétectable. Les gens pensent que les traces électroniques fournissent des mouchards en série dans le cadre de disparitions, de fugues ou d'enlèvements. Ils se font des films sur la capacité de surveillance des États-Unis et des nations évoluées. Ce n'est pas le cas du tout. Tout ceci ne sert qu'à détourner l'attention des véritables enjeux de surveillance. Nous sommes tous devenus par la magie de la toile des êtres de fiction, avec de faux noms, pseudonymes ou prénoms réarrangés, intimité mensongère et autres distorsions. D'aucuns utilisent des photos truquées pour illustrer leurs profils ou des têtes étrangères, ce qui, en définitive, induit plus souvent en erreur que cela n'aide les recherches. Les portables changent de mains et les interactions entre les gens sont infiniment plus complexes et difficiles à lire que par le passé. Que signifie être ami avec quelqu'un ? Est-ce seulement une indication sur la nature de vos échanges ? Le patronyme de Denis Martin continuait de l'intriguer évidemment, mais il n'avait pas les moyens à ce stade de pousser plus loin les investigations. Un représentant de commerce aurait sans doute été référencé quelque part pour des raisons professionnelles. Denis Martin était le patronyme parfait

pour déjouer les recherches ou abriter un homme qui n'existait pas.

Si tant est qu'il eût été celui qu'il cherchait, il était assez probable que l'homme ait été loin maintenant et ne revienne plus dans cet hôtel. Il ne suffisait pas de suivre une trace. Il fallait la croiser un jour, la rattraper, lui tomber dessus. C'était ainsi qu'on retrouvait les gens, pas simplement en flairant leur odeur. Il tapa « Denis Caplan Denis Martin ». Rien. « Denis Caplan », rien non plus si l'on exceptait une demie douzaine d'homonymes de Poitiers, Bourges qu'il put éliminer en raison de leur âge et de leur situation professionnelle. Le nom était lui aussi courant et imperméable aux recherches.

Roch Frassati alluma une cigarette. Il fumait depuis le service militaire qu'il avait effectué au camp Raffalli de Calvi en compagnie d'Antonio Tomasi, son futur bienfaiteur, et du jeune frère du célèbre humoriste Tintin Pasqualini. Il s'y était tellement ennuyé qu'il avait fini par accompagner ses collègues en pause. D'une chose à une autre, il s'était retrouvé fumeur, petit consommateur n'excédant jamais les cinq ou six unités par jour. Mais cette habitude lui était restée. Il achetait généralement un paquet par semaine et s'y attaquait à heures fixes : le matin après le café lorsqu'il était en déplacement, le midi et généralement après le repas du soir. Il fumait exclusivement à l'air libre, car il ne supportait pas de fumer assis ou dans un espace fermé.

Roch Frassati s'installa ensuite au volant de sa voiture et se demanda ce qu'il devait faire maintenant. Depuis qu'il s'était mis en route pour tenter de retrouver Denis Caplan, il n'était pas arrivé à grand-chose. Sa seule avancée avait été, par l'intermédiaire d'un contact chez France Telecom, d'avoir triangulé son téléphone portable. C'est ainsi qu'il était arrivé en Touraine. Caplan avait joint son ex-femme Camille et laissé une empreinte sur son répondeur à deux reprises ces dernières vingt-quatre heures. Les deux portables avaient rebondi sur la même antenne relais comme si leurs porteurs voyageaient ensemble. Il était possible que les Caplan aient amorcé de grandes retrouvailles et qu'ils soient donc accompagnés de leur jeune fils. Frassati avait tapé aux portes de cinq ou

six hôtels situés sur les bords de Loire depuis le début de la matinée, mais n'avait pas avancé d'un poil, ni senti vibrer son sixième sens avant le bref échange qu'il avait eu avec la réceptionniste de la Clef d'Or.

Comme il n'avait rien de mieux à faire, il décida de faire son rapport au Cardinal. C'était ainsi que se faisait appeler le secrétaire particulier de Maurice Tomasi avec lequel il traitait toutes les affaires que son ami d'enfance voulait bien lui confier. Il consulta dans son portefeuille la liste des portables qu'on lui avait remis avec le dossier Caplan et sur lesquels il devait enregistrer ses rapports. Le cardinal était un homme méticuleux à l'extrême qui changeait de numéro toutes les deux semaines. Avec chaque affaire, il remettait une petite carte à Roch lui indiquant à quel endroit il pouvait être joint.

Frassati tomba sur le répondeur. Il enregistra un message succinct dans lequel il précisa juste qu'il poursuivait sa route et puis raccrocha. Il ne se demandait plus si le cardinal transmettait ensuite ce qu'il lui racontait à Tomasi. Il était persuadé que non et que ce qu'on lui confiait n'avait aucune espèce d'intérêt.

Tomasi et Frassati avaient grandi ensemble sur les hauteurs d'U Salgetu, un bled magnifique et paumé de Haute Corse. Tomasi venait de Vicinatu, mais les deux hommes avaient rapidement sympathisé, à l'école communale d'abord, puis lorsqu'ils s'étaient retrouvés au début de l'âge adulte pour le service militaire. À l'époque de leur jeunesse, leur village natal, même s'il était un peu moins dépeuplé qu'aujourd'hui, ne dépassait pas les cent-vingt habitants, ce qui faisait que les jeunes du même âge étaient non seulement obligés de se connaître, mais aussi condamnés à s'entendre et à cohabiter s'ils ne voulaient pas mourir d'ennui ou affronter les jeunes des autres villages en rangs dispersés. Roch Frassati n'était pas le dernier pour le coup de poing et avait à de nombreuses reprises sauvé la mise à son compère.

Après l'armée, Tomasi avait mené une carrière éclair auprès de la famille Rinaldi, à laquelle il était apparenté, avant de prendre son autonomie. Il avait obtenu quelques concessions

commerciales qui lui avaient assuré une assise et une réputation flatteuse au-delà des limites de la Casaluna, avant de devenir l'un des pivots du groupe qu'on appela plus tard la Brise de mer. Frassati avait, quant à lui, choisi de partir pour le continent où il s'était marié et avait intégré la gendarmerie après des études de droit. Comme cela arrive assez souvent en Corse, les deux hommes s'étaient retrouvés d'un côté et de l'autre de la barrière. Tomasi était devenu riche, comme on le devient au pays, tandis que Frassati avait pour ainsi dire fait du surplace pendant une bonne quinzaine d'années.

Chaque retour au pays était pour Frassati l'occasion de constater que l'écart se creusait entre lui et son ami. Tomasi habitait une superbe maison sur les hauteurs de Ponte Leccia, depuis laquelle on pouvait voir le coucher de soleil l'été jusqu'à plus de 23 heures. Il n'en sortait plus qu'accompagné de porte-flingues qui étaient le plus souvent des jeunes des familles alentour, avec les pères desquels ils avaient grandi tous les deux. Frassati avait divorcé, sombré dans l'alcool et s'était fait virer de la gendarmerie pour une histoire qui n'est pas bonne à raconter. Lors d'un de ses retours au village où il passait chaque été, il croisa de nouveau la route de Maurice qui l'invita à lui rendre visite avant son départ pour Marseille.

Plus de vingt ans après, Roch Frassati se souvenait parfaitement de ce jour-là. C'était la dernière fois qu'il s'était entretenu avec Tomasi en tête à tête, ce qui signifiait, paradoxalement, que le Parrain tenait beaucoup à lui. Maurice l'avait reçu dans son bureau qui donnait sur une belle terrasse, prolongée par une piscine magnifique. Il était en short et portait une chemise colorée avec de larges auréoles sous les bras. Autour d'eux, il y avait, comme dans les films de genre, trois types avec des mines patibulaires, des cheveux ras et des flingues glissés dans l'élastique de leurs shorts de plage. Maurice leur avait demandé de sortir quand Roch était entré. Il était allé à sa rencontre et l'avait embrassé et serré dans les bras chaleureusement.

— Tu es en train de t'égarer sévère, lui avait dit Maurice. Roch, tu sais que je suis ton ami. Tu déconnes à pleins tubes depuis que ta femme est partie.

Roch avait baissé les yeux. Depuis qu'ils se connaissaient, ils se parlaient de cette façon. Maurice Tomasi avait toujours eu sur lui une forme d'autorité qu'il n'expliquait pas, une forme de supériorité naturelle qui tenait à son regard, à sa vivacité d'esprit, à son style.

— Je vais te tendre la main, Roch. Tu n'es plus gendarme, n'est-ce pas ?

— Non, avait répondu Roch.

— Voilà la bonne chose. Hé bien, je vais te tendre la main. Tu sais que j'ai une dette envers toi. Une dette que je ne pourrai jamais rembourser. Nous sommes amis et cela compte beaucoup plus que tout le reste, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est sûr.

— Je vais faire quelque chose pour toi. Et nous allons travailler ensemble. Tu vas remonter la pente, je te le jure. Je n'aime pas te voir dans cet état, tu comprends. Je n'aime pas voir mes amis qui vont mal. Tu es d'accord ?

— Je te remercie. Mais je ne crois pas que je sois fait pour les affaires, Maurice. Je n'ai jamais voulu de cette vie-là. Et tu le sais.

— Je te respecte pour ça, Roch. Nos chemins ont été différents, mais j'ai toujours eu beaucoup de respect pour toi. Je ne te parle pas d'affaires, mais de petits services que tu pourrais me rendre. Je te promets que je ne te demanderai rien qui risquerait de te faire dévier de ton chemin, vieux frère. Comment va ta mère ?

— Ça va. La tienne ?

— Le prisuttu lui donne la jeunesse éternelle.

— Tu te portes bien toi aussi ? Tu ressembles à un gentleman.

— Je fais aller. Je fais aller, mais le veau a la chair bien rose. Je n'y résiste pas. Ce n'est pas facile de s'entretenir avec la vie que je mène. Tu sais, je ne sors presque plus de la maison.

— Tu as la piscine.

— Je ne sais même pas nager.

Quelques jours plus tard, alors qu'il séjournait toujours chez sa mère, Roch Frassati avait reçu un appel du Cardinal, dont il ignorait jusqu'à aujourd'hui la véritable identité. Il lui avait expliqué ce que Maurice Tomasi attendait de lui.

— Vous allez demander un agrément de détective privé et vous travaillerez pour nous sur le continent. Maurice m'a dit que vous souhaitiez rester dans le droit chemin. Vous ne travaillerez que sur de petits dossiers, des recherches documentaires, des investigations qui se situent à la périphérie de nos affaires habituelles. Comme dans toutes les entreprises de taille importante, nous avons du travail pour toute la famille et adapté aux compétences de chacun. Maurice m'a dit que vous êtes l'un de ses plus anciens amis. Il m'a demandé de vous traiter comme un frère.

— Vous n'êtes pas Corse, n'est-ce pas ?

— Non. Je vous verserai deux mille euros par mois. Ça vous va ? Maurice m'a demandé de ne pas attirer l'attention sur vous. Vous comprenez ?

— Je comprends. Vous le remercieriez.

— Il m'a demandé de ne pas lui transmettre vos remerciements lorsque vous les formuleriez...

Le Cardinal avait un accent de l'Est. Roch avait toujours pensé qu'il était russe, mais il n'en avait jamais eu la certitude. Il ne l'avait jamais rencontré. C'est ainsi que Roch Frassati avait commencé à travailler pour Maurice Tomasi et le Cardinal. Pour le protéger, celui-ci ne lui donnait jamais aucune instruction en direct. Il ne l'appelait jamais, ne le voyait jamais en dehors des manifestations publiques où ils pouvaient se croiser l'été, lorsque Roch rentrait au pays. Frassati recevait ses consignes par la poste puis par mail. Il faisait ses rapports au Cardinal. Les services qu'il rendait à Tomasi relevaient à peu de choses près de l'emploi fictif tant ils étaient insignifiants et sans intérêt. Il rassemblait des renseignements sur des personnes que désignait le Cardinal. Il faisait des

filatures pour le compte des Tomasi. Il suivait des couples dans leurs escapades. Plus rarement, on l'envoyait demander des comptes à des types qui avaient pris quelques libertés avec le droit du travail ou la loyauté à leur employeur, mais cela n'allait jamais bien loin. Frassati jouait à l'usurier, sermonnait les cibles, mais n'avait jamais en vingt ans usé d'aucune forme de violence significative. En échange de ses menus services, il recevait chaque mois de quoi vivre sur son compte en banque. Par principe, il s'acquittait toujours de ce qu'on lui demandait avec le plus grand zèle et la plus grande précision, même s'il se doutait bien que le traitement qu'il recevait de la part de Maurice Tomasi s'apparentait plus à de la charité qu'à autre chose.

Avec le temps, Frassati avait réussi à diversifier un peu sa clientèle, histoire de se donner un semblant d'autonomie. Deux ou trois clients le repéraient dans les pages jaunes et l'engageaient, à chaque fois pour suivre leurs conjoints. Mais l'essentiel de son travail consistait à attendre les instructions du Cardinal qui arrivaient toujours en milieu de mois.

Roch accusait réception de la mission, rendait ensuite compte par téléphone tous les deux ou trois jours avant d'envoyer un rapport final à l'échéance. Il ne s'intéressait pas aux suites qui étaient données à ses rapports.

Après son divorce et malgré les efforts de Tomasi, la vie de Roch Frassati ne se recomposa jamais tout à fait. Il connut d'autres femmes, mais n'osa plus s'y arrêter. Il semblait avoir perdu le goût des choses. Pour un Corse, Roch ressemblait à un lac par temps calme plutôt qu'à un torrent de montagne. Sa surface était lisse et rarement troublée par quoi que ce soit. Les gens et les femmes en particulier détestaient la tiédeur, le calme, la pondération permanentes qu'il affichait en toutes circonstances. Elles finissaient par le trouver insupportable et les choses se défaisaient comme elles s'étaient nouées. Roch Frassati était un personnage terne et que personne ne remarquait, ce qui dans l'exercice du métier d'enquêteur était une qualité plus qu'un défaut. Il faisait le boulot et semblait n'avoir pas de vie en dehors. Sa seule mission était de remplir sa part du contrat qui lui avait sauvé la vie.

Il n'est pas certain qu'il n'ait jamais vraiment aimé ou détesté quelqu'un ou quelque chose. Il n'avait rien contre lire un livre de science-fiction, se rendre au cinéma ou au spectacle, faire du bricolage, partir en voyage, mais il pouvait tout aussi bien s'en passer et rester là à attendre que la vie s'écoule. Il n'était pas d'un tempérament rêveur ou contemplatif, juste creux et désintéressé, sans que cela soit péjoratif. Il vaut mieux ne pas marquer beaucoup d'intérêt pour les personnes ou les choses, plutôt que d'être déçu par elles. C'était plus ou moins sa philosophie.

Au bord de la Loire, où il se promenait maintenant, Roch balayait les hypothèses de manière méthodique et répétait les questions qu'il s'était mis à poser, depuis une journée maintenant, aux hôteliers et aux passants. Était-ce si important pour lui de retrouver le type qu'on lui avait demandé de retrouver ? Et à quoi est-ce que cela l'avancerait ?

La semaine précédente, il avait écrit à Maurice Tomasi pour lui dire qu'il allait s'arrêter là, qu'il renonçait à son salaire. Dans quelques mois maintenant, Roch Frassati fêterait ses soixante ans. Il voulait prendre sa retraite et rester chez lui au calme, dans la maison qu'il avait héritée de sa mère, près de la rivière, et qu'il retapait soigneusement chaque fois qu'il retournait en Corse. Il s'y ennuerait sûrement, mais il en avait soupé de la vie sur le continent et du boulot, de l'air irrespirable et des hommes en général. Roch Frassati voulait juste mourir d'ennui et retrouver l'état de béatitude insulaire qu'il avait connu enfant. Il voulait juste profiter du climat, s'étendre sous un olivier et entendre chanter le vent sous les saules. Il voulait écouter des chansons traditionnelles, se couper des tranches de jambon au petit déjeuner et faire comme s'il n'était jamais parti. C'était à la fois un rêve impossible, mais le seul qui lui restait en stock.

Indécis comme toujours, il était sorti de la voiture après y être entré et arpentait le bord des quais pour y trouver une

indication et envisager la suite des opérations. Il passa sous la salle d'été de la Clef d'Or et descendit le chemin pentu qui allait vers le fleuve. Les eaux de la Loire étaient pareilles à lui, grises et ternes, silencieuses dans leur cours régulier, mais pas dénuées de perturbations. Il s'assit sur le bord du quai où les marins amarraient les barges qui faisaient parfois étape à Bréhémont pour le déjeuner. Devait-il attendre la fin du service et réinterroger la jeune réceptionniste ? Roch se moucha bruyamment et tenta de dégager son nez qui, depuis qu'il avait quitté le continent, était allé d'allergies en allergies. À U Salgetu, l'air est pur et frais. On raconte que le soleil s'y plait tellement qu'il ne veut plus en repartir. *Da U Salgetu, u sole un ne partepiu*, répéta-t-il.

La vie d'aujourd'hui déversait des tas de saloperies dans nos organismes qui peu à peu entraînaient sa mutation biologique. La pollution, le nucléaire, les produits chimiques, l'alimentation : tout conduisait notre corps à ne plus fonctionner comme une carapace ou un asile pour nos émotions, mais à se changer en une sorte d'immense filtre imparfait et dont les défenses s'étiolaient peu à peu.

— Je devrais peut-être rentrer à la maison, se dit-il à haute voix. Tout cela ne serait pas arrivé si j'étais resté sur l'île. Il répéta le mot « maison » deux fois en pointant le cours d'eau du petit doigt. Maison. E.T. Retourner maison.

Il sourit de sa propre blague. Ce n'était pas du grand humour, mais il était la seule personne depuis longtemps qui parvenait à se faire rire.

Le long de la Loire, il s'arrêta auprès d'un pêcheur.

— Ça mord ? demanda-t-il mécaniquement.

— Pas plus que ça, répondit l'autre. J'ai pris deux petits chevaines depuis ce matin. Il y a eu des jours meilleurs.

Le gars remonta la canne dont l'appât, un ver, avait été bouffé aux deux tiers et remuait fébrilement au bout de la ligne.

— J'aurais cru que vous pêchiez plus gros, remarqua Roch. J'avais l'idée que ce qu'il y a de mieux ici c'est d'y aller au

devon et puis à l'asticot, histoire de ne pas faire de quartier.

— Vous vous y connaissez ?

— J'ai fait quelques concours.

— Quel genre de concours ? demanda le gars intéressé.

— Genre championnat du monde.

— Ah ouais.

Le pêcheur n'embraya pas. Peut-être est-ce qu'il n'osait pas. Roch n'avait jamais pêché. Comme dans d'autres domaines, il avait lu des revues pour acquérir le vocabulaire propre à l'activité et faire illusion lorsqu'il échangeait avec des gens calés. Plus de 10 % de la population adulte pêche de manière occasionnelle. Partager un loisir avec quelqu'un est une porte ouverte sur ce que ce quelqu'un sait. Le réflexe est idiot, mais il est plus simple de parler de votre compte en banque ou de vos problèmes de couple à quelqu'un qui joue à la pétanque ou aux échecs comme vous. L'une des faiblesses de la psychologie humaine, c'est qu'elle ne cloisonne pas parfaitement les sphères d'empathie. La majorité des travaux d'enquête reposent sur cette lacune biologique. Il suffit d'aborder une personne par ce qu'elle a de plus incongru et parfois de plus éloigné de ce qu'on veut savoir pour s'en approcher.

Frassati s'était entraîné, pendant toutes ses années d'activités, à acquérir des connaissances approfondies sur les loisirs préférés des Français afin de gagner la confiance de ses interlocuteurs. Il s'était avalé la totalité des séries télévisées qui passaient sur les chaînes hertziennes depuis qu'il avait lu que 15 % des Français les plébiscitaient. Il avait lu des livres de cuisine (11,6 %), des guides de voyage (14 %), loué des DVDs (25 %) et même acheté un appareil photo (19 %). Le plus dur pour lui avait été de se tenir au courant des résultats du championnat de France de football, d'ouvrir un compte twitter et de faire semblant de s'intéresser à la décoration intérieure. Les centres d'intérêt des gens moyens reflétaient, en même temps que leur appartenance sociale, une forme d'appauvrissement généralisé de la civilisation. Pour un enquêteur vieillissant comme Frassati, parvenir à garder le

contact avec une société aussi médiocre demandait des efforts formidables.

Aussi n'était-il pas déçu le moins du monde de passer à autre chose et de revenir aux sources d'une bêtise qui, à défaut d'être inférieure à celle des autres peuplades de France, ne leur avait été imposée par personne. La Corse cultivait sa propre connerie et était, du moins là où il vivrait, imperméable aux modes et aux divertissements de pacotille. La pêche n'était sans doute pas le pire des hobbies, mais il avait été surpris de découvrir qu'on put s'y engager avec la même ardeur technique que s'il s'agissait d'aéronautique ou d'astronomie.

— Vous n'avez pas vu un gars avec un gamin qui quittait l'hôtel en face ? Dans la matinée..., demanda-t-il au pêcheur.

— Si, pourquoi ?

— De quoi ils avaient l'air ?

— D'un gars avec son gamin. Je les ai vus monter dans leur voiture. Le gars a ouvert la fenêtre et j'ai juste noté qu'il mettait la musique un peu fort. Du classique, mais assez bruyant. Je me suis fait la réflexion. On n'aime pas trop les gens qui font du bruit avec leur autoradio par ici. Et puis le type a refermé sa fenêtre.

— Comment était le gamin ?

— Cinq ou six ans. Il suivait comme on suit à cet âge-là.

— Il avait l'air content ?

— Le gamin ?

— Oui.

— Normal. Je ne dirais pas qu'il boudait ou autre chose. Il est juste monté dans la voiture. Une Peugeot grise, 307. Je vous le dis à coup sûr, je travaille dans l'automobile. Et ils sont partis du côté de Saumur.

— Saumur ?

— Dans le sens du courant, je veux dire.

— Est-ce que le type ressemblait à ça ?

Roch tendit la photo de Denis Caplan au pêcheur qui réagit immédiatement.

— Je dirais bien que c'est ce gars-là. Mais votre photo date un peu. Le gars que j'ai vu a quelques heures de vol en plus et a pris un peu de gras.

— Il y a une boutique de pêche ici ?

— Du côté de Langeais.

— Si j'étais vous, je commanderais une cuillère MEPSS Aglia(ii). C'est un modèle ultraléger qui devrait vous aider. Le fabricant a sorti une collection vintage il y a quelques mois qui n'est pas mal du tout.

— Merci du conseil, l'ami.

— Merci à vous.

Le principe d'une enquête est de récupérer des informations qui ne servent à rien en espérant qu'elles vous mettront sur la voie. Roch Frassati salua le pêcheur et grimpa l'escalier jusqu'à la route. Il n'avait pas vraiment de piste, ni d'idée pour continuer, ce qui pouvait signifier justement qu'il n'y avait aucune raison d'abandonner.

Alors qu'il s'apprêtait à remonter en voiture, il reçut sur la joue droite ce qu'il prit pour une goutte de pluie, mais qui pouvait tout aussi bien être un pipi d'oiseau. Il s'essuya du bout des doigts et leva les yeux au ciel pour chercher un coupable. Roch Frassati remarqua l'étrange nuage bleu qui flottait au-dessus de la Loire. Ses contours étaient souples et soyeux. Sa silhouette de nuage imposante se détachait par sa couleur singulière du commun des autres perturbations qui occupaient le ciel. Frassati examina le nuage, sa forme, ses volumes et se demanda d'où pouvait lui venir cette couleur électrique. Y avait-il de l'orage dans l'air ?

Faute de meilleure idée, il décida de remonter le cours de la Loire en direction de Tours.

8

PÈRE & FILS

Au troisième jour, Denis fut pris d'un doute. Il se demanda ce qu'il cherchait au juste dans cette fuite en avant et s'il y avait une possibilité que son expédition admette un terme véritable, par-delà le fait de partager du temps avec son fils. Qu'advierait-il de leur fugue ? Est-ce qu'ils pourraient vraiment repartir à zéro ? Denis avait pensé remonter le cours de la Loire et s'établir à proximité de sa source. Il lui restait trois valises d'électrothérapie à écouler dont il pouvait espérer tirer mille euros chacune, en abusant de la crédulité des gens, mais il n'irait pas bien loin avec ça. Il lui faudrait sûrement retravailler, louer quelque chose de bon marché afin de vraiment profiter de la vie. Il avait été certain quand il était parti du Mans qu'il s'agissait de la meilleure solution possible pour eux deux maintenant que Camille...

Cela lui paraissait moins sûr aujourd'hui ou du moins plus difficile à mettre en œuvre. La France n'est pas un pays où l'on peut facilement se perdre. Les deuxièmes chances s'y présentent rarement.

La possibilité qu'on les recherche lui traversa l'esprit. Celle d'une possible catastrophe nucléaire également, même s'il n'y attachait pas la même importance. La confusion qu'entraînerait un désastre touchant le pays entier pourrait servir ses plans, mais celui-ci était-il aussi imminent qu'il l'avait pensé ? Il était plus probable que la radioactivité noire altère les choses sur des générations et non de manière instantanée. Le monde continuerait à tourner entre la crise économique et le désespoir de l'époque, pendant plusieurs décennies.

Il réfléchit encore à la question en prenant sa douche et par la suite au moment de quitter l'hôtel, sans trouver de réponse satisfaisante.

Pourquoi Copland n'avait-il pas composé de musique pour les morts ? Pourquoi n'avait-il jamais été véritablement sujet à la mélancolie et au désespoir comme d'autres auteurs ? Sa musique n'était pas dénuée de tristesse, mais elle finissait toujours par retrouver des tours lumineux. Copland avait rarement vécu seul. Il avait toujours aimé quelqu'un. Était-ce ce qui lui servait de bouée de sauvetage et l'empêchait de célébrer le seul état que commandait une analyse lucide de la nature humaine, le pessimisme ?

Sa nuit avec Ana, elle-même, l'interrogeait. Lorsqu'il avait réglé la note et déposé à l'accueil les clés de la chambre, la jeune femme ne lui avait manifesté aucune attention particulière, si bien qu'il se demanda si ce qu'il avait imaginé avoir été la soirée précédente avait bien eu lieu. L'enthousiasme manifesté, dès le réveil, par Ian, à qui la nuit avait bien profité, relégua assez vite la question à l'arrière-plan. Le gamin avait le sourire et débordait d'énergie. Il grimpa, à peine levé, sur le ventre de Denis et l'invita à le ceinturer et à le retourner comme une crêpe, dans ce qui ressembla vite à une partie de catch. Denis le repoussait de toutes ses forces. Le gamin se redressait, tombait à l'arrière et rebondissait à plat sur le lit qui tremblait. Il se projetait ensuite en avant et s'enchâssait dans les bras amortisseurs de son père. Roulant sur le côté, il exécuta une série de roulades qui manquèrent l'expédier à deux reprises tête la première contre le rebord du lit. En représailles, son père le captura et l'immobilisa en le plaquant au sol. Denis fut impressionné par la force qui se dégageait de l'enfant, par son poids et l'impression de densité qu'il renvoyait malgré son jeune âge.

— Qu'est-ce que tu veux faire aujourd'hui ? lui demanda Denis en le libérant.

— Me battre à mort, sale tamanoir, répondit le gamin en retombant lourdement sur lui et en rigolant de toutes ses dents.

Il lui manquait deux dents sur la mâchoire inférieure qu'il avait perdues dans un accident de trottinette.

— Je me rends... je me rends...

La journée serait joyeuse. Elle ferait partie des jours heureux. La première chose que fit Ian en sortant fut de vérifier où en était le nuage bleu.

— Tu le vois ? demanda-t-il à son père.

— Là, dit Denis. Regarde, derrière cet autre nuage en forme de cheval. C'est lui, n'est-ce pas ?

— Est-ce que tu vas finir par bouger, sale nuage, rigola Ian. Qu'est-ce qui se passera s'il ne bouge jamais d'ici ?

— Hé bien...

— On restera ici toujours...

— Peut-être.

— Ouais, ouais. On reste ici toujours. On dirait qu'il est plus petit qu'hier, remarqua Ian. Il a peut-être plu sur des gens. Ils seront bleus dans ce cas.

Ian adorait ces exercices de spéculation. Ces « et si... ? » émaillaient gaiement leurs conversations, permettant au gamin de balayer une multitude d'hypothèses sur le cours de sa propre vie. La plupart du temps, il s'agissait de déterminer si quelque chose allait s'interrompre ou au contraire d'imaginer ce qui se passerait si la situation dont on causait durait éternellement. Est-ce que si le nuage avalait tous les autres, les autres seraient aussi bleus que lui ? Est-ce qu'il pleuvrait encore ? Est-ce que si je ne revoyais plus jamais maman, elle me reconnaîtrait quand même ? Est-ce que si je devenais grand d'un coup, je pourrais conduire la voiture ? Denis n'avait pas d'autre envie pour le moment que de prendre du bon temps avec son fils.

— Est-ce que tu sais nager ? il lui demanda.

— Comme un dauphin.

— Ça te dirait qu'on aille à la piscine ? Et puis après on visitera un château.

— Et le nuage ?

— Oh, le nuage, il peut bien attendre une heure ou deux encore.

Ils passèrent une heure à s'éclabousser et à plonger à la piscine municipale qui était située au Parc des Loisirs. C'était une piscine vieillotte comparée aux parcs aquatiques qui tendaient de plus en plus à remplacer les piscines traditionnelles. Elle ne disposait que de deux bassins, un petit bain où Ian et son père passèrent l'essentiel de leur temps et un bassin de nage de vingt-cinq mètres, où Denis réussit tout de même à placer quelques longueurs de dos crawlé. À l'entrée, ils avaient pu acheter sans mal des slips de bains et des bonnets dans un distributeur qui proposait également des barres chocolatées et de céréales. L'époque offrait tout de même cette facilité d'avoir pensé toutes les situations commerciales imaginables. Il viendrait un temps, pensa Denis, un temps si proche maintenant que son évocation lui brûlait les yeux, il viendrait un temps où les hommes se souviendraient des années 2010 comme d'un point de retournement de la civilisation, une sorte d'âge d'or de l'ère matérielle, celle où toutes les interactions sociales étaient pensées autour de la satisfaction de notre appétit de marchandises. Les distributeurs automatiques en étaient la meilleure illustration. Ils s'étaient garnis, avec le temps, de choses de plus en plus dispensables et diversifiées, si bien qu'on pouvait aujourd'hui y acheter n'importe quoi. Les distributeurs semblaient se remplir seuls et précéder la formulation de nos besoins. On distribuait des biftecks et du jambon devant les boucheries, des clams et du haddock à la poissonnerie, du pain et des croissants chauds chez le boulanger, des préservatifs, de la pommade et de l'aspirine à la pharmacie, et tout ceci vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'était d'une ingéniosité exemplaire et un signe d'attention du marchand au client qui aurait mérité une véritable émotion, si, par principe, nous n'avions pas été pourris par des décennies d'abondance. D'un autre côté, que fallait-il penser exactement d'une société qui mettait toute son intelligence à l'œuvre pour que chacun puisse acheter des mini-saucissons à n'importe quelle heure du jour et de la nuit ? L'interruption de la vente de ces biens de première nécessité

comme celle des réseaux de téléphonie, pendant plus de cinq minutes, serait de nature à plonger l'homme moderne dans le plus grand désarroi. Le distributeur de la piscine proposait des pinces à épiler, des pinces à ongles, des pierres ponce, des pansements, des préservatifs, de petits Babybel et même des mignonnettes de Ricard pour ceux qui souhaitaient prendre l'apéritif après l'exercice.

Ian ne nageait au final pas si bien que ça. Il ne nageait pas du tout même, se contentant de flotter et d'avancer comme le font les petits chiens, en battant l'eau avec les mains devant lui. Denis avait appris à nager avec son grand-père à l'âge de cinq ans. C'était une époque où l'on avait encore des grands-parents et où ils habitaient à quelques encablures de la maison. La génération suivante s'était dispersée et avait enterré les relations familiales pour des impératifs professionnels, en raison de séparations précoces et d'une farouche volonté d'autonomie. Les grands-pères s'étaient retrouvés à des centaines de kilomètres de distance, ne voyant leurs petits enfants que lors de courtes escales ou des fêtes de famille. Les grands-pères n'avaient plus appris aux enfants à nager, à lire ou à faire du vélo. Tout ceci avait été relégué dans le misérable et étouffant creuset qu'était la cellule familiale.

Denis avait appris à nager avec son grand-père. Il se souvenait des matinées passées à barboter dans une piscine municipale semblable à celle de Langeais. Deux bassins là aussi et ce tropisme qu'il avait à rejoindre le grand bain alors qu'il ne maîtrisait pas les rudiments du sport. Son grand-père le guidait sur une grande bouée noire qui occupait le centre du bassin et gênait les nageurs enlignés. La bouée se déplaçait au gré de leurs mouvements, de leurs sauts et de leur gymkhana. Le grand-père de Denis était gros et ventripotent. Il était aussi musclé et drôlement fort. Il ne buvait jamais avant d'aller à la piscine et se présentait ainsi sous un jour joyeux et frais. Ses dents étaient immenses lorsqu'il souriait. Denis se souvenait des fois où son grand-père le jetait à l'eau et où il coulait en passant quelques secondes sous la chambre à air. La bouée l'empêchait de remonter et lui donnait l'impression de se noyer. Son grand-père l'empoignait alors aux épaules et le tirait hors de l'eau. Il lui donnait des tapes amicales dans le

dos comme s'il le ranimait. Pourquoi avait-on fait disparaître les grands-pères ? Les piscines sont si grandes de nos jours avec leurs espaces détente et leurs salles de musculation adjacentes. On ne s'y retrouve plus. Il y a des toboggans et des bassins à bulles. Il est presque devenu impossible de nager en ligne droite sans adhérer à un club.

Ian ne nageait pas, mais n'était pas craintif. Il s'enhardit au fil des minutes et accepta finalement de sauter du plongoir de trois mètres en tenant la main de son père.

— Nous sommes les plongeurs d'Acapulco, cria Denis.

— De quoi ?

— C'est une ville au Mexique. De jeunes gars s'y jettent depuis une falaise haute de cent mètres pour plonger dans la mer.

— Les plongeurs d'Apouco !

Et Ian s'élança en tenant son père par la main pour un saut de deux secondes dans le vide. Lorsqu'il émergea, son père le serrait dans ses bras et le portait en dehors de l'eau comme on porte un trophée ou un flambeau. La sensation était nouvelle, de voler au bout des bras de son père et de sentir la force qui s'en dégageait. Denis regardait ses propres doigts soutenir les mollets, fins et pourtant déjà forts, de son fils. Il plia les bras et propulsa Ian encore plus loin qui cria à la remontée et expulsa de l'eau par les oreilles.

— J'ai bu la tasse, dit le gamin en toussant.

Dans le petit bain, ils dégottèrent un ballon de la taille d'un ballon de handball et se mirent à improviser un jeu. Denis était tireur d'élite et Ian gardien-araignée. Ils disposèrent des plots à deux mètres de distance et se lancèrent la balle de mains à mains ou en rebonds ricochets à la surface de l'eau. Autour d'eux, d'autres enfants et d'autres pères partageaient les mêmes jeux tandis que des personnes âgées barbotaient avec des planches et des flotteurs en râlant quand on les éclaboussait. Denis faisait des sauts de cabri avant d'expédier la balle selon des mouvements qu'il baptisait de noms spectaculaires comme la « balle fusée », la « perforante » ou

encore la « supervrille ». Ian ripostait par la « défonceuse », la « magie noire » ou la « balle looping » qui était une balle tournoyante et qui vous retombait dessus comme un martin-pêcheur en piqué. La liste des noms folkloriques qui accompagnaient leurs lancers était plus longue et poétique que la carte d'une mauvaise pizzeria.

Au bout d'une heure, ils remontèrent d'un commun accord pour ne pas prendre froid. Régulièrement, Denis devait se cacher pour éternuer et moucher dans le creux de ses mains quelques millilitres du liquide jaunâtre et puant qui s'échappait continuellement de son nez. Il le dispersait dans l'eau, où il flottait en suspension pendant quelques secondes, comme un lombric. Les piscines modernes étaient équipées de réactifs qui changeaient de couleur lorsqu'un baigneur pissait dans l'eau. Il ne savait pas si ces précipités étaient opérants dans cette piscine municipale. Il n'y avait rien à sa connaissance qui réagissait à la dispersion de morve radioactive.

Dans les vestiaires, Denis aida Ian à se rhabiller et pu voir en quoi leurs morphologies se ressemblaient. Ian avait, comme lui, un buste assez long et des jambes solides. Il avait, sans qu'il ait eu l'occasion de le développer encore, un torse large et des épaules carrées.

Il n'éprouvait pas de satisfaction particulière à avoir transmis son corps à son fils. Il n'avait plus la mémoire des services que celui-ci lui avait rendus. Comme la plupart des hommes, Denis n'avait gardé ni la mémoire de son corps, ni l'histoire de ses formes. Il n'avait plus le souvenir de sa constitution d'enfant, ni de ses différents états entre l'âge adolescent et l'âge adulte. Plus jeune, il portait des tee-shirts de forme saharienne, avec un col rond et trois boutons qu'il ouvrait largement sur le torse. Il les enlevait en les roulant en boule dans une recherche d'effet dramatique. Son corps était alors à la fois fin et ferme, souple et musclé. C'était son corps mythique, celui qui alimentait l'image mentale qu'il avait de lui-même, un corps qu'il avait photographié pour l'éternité et qu'il convoquait lorsqu'il doutait et avait besoin de réconfort. Avec les années, ce corps-là avait été remplacé par quelque chose de moins maniable et de plus... cylindrique. Denis était sauvé de l'embonpoint par sa taille, mais ses fesses

avaient perdu de leur tonus et de leur dignité. Son ventre était à peu près plat, mais il avait désormais les flancs protégés par d'affreux demi-boudins de porc en chair de cochon. Ses pectoraux avaient fané et ressemblaient à de petits seins difformes et pendants. Un poil de son pubis sur quatre était blanc. Denis effectuait depuis quatre ans des exercices d'entretien : des pompes et des abdominaux. Il essayait de ne pas manger trop de saloperies, de chips et de sucreries. Mais il choisissait maintenant les polos traditionnels plutôt que les maillots à col rond. Personne ne gardait de souvenir de son corps d'enfant.

Il n'y avait qu'en regardant ses propres enfants qu'on pouvait s'en faire une idée.

— Tu n'as pas froid ? demanda-t-il à Ian.

— Non.

— Allons-y, alors.

Le gamin n'avait plus parlé d'appeler sa mère depuis le matin. C'était une petite victoire pour Denis même s'il savait que l'idée lui reviendrait. Il supposait que Camille avait dû, lorsqu'elle lui avait enlevé son fils, passer par ce genre d'étapes pour l'effacer progressivement de sa mémoire. Ian n'avait gardé aucun souvenir de lui, aucune sensation de sa présence historique. Les deux jours qu'ils avaient passés ensemble l'avaient juste amené à rouvrir une case obscure de son cerveau où il rangeait les affaires du père. Cette case avait été vide et noire jusqu'à ce qu'elle s'ouvre à nouveau et se remplisse de deux ou trois sources de joie, d'un visage et d'un peu de musique. Quoi qu'il arrive désormais, et il arriverait forcément des choses, il lui faudrait de nombreuses années et de multiples interventions pour qu'elle se vide à nouveau et que son contenu soit effacé de la mémoire du gamin.

— C'est quoi ça, demanda Ian en voyant les trois valisettes qui étaient posées dans le coffre ?

— Mon dernier travail consistait à écouler cette marchandise. Ce sont des valises qui soignent les gens.

— Et comment ?

Denis ouvrit l'une des mallettes et en découvrit les électrodes. La société Electra à laquelle il avait définitivement emprunté les matériels afin de les revendre pour son propre compte commercialisait ces valisettes individuelles d'électrothérapie inspirées des vieux modèles Fluvita depuis une douzaine d'années. Les électrodes étaient en verre, certaines en aluminium. La mécanique était rudimentaire, mais assez jolie en soi. Le fond de la valise dans laquelle étaient insérées les molettes de réglage était en bois verni. Une bobine produisait la tension et l'on appliquait les électrodes pour soigner la douleur selon un guide pseudo-scientifique indiquant où les positionner pour que le courant circule de façon optimale.

— Je pourrais l'essayer ?

— Ce n'est pas pour les enfants.

— Est-ce que ça fait mal ?

— Un léger picotement. Rien de plus. Sauf si tu montes le courant à fond.

— Je pourrais essayer ?

— ...

Denis avait écoulé pendant six mois les valises dans des maisons de retraite ou chez des personnes seules qu'il visitait en porte-à-porte. En tant que commercial attaché à la marque, il recevait 10 % du prix de vente, 8 % quand la société fournissait également le fichier des personnes à démarcher. Denis avait fini par prendre la poudre d'escampette et garder pour lui une cargaison de dix valisettes. C'était grâce à elle qu'il avait pu continuer à vivre et à rechercher l'endroit où Camille avait emmené l'enfant.

Ils déjeunèrent dans un snack-bar près de la gare de Langeais et puis Denis enchaîna sur ce qu'il appelait le programme des divertissements. On pouvait difficilement errer en Touraine sans atterrir dans un château. Ian avait repéré celui de Langeais, massif et dressé droit sur sa motte à quelques centaines de mètres de l'endroit où ils mangeaient, mais Denis

lui préféra celui d'Ussé qui était à quelques kilomètres seulement, de l'autre côté de la Loire.

— Je te promets le plus beau des châteaux de contes de fées. Le château des chevaliers et des magiciens. Tu aimes les chevaliers ?

— Oui. Tout le monde aime les chevaliers dans ma classe. Et les dragons. Il y aura un dragon dans ton château ?

— Sûrement.

— Un vrai de vrai ?

— Oui.

En retraversant le pont suspendu, ils s'aperçurent qu'il avait plu de l'autre côté. Le sol était humide et de petites flaques d'eau bleues s'étaient formées sur le tablier vieillissant de la structure. Denis accéléra et déroula les quatre-cents mètres de pont avant de se ranger sur le bas-côté. Là, il descendit de voiture et contempla le ciel. Ian descendit à sa suite.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

— Le nuage.

— Est-ce qu'il est toujours là ?

— Oui, il a encore perdu du volume depuis tout à l'heure. Il a plu, vois-tu. Il s'est vidé.

L'immense masse nuageuse qui les avait attendus depuis la veille avait en effet dégrossi de trois ou quatre fois son propre volume. Elle ressemblait maintenant à l'extrémité ouateuse d'un coton-tige sans son bâton.

— Waoh, s'exclama Ian en pointant du doigt un endroit du ciel un peu plus lointain. Regarde, papa, on dirait qu'il y en a d'autres par là-bas. Les nuages bleus qui arrivent. Un autre là, et un troisième ici.

— On dirait bien que le moment est venu alors.

— Venu de quoi ?

— Le moment où il n'y aura plus que des nuages radioactifs, le moment où leurs caractères se transmettront de nuage à nuage et plus simplement par le truchement des vapeurs. Nous devrions retourner à la centrale, voir ce qui s'y passe.

— Tu avais promis qu'on visiterait le château en premier. Tu avais promis qu'il y aurait une princesse et des chevaliers.

— J'avais promis, mais c'était avant.

Ian se décomposa et se mit à hurler et à pleurer.

— Tu es un menteur. Maman m'avait dit que tu mentais tout le temps !

Denis essaya de l'interrompre, mais sa crise était en train de monter et déjà incontrôlable. Il plaça les mains sur les épaules du garçon et tâcha de contenir la colère qu'il sentait irriguer les nerfs et les veines du gamin. Les veines de son cou étaient vertes et violettes, saillantes comme des varices de vieille dame.

— Entendu, entendu. Allons visiter ce maudit château en premier, dit Denis.

Le gamin était irrécupérable. Il suffoquait en bave-moussant des lèvres. Denis lui donna une légère claque qui le détourna un instant de l'objet de sa crise.

— Puisque je te dis qu'on va au château. Allez, monte.

Il y eut comme une fumée blanche qui s'échappa de Ian, un fantôme qui s'éleva en serpent in dans l'air rafraîchi et la colère le quitta. Son visage reprit une forme paisible et enfantine. Il se frotta les yeux et remonta en voiture.

D'où ils étaient, Denis observa une tâche sèche et arrondie proche de l'eau avec des traces de pas et de pneus tout autour. Il pensa immédiatement à la montgolfière de Régis, mais la chercha des yeux en vain. Ce n'était pas un jour de départ.

Les colères et les crises de Ian terrifiaient son père qui n'aurait pas imaginé qu'elles puissent se manifester avec une telle violence. L'enfant avait dû connaître d'intenses frustrations pour avoir développé une telle sensibilité. La

séparation avait pu provoquer des manques affectifs et, à l'inverse, des surcompensations qui faisaient que l'enfant avait pris l'habitude d'exiger de sa mère qu'elle satisfasse toutes ses envies... sous peine de le perdre. C'était la logique qui soutenait le phénomène : une menace de se perdre à jamais, de n'appartenir à personne et de se défilier à la possession amoureuse des adultes. À l'échelle d'un enfant, c'était le chantage le plus diabolique et efficace qui soit.

— Et tu m'achèteras un cadeau à la boutique ! revendiquait-il.

Fidèle à son habitude et parce qu'il ne savait pas quoi dire à cet instant sans risquer de perdre le contrôle de lui-même, Denis inséra un énième CD dans l'autoradio et en entreprit le commentaire critique, à l'attention de son fils ou de qui voudrait bien l'écouter. Camille et lui avaient partagé ces instants jusqu'au jour où elle n'avait plus supporté qu'il écoute de la musique. Partout où elle arrivait et où il donnait cette affreuse musique, rock ou classique, elle venait et appuyait immédiatement sur la touche STOP de l'appareil. C'était la première chose qu'elle faisait, si bien qu'il avait fini, pour cette seule raison, par la tenir pour une ennemie. Couper la musique de quelqu'un faisait partie des deux ou trois choses qu'il considérait comme un manque absolu de respect et de considération. On ne peut malheureusement pas vivre très longtemps avec quelqu'un qui vous coupe la musique.

— Aaron Copland a composé assez peu de pièces vocales, ce qui est paradoxal chez un homme qui aimait beaucoup parler et tenait l'opéra pour le plus grand des répertoires. Tu sais ce que j'appelle pièces vocales, bien sûr ? Des morceaux, tout simplement, où des gens chantent comme dans les chansons ou les opéras. Copland a composé deux opéras qui ne sont généralement pas considérés comme des chefs-d'œuvre, mais qui ont tous les deux leurs qualités. Celui-ci s'appelle *la Terre est Tendre*. Il raconte l'histoire de deux vagabonds qui, après bien des errances, arrivent dans une ferme. On les prend pour des bandits, on les rejette jusqu'à ce que le maître de maison

arrive et décide de leur donner une chance. Il les embauche et les deux hommes se mettent au travail. Au bout de quelque temps, ce sont devenus des fermiers tout à fait accomplis, des ouvriers très appréciés. Plus personne ne les considère comme des violeurs en puissance ou des chenapans. Et puis, lors d'une fête d'anniversaire, l'un des deux tombe amoureux de la fille du propriétaire et il s'enfuit avec. Le message véhiculé par cet opéra est assez ambigu. Il parle à la fois de ce qu'on est et de ce qu'on paraît. Il parle de ce qu'on devient à force d'être pris pour un autre, mais aussi de la liberté qu'il est possible de se donner, de l'inconscience dont il faut faire preuve pour devenir quelqu'un d'autre. Laurie, c'est le nom de la jeune fille qui quitte sa famille sur un coup de tête pour suivre l'un des étrangers, est un magnifique personnage féminin. Même si la plupart des gens peuvent la trouver complètement idiote.

— Tu sais, papa, je ne comprends pas tout ce que tu me racontes, soupira Ian. Mais j'aime bien quand tu parles de musique. Est-ce que Laurie va mourir ?

— Non. L'opéra ne raconte pas la fin de l'histoire, mais je ne pense pas qu'il lui arrive quoi que ce soit. Elle part avec son amoureux et ils vivent heureux. Tu as une fiancée, toi ?

— Elle s'appelle Lola. On se fait des bisous.

— Elle est jolie.

— Oui. Elle a une cabane dans son jardin. Tu peux me raconter encore l'histoire de Graziella, la petite fille qui devenait une hirondelle ?

— Pas maintenant. Nous sommes presque arrivés.

— Une autre histoire, alors ?

— Ce soir. Ce soir avant de t'endormir, je te promets. Est-ce que tu connais celle de la Belle au Bois Dormant ?

— Oui. J'ai vu le dessin animé.

— Regarde, voici son château.

Denis avait ménagé ses effets. En bifurquant à la verticale de Rigny Ussé en longeant la Loire, on débouchait sur une perspective monumentale avec en ligne de mire le château de la Belle au Bois Dormant, encadré par les arbres. C'était une vision saisissante quand on apercevait ainsi le château pour la première fois, ce château presque mythique et qui, par son architecture et son image, incarnait à lui seul le concept de château. C'était pour cette raison que Disney l'avait choisi. Pour cette raison que tous les pères et les dessinateurs du monde lorsqu'il s'agissait de croquer un château retenaient ce modèle précis qui mêlait l'inspiration médiévale et les formes parfaites de la Renaissance.

— Waoh, s'exclama Ian. Je peux le voir de près ?

— Bien sûr. Nous allons même entrer à l'intérieur.

Le parking était étrangement désert et mal entretenu. Après la pluie du matin, qui avait dû être sévère, des nids de poule s'étaient remplis d'eau et avaient rendu la circulation difficile. Lorsqu'ils descendirent de voiture, Denis fut étonné de voir la grille principale fermée. Il craignit un instant que le château n'accueille pas de visiteurs. Était-ce le jour de fermeture hebdomadaire ? S'était-il produit quelque chose ? L'atmosphère s'était rafraîchie et il flottait autour du château comme une légère brume mystérieuse.

— Lorsque le prince est venu sauver la Belle au Bois Dormant, le château était devenu invisible. Il y avait des ronces tellement grandes et épaisses qu'elles ressemblaient à une forêt. Personne au village ne se souvenait plus qu'il y avait eu ici un château.

— Comment le prince a fait pour le savoir alors ?

— Il était curieux et je crois qu'il a été guidé par un animal. Je ne me souviens plus si c'était un chat ou un rossignol.

— Un hérisson peut-être. Comme ça il n'était pas piqué par les ronces.

— ... Le prince a suivi l'animal dans un tunnel de ronces. Il a déchiré son manteau, son pantalon et lorsqu'il est arrivé face

au château, il était presque nu, seul et nu. C'est le chat ou le rossignol...

— Ouïe hérisson...

— ... qui a montré au prince l'escalier qui montait jusqu'à la princesse.

— Il était nu ?

— Enfin, avec un slip et un pantalon déchiré. Il ne ressemblait plus tellement à un prince.

— Comme Hulk, alors ?

— Si tu veux, sauf qu'il n'était pas vert. Ni noir, ni Arabe. Ni chinetoque, je suppose. Le prince était blanc comme toi et moi. Un vrai prince, quoi. Ce n'est pas tout à fait la version du dessin animé.

— Il y aura une boutique ?

— Je ne sais pas.

— Tu m'achèteras une épée, s'il y en a.

Ian et Denis s'avancèrent jusqu'à la grille qui n'était qu'entrouverte. Il n'y avait aucune restriction d'accès, aucune affiche indiquant le prix d'entrée, les horaires et l'autorisation de pénétrer dans l'enceinte avec un chien ou en fauteuil roulant. Il n'y avait personne derrière ce qui avait jadis servi de comptoir d'accueil. Le bâtiment qui abritait autrefois la billetterie était fermé et sérieusement attaqué par le temps : les vitres étaient cassées et recouvertes d'une crasse bleue. Au travers, on n'apercevait aucun article en plastique, aucun pot de confiture, plaquette ou épée en mousse, d'habitude vendus en appui de la visite. Pas même une buvette ou un panneau indiquant où étaient les toilettes. Il y avait des factures et du courrier qui moisissaient sur le sol, juste derrière la porte.

9

LE CHEVALIER ERRANT

La base du château était étroite ce qui lui donnait un aspect chaleureux et minimisait la taille du logis. Il fallait se déplacer sur la droite du bâti pour avoir une idée de la largeur réelle et de la magnificence du bâtiment. Le château d'Ussé était solidement campé sur son ensemble de tours couvertes, de créneaux Renaissance et perchoirs gothiques. Achievé au XVII^{ème} siècle, il dégagait une impression, assez unique en son genre, de force et de raffinement. Il n'avait pas la richesse d'un Chambord, l'audace d'un Chenonceau, mais passait pour incarner, par la grâce de ses formes et l'incroyable ligne de son équilibre, l'essence même de ce que devait être un château.

Sans doute était-ce sa portée iconique qui en avait fait le modèle du château de la Belle au Bois Dormant dans la relecture horrifique du récit de Basile. L'histoire de Charles Perrault et son affreux prolongement cannibale ont beaucoup fait pour la renommée du lieu, tandis que l'emprunt de sa silhouette par Disney contribua à en diffuser l'image.

Au pied du mur Ouest, la hauteur des tourelles en imposait et était accentuée par la ligne droite des arêtes extérieures. Ian levait la tête et tentait d'apercevoir des chevaliers par les fenêtres et les meurtrières des tours. Mais de chevaliers, bien entendu, il n'y avait point. Denis ne cessait de s'étonner qu'on les eût laissé entrer sans payer. Il n'y avait autour d'eux aucun autre touriste, aucune âme qui vive.

Le château ne semblait pas complètement désert et abandonné pour autant. Les jardins étaient soignés et le gravier

des allées pas encore complètement contaminé par les mauvaises herbes. Les pelouses qui menaient aux dépendances manquaient pourtant de soins. Elles étaient grasses, plus hautes et désordonnées que ne l'aurait permis une exploitation touristique régulière. L'orangerie s'était partiellement écroulée en haut d'une colline, laissant sur le côté des éclats de verre et des vitrines en miettes. La chapelle au-dessus ne semblait guère en meilleur état. Un peu partout autour d'eux, sur le sol et depuis l'entrée,

Denis et Ian avaient dû éviter un nombre incalculable de crottes de chiens qui n'avaient pas été ramassées depuis des mois et composaient un chemin à la fois écœurant et surprenant vers le hall d'entrée. Les crottes s'étaient étalées comme de petits cailloux, en billes sur le sol, ou en amas gluants et bouseux chocolat entre les plaques et les herbes.

— Tu entends ? signala Ian à son père tandis qu'ils débouchaient dans la grande cour carrée.

Denis s'était décentré pour contempler sur sa droite la perspective qui courait jusqu'à la Loire.

— Quoi ?

— Tu entends ? Les chiens...

— Qui ça ?

— Les chiens. Ce sont eux qui ont fait toutes les crottes. Tu les entends ? Ils dirigent le château et ils viennent pour nous.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Denis fit quelques pas en arrière. Il prêta l'oreille et discerna à son tour les premiers aboiements. Ce n'était pas des aboiements puissants, plus des jappements et des jactances de petits chiens, des grognements et grondements indistincts qui descendaient la motte au galop. Lorsqu'ils les virent débouler de derrière les écuries, Ian et Denis s'arrêtèrent, partagés entre la surprise et la peur.

Ils étaient une cinquantaine, une soixantaine peut-être, mais qui ne faisaient pas grande troupe tant leur taille était modeste. Les chiens de salon fonçaient sur eux, parfois même avec leurs rubans et leurs manteaux de corps. Il y avait des caniches et

des chihuahuas, des pinschers nains et d'affreux bichons, des pékinois et des shih-tzu enrubannés, une sorte de caravane canine luxueuse débarquée d'un salon, d'un paquebot ou d'une maison de retraite pour vieilles dames fortunées. La collection de chiens était hideuse et surtout ridicule par la taille de ses membres. Il y avait de petits bruns et de petits blancs, des sans poils ou des qui tenaient dans la main, des bas du cul et des courts du menton, des frisés et des vers à queue. La meute n'en restait pas moins menaçante et était pourvue d'assez de crocs tranchants pour mordre et dévorer un père et son fils.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Denis à voix haute, tandis que les chiens s'approchaient. Dépêche-toi.

Denis saisit Ian par la main et l'entraîna vers la porte la plus proche, mais le château était fermé. Les chiens formèrent un cercle grognant et écumant autour d'eux. Denis tapa du pied contre les pavés de la cour intérieure en avançant et il aboya à son tour. Ouaf ! Ouaf ! Les chiens reculèrent sous la menace. Il tapa dans les mains, grogna, rugit puis émit une série de cris stridents qui visaient à surprendre les animaux et à différer leur attaque. Le plus audacieux d'entre tous était un bichon havanais, couleur crème, qui portait un collier Gucci argent. Il se tenait quelques centimètres devant les autres, pointant son minuscule museau rose en avant comme s'il se fut agi d'une épée. Le bichon aboya à quatre reprises pour galvaniser la bande, avant de taper de la patte sur le sol et de s'élancer. Ses pattes ridicules le portèrent vers l'avant non sans vivacité.

Il tenta de saisir Denis à la cheville. Compte tenu de sa taille, il ne pouvait pas espérer mieux, mais le bichon se brisa les dents quand celui-ci lui décocha un formidable coup de pied qui l'expédia en geignant deux bons mètres plus loin. Les autres reculèrent de quelques pas. Ils avaient la bave aux lèvres, non qu'ils fussent enragés ou malades. C'était la faim qui les tenaillait et commandait une telle agressivité. Certains étaient maigres jusqu'aux os, ce qui, compte tenu de leurs dimensions, ajoutait à leur monstruosité. Ian avait trouvé refuge derrière son père et s'agrippait à son jean, tout en regardant la bande des chiens évoluer à deux mètres devant eux. Lorsque le bichon eut recouvré ses esprits, les autres se

rassemblèrent autour de lui et composèrent dans la cour du château, un cercle de prédateurs qui couvrait un arc de cent cinquante degrés parfaitement géométrique. Sur un signe de leur chef, ils se ruèrent à l'attaque quand une porte s'ouvrit avec bruit dans l'angle opposé de la cour et interrompit leur élan.

— Par ici ! cria une voix masculine. Venez par ici.

L'homme tapait avec une épée sur son bouclier pour étourdir les toutous. Denis ramassa Ian comme un paquet de linge sale et fendit la meute des chiens de salon en en écrasant un ou deux au passage. Il piétina un pinscher rose dont il entendit le squelette craquer sous sa semelle, footballa un shih-tzu qui tentait de lui arracher le lacet et réussit à se frayer un chemin jusqu'à l'entrée de la salle de garde.

L'homme providentiel et mystérieux avait fait quelques mètres pour les rejoindre et tenait entre ses mains une épée courte avec laquelle il eut le temps d'embrocher un poursuivant à quatre pattes. L'animal gémit et déguerpit en s'entortillant dans ses propres intestins. Denis et Ian s'engouffrèrent à l'intérieur du château. Avant qu'ils aient pu disparaître complètement, un bichon frisé attrapa Ian au bas du pantalon et lui planta les crocs dans le mollet. Le gamin s'en dégagea de belle manière en lui écrabouillant la truffe du pied droit. Leur sauveur enfila dans le sens de la largeur un pékinois dont le sang gicla partout sur les pavés et qui expira sur un râle de nourrisson. Le cadavre de l'animal chinois fut ramené en brochette au bout de la pique et l'homme s'en débarrassa en secouant son arme devant lui.

— Entrez ! Vite ! Ou je ne donne pas cher de votre peau. Ces foutus chiens sont idiots, mais féroces comme des rats. Allez.

Une fois la porte refermée, l'homme qui avait volé à leur secours essuya sa lame ensanglantée avant de la remettre au fourreau. Ce ne fut qu'après avoir accompli soigneusement cette tâche qu'il se tourna noblement vers Ian et son père. Les

gestes de l'homme étaient lents et empreints d'une grande solennité. Il leur parut aussi vieux qu'il était sage.

— Vous ne savez donc pas qu'il ne faut pas approcher du château, reprocha-t-il à Denis. Vous l'avez échappé belle, imbécile. Et avec un gamin en plus.

— Personne ne nous a rien dit à ce sujet. Nous pensions visiter la propriété.

— Ah, pauvres touristes, souffla le vieil homme. Votre débilité n'a d'égal que votre audace. Et ces foutus guides que plus personne ne met à jour. Vous n'avez pas changé. Ce n'est pas faute d'avoir signalé la situation.

— Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

— Je me présente : Casimir de Blacas d'Aulps, septième duc et prince de Blacas d'Aulps, Marquis des Baux et légitime propriétaire de cette noble maison ou... de ce qu'il en reste.

Le vieil homme accompagna la déclinaison de ses titres de noblesse d'un mouvement de tête. Denis n'avait pas fait attention, dans l'action, à la mise folklorique de leur hôte. Le duc portait un pantalon en cotte de mailles sur des bottes en cuir immenses et bouclées, relevées de grandes chaussettes rouges. Son collant métallisé était prolongé par un slip médiéval extrêmement moulant du paquet qui pouvait ressembler, de loin, à celui mal taillé d'un superhéros.

Il portait ensuite, et sur le haut, une chemise blanche, ample et bouffante de mousquetaire, et un gilet de chasseur kaki avec des cartouchières. Ses traits étaient ceux, élégants et décidés, d'un seigneur de soixante-dix ans. Ses cheveux étaient gras, longs sur les côtés et amplement dégarnis partout ailleurs. Il plaquait leur épaisseur grisonnante de chaque côté des tempes avec de la brillantine qui lui faisait aussi reluire le crâne et le front. Avec son épée au côté que côtoyait un énorme trousseau de clés rustiques, il ressemblait à un chevalier sans maître et mal réveillé.

— Cette bande de chienchiens a pris le contrôle du village depuis deux ans. Personne n'a parlé de cette chienlit et pourtant, quel mal ils nous ont fait. Des cinq cents habitants du

village d'en bas, il n'en reste qu'une poignée, des vieux comme moi, qui se terrent chez eux et n'osent plus mettre le pied dehors. Les autres ont été mordus et ont dû marcher dans la merde avant de foutre le camp. Ils s'en sont pris aux enfants, aux parents et aux parents des parents. Sortir de chez soi est vite devenu mission impossible.

— Mais d'où viennent-ils ? demanda Denis.

— D'où ils viennent. Mais de chez nous, enfin de partout. Il y a dix ans, le département a lancé un vaste chantier visant à promouvoir l'image de la Touraine auprès des personnes ayant... du bien, enfin, un certain patrimoine. Il s'agissait de solvabiliser l'offre de biens rares et d'attirer une clientèle étrangère pour qu'ils rachètent des châteaux et des manoirs dont personne ne voulait plus payer l'entretien. Et cela a marché au-delà de leurs espérances. Le médiéval était à la mode. Les Japonais et les Russes se sont rués sur tout ce qui ressemblait à une demeure ancienne dans un rayon de cinquante kilomètres. Au lieu d'attirer de véritables aristocrates, les autorités ont commis une erreur. Il n'est venu que des nouveaux riches, des mafieux et des vieux Américains imbéciles, des touristes, des Chinois pleins aux as et des *peoples* qui ont débarqué sur un caprice et sans aucun respect pour notre Histoire et nos traditions. La plupart ont défiguré les lieux avec d'horribles créations modernes et à grand renfort d'architectes pédés. Certains ont réexpédié du mobilier et des pièces uniques dans leurs pays d'origine, pour décorer leur penthouse de Miami ou de Kyoto. Il en venait et il en partait de partout. Du Canada, d'Arabie. Des Russes. Des architectes et des propriétaires qui n'y entendaient rien. De vieux ingénieurs et des hommes d'affaires avec leurs épouses adolescentes. Il fallait voir les rues d'Ussé. On se serait cru à Cannes ou à Mougins. C'est à cette époque que Mick Jagger s'est installé dans la région. Vous avez dû en entendre parler. Il y en a eu des tas d'autres comme lui.

— Et puis ?

— Vous savez ce qu'on dit : plus on est riche, et plus la taille du chien est petite. C'est dans ces années-là que sont arrivés avec leurs propriétaires les chienchiens de salon. Les

vermisseaux, les saucissons sur pattes, comme on les appelait alors. Les vieilles les adorent et les riches en raffolent. Ils leur rappellent les bébés qu'ils n'ont pas, leur renvoient les sentiments et la sincérité que l'argent ne leur permet pas d'acquérir auprès de leurs semblables. Les Espagnols ont porté des maladies mortelles au Nouveau Monde. Les jets-setters sont venus avec les bichons, les Maltais, les rats d'égouts, les boudins blancs. Certains ont fui dans la vallée pour échapper aux câlins et aux regards moites de leur maîtresse. Ils se sont rassemblés et reproduits à une vitesse hallucinante. Les caniches et les frisés avaient toutes les aptitudes pour prospérer le long du fleuve : la nourriture est abondante et l'hiver n'est pas froid. Lorsque leurs propriétaires ont commencé à quitter la région, il y a trois ou quatre ans, les chienchiens sont devenus les prédateurs les plus féroces de l'écosystème en place et ont commencé à exterminer les renards et les belettes. Les maîtres ont abandonné les clébardes qui dormaient encore dans les palais, les castels et les domaines. Ils en ont dans chacune de leurs résidences et ne s'embarrassent généralement pas à les transporter d'une maison à une autre, quand il suffit de racheter les mêmes sur place. Les assistants et autres *personal shoppers* se demandent s'il ne faudrait pas revoir tout cela et libèrent ces pauvres créatures à la première occasion, prétextant des fugues, des accidents de la circulation ou des maladies cardiaques. Ils ont laissé faire la nature qui, de son vivant, n'avait jamais connu ces espèces futiles autrement que domestiquées. Et voilà comment nous nous sommes retrouvés avec ces meutes agressives.

— C'est insensé.

— Comme vous dites. J'ai retrouvé mes chiens de chasse égorgés un matin, il y a dix-huit mois. Deux épagneuls et un setter irlandais. Je pensais que les petits les éviteraient, mais ils ont fait parler la loi du nombre. Les chienchiens les ont dévorés comme ils ont dévoré tous les autres chiens, les lapins, des familles de sangliers. C'est une véritable catastrophe écologique. Ces roquets vaccinés sont en train de déstabiliser toute la faune locale.

— Pourquoi est-ce que les services vétérinaires n'ont pas tenté de s'en débarrasser ?

— Vous plaisantez, reprit le preux chevalier. Vous ne savez donc pas que l'État est en faillite et nous a tous abandonnés ? J'ai dû fermer mon château parce que je ne touchais plus aucune aide pour l'entretenir et le restaurer. Cela fait quatre ans maintenant que le budget du Ministère de la Culture n'existe plus ailleurs que dans les documents budgétaires. On appelle cela le gel des crédits. Un montant est inscrit dans la loi de finances qui ne sort jamais des poches de l'État et qu'on annule en fin d'exercice. La plupart des ministères sont des coquilles vides et sans le moindre sou vaillant. Voilà où nous en sommes : il n'y a plus d'argent pour les routes, pour le patrimoine, plus d'argent pour l'école et pour tout ce qui faisait notre vie d'hier. Ding Dong. *The witch is dead*. Une nouvelle ère a sonné. Tout est bien fini. Oh, je cause, je cause et je m'aperçois que je manque à tous mes devoirs. Serais-tu, mon jeune gaillard, intéressé par un jus d'orange ? demanda-t-il à Ian.

— Oui, Monsieur, répondit-il, impressionné par la figure du vieil homme, qui paraissait avoir surgi d'un de ses livres de château fort.

— Eh bien, suis moi petit et vous aussi bien sûr.

— Papa, dit alors le gamin. Je saigne.

Il souleva son pantalon et découvrit sa chaussette ensanglantée au niveau de la cheville.

— Le petit chien m'a mordu.

— Tu as mal ?

— Pas trop.

Le duc abaissa la chaussette et révéla la morsure. Deux des crocs du chienchien avait pénétré superficiellement sous la peau.

— Le bon duc Casimir nettoiera ça en cuisine. Tu t'es bien battu, écuyer. Venez.

Ils suivirent le duc à travers la salle des gardes. Ses grandes bottes claquaient sur le dallage. Le château, débarrassé des touristes et de son lustre marketing, avait repris un tour vivant, terne et poussiéreux comme au bon vieux temps. Et visiblement, cet état de délabrement discret et ce désordre plaisaient au vieux duc.

L'entrée du château s'était faite autrefois par la salle des gardes. Cette dernière était alors accessible par un pont-levis. Elle fourmillait bien sûr toujours d'armes et d'ustensiles de toute sorte. Le regard de Denis se porta sur une longue pique de plus de deux mètres, qui avait été posée à même le sol. Sa pointe, constituée d'un poignard triangulaire qui surmontait un manche en bois, était encroûtée de sang séché. La poignée était ornée de jade et d'ivoire, comme s'il se fut agi d'une lance royale.

— Un bel engin, n'est-ce pas ? Cela fait pourtant une éternité que la kouttar n'a pas servi à embrocher l'un des cabots. Je ne prends plus le temps de la nettoyer. L'acier a bu tellement de sang qu'il en transpire encore pour les siècles et les siècles à venir. Cette lance m'a rendu de fiers services.

— Comment l'appellez-vous ?

— La kouttar. C'est ainsi qu'on appelle le poignard terrible que l'on fiche au bout de cette lance indienne. Sais-tu, s'adressa-t-il à Ian, que c'était une lance qui servait à l'origine pour la chasse aux tigres du Bengale ?

— Waoh !

Ian boitilla derrière le duc flamboyant jusque dans la cuisine. Là, ce dernier lui retira sa chaussette et lui appliqua un pansement, après avoir désinfecté puis enduit la blessure d'un baume traditionnel. Ses mains étaient longues et parcourues par des veines aussi épaisses et vertes que des orvets, mais ses mouvements de soignants étaient précautionneux et délicats. Ian serra les poings quand l'alcool tamponna la plaie.

— Ça va, guerrier ?

— Je n'ai presque plus mal.

— Vous étiez venus visiter le château ?

— Oui, nous ne savions pas pour les chiens.

— Les nouvelles éditions des guides tiennent compte de la situation. Mais plus personne n'a d'argent pour se les procurer. Je continue de recevoir quelques dizaines de touristes par mois à la belle saison. La plupart ne franchissent pas le portail et repartent comme ils sont arrivés. Puisque vous êtes là, il me semble juste que je vous fasse faire la visite. Et puis on pensera à vous faire sortir de là. Dis-moi, jeune héros, est-ce que tu sais seulement qui était le grand-duc de Blacas ?

— Non.

— Mon aïeul était le compagnon fidèle de deux des derniers rois de France : Louis XVIII et Charles X. L'époque n'était pas facile pour les têtes couronnées et le duc dut faire face à beaucoup de gens qui lui enviaient son pouvoir et son influence. Il protégea le roi contre Napoléon. Tu as entendu parler de Napoléon, n'est-ce pas ? Il faisait partie de ceux qui voulaient empêcher le roi d'être roi. Mais le duc ne s'en laissait pas conter. Il leur a botté le cul jusqu'à son dernier souffle. Dans la dernière partie de sa vie, il s'est beaucoup occupé d'histoire et d'art, car c'était un grand connaisseur de tout ce qui fait la beauté humaine, comme chaque membre de cette famille. Il a aidé Champollion à percer le secret des hiéroglyphes – tu sais, les écritures égyptiennes ? – et a acheté des toiles à de jeunes peintres qui allaient ensuite faire une belle carrière. C'est ainsi que nous avons hérité de plusieurs tableaux de Ingres qui valent aujourd'hui une petite fortune. Tu ne connais pas Ingres, bien entendu ? C'est sa grand-tante qui lui a laissé le château au tout début du XIX^{ème} siècle.

— Tu veux dire que c'est ton château ?

— Oui. Et celui de ma famille. De génération en génération.

— Où ils sont ta famille ?

— Arrête de poser des questions, tu veux bien, intervint Denis. Excusez-le.

— Ce n'est pas grave. Mes enfants sont à Londres, New York ou ailleurs. Peu importe. Mes rejetons sont des exemples

triomphants de l'internationalisme. Ils prennent l'avion comme nous prenions la voiture et appellent « campagne » toute ville qui compte moins de cinq cent mille habitants. Ma femme est à Paris, dans notre appartement. Cela fait plus de trois ans que je ne l'ai pas vue. Ce n'est pas un endroit pour une femme. Elle sait ce que c'est que d'être mariée à un duc. Il y a des combats qu'on doit mener, quitte à ce qu'ils soient perdus d'avance.

— Vous restez ici pour défendre votre château ? demanda Denis.

— Vous croyez que je ne défends que le château ! Contre des chiens de salon ? Mon combat est plus vaste que ça. Croyez-moi ou pas, si ce château tombe, je ne donne pas cher de Tours et des autres villes de ce pays. Ussé est la clé de la forêt de Chinon et Chinon du Centre de la France. Il en a toujours été ainsi à travers l'Histoire.

— Vous craignez que les chiens n'envahissent le pays ?

— Vous me prenez pour un dingo ? Bien sûr que non. Ce sont juste des petits chiens ridicules. Il suffirait de les empoisonner. L'affaire serait réglée en moins d'une semaine... Vous voyez, il vient un âge où les combats qu'on mène sont autant des combats réels, contre l'État, la mort ou la maladie, que des combats symboliques, contre le temps qui passe, la modernité ou la crise. Nous les aristocrates sommes très sensibles à cette dimension des choses qui vous échappe sûrement. Vous connaissez comme moi l'état de ce pays et d'où nous sommes partis pour en arriver là. Les choses ne vont pas fort. L'enceinte de ce château a été créée il y a plus de mille ans maintenant par les Vikings pour protéger la vallée de la Loire et de l'Indre. C'est l'une des clés de la vieille France. C'est ce que je protège. Ne me demandez pas contre qui. Il y a tellement d'ennemis et d'envahisseurs, de menaces et d'assaillants que je ne sais pas contre qui me tourner. Mais je suis là et tant que je tiens bon... ce n'est pas pire que ça n'est. Vous me suivez ?

— Je comprends, dit Denis.

Ils empruntèrent le grand escalier italien vers les étages. Les bottes du duc claquaient sur le sol de tout leur poids. Elles ressemblaient aux bottes magiques du Chat Botté, si ce n'est qu'elles ne vous portaient que dans la pièce d'à côté au lieu de vous emmener au bout du monde. Le vieil homme s'arrêta en haut de l'escalier à côté d'un vieux canon graisseux.

— Ce canon a tiré son dernier boulet le jour de ma naissance. J'ai l'impression d'en entendre encore résonner le bruit dans mes oreilles. La France était en guerre et la situation pas si différente de celle d'aujourd'hui. Venez, je sais ce que vous êtes venus voir.

Ils traversèrent plusieurs pièces immenses où étaient conservées, comme au musée, des chasses en tapisseries et des meubles Grand Style dépareillés. Au rebut dans l'angle de chaque pièce, avaient été remisés des mannequins de cire costumés. Le duc les fit entrer un instant dans la Chambre du Roi où il récupéra une immense clé qu'il accrocha à sa ceinture avec un élastique. Celle-ci était la plus majestueuse de toutes les pièces qu'ils avaient traversées. Le lit au bout de la pièce était encadré par un magnifique baldaquin à la polonaise encoffré dans quatre colonnes puissantes de plâtre blanc. La pièce était décorée de tapisseries épaisses et de soieries finement brodées avec des motifs asiatiques. Le parquet en caissons était magnifique et sentait bon la cire chaude malgré l'usure. Sur les quatre commodes de la chambre, s'empilaient des appareils radios et de vieux postes télé, des téléphones portables démontés ou éventrés par des outils moyenâgeux. Le lit était défait et les draps roulés en boule. Il y avait des vêtements sur le sol et des restes de repas sur les tapis.

Denis s'approcha d'une des commodes, mais le duc l'en dissuada.

— N'approchez pas. Ces machines émettent encore une sacrée quantité d'ondes.

— Ce ne sont que de vieux appareils.

— Vous croyez ça ! dit le duc. Les téléphones portables émettent des ondes plus de trois ans après qu'on les a éteints.

On les appelle les queues de spectre et ce sont les plus nocives pour la santé et le cerveau que ces foutus appareils sont capables de produire. Vous n'avez aucune idée de l'impact de ces petits trucs du quotidien dans ce qui nous arrive, n'est-ce pas ? Éloignez le gamin s'il vous plaît. Éloignez le gamin de la radio.

L'idée n'avait étrangement pas encore traversé l'esprit de Denis, mais il réalisa pour la première fois que le duc pouvait être fou. Il repoussa Ian loin des quatre commodes qui étaient chacune disposées aux quatre coins de la pièce.

Le duc s'arrêta devant l'une de ses tables de travail et s'assit devant un vieux poste de radio. Il ouvrit un tiroir Régence et en tira une pochette dans laquelle étaient rangées une demi-douzaine d'aiguilles à tricoter. Sur la commode, il plaça un soliflore qu'il remplit avec une bouteille d'eau claire et alluma le poste de radio. L'appareil crachota quelques secondes avant de se stabiliser sur une station. Le programme musical diffusait une vieille chanson anglaise et entraînante des années quatre-vingt-dix. Plus personne ne composait de chansons aussi évoluées de nos jours.

Le duc frotta l'une des aiguilles à tricoter avec la manche d'un vieux pull en laine qui lui servait de chiffon et la brandit, tel un matador, au-dessus de la radio. D'un coup sec, il enfonça la banderille dans le cœur de la radio. L'aiguille passa par le bouton de réglage des fréquences, enfonça le micro et ressortit par le cul du haut-parleur. Le son fut tordu par le choc. Les fréquences se mêlèrent pendant une seconde, brouillant le jazz, le rock et les infos dans un infâme bouillon. L'appareil grésilla, étincela et émit finalement une sorte de ronflement qui sonnait comme un râle. L'aiguille parut changer de couleur puis lança un court arc électrique en direction du duc qui aussitôt la retira d'un autre coup violent et la fourra dans le soliflore. L'eau s'évapora en partie tandis que les particules électriques achevèrent de se disperser.

— Éloignez le gamin de la radio, s'il vous plaît. Il se peut qu'il y ait encore des émanations quelques minutes après l'exorcisme.

— L'exorcisme ?

— J'ai appelé ça comme ça, mais ne croyez pas que j'y crois vraiment. J'ai travaillé longtemps comme ingénieur. J'adore comment les radios agonisent, c'est tout. Et vous devriez voir les postes de télévision. Bientôt, tous ces trucs ne nous serviront plus à rien. Vous avez un téléphone portable, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Bien sûr. Il paraît que les pirates américains sont très sérieusement à la recherche du code qui permet de faire exploser toutes les puces téléphoniques à distance. C'est quelque chose de très sérieux. Les téléphones portables sont programmés pour répondre à une fréquence commune qui commande l'explosion de leur batterie. Il paraît que c'est une mesure de sécurité demandée aux fabricants par l'armée dans l'hypothèse où ces saloperies nous changeraient en zombies. Si les pirates mettent un jour la main sur ce code, *hasta la vista* la planète maboul, des millions de personnes auront l'oreille arrachée et du temps à ne plus savoir qu'en faire. « Van Gogh Style », comme disent mes petits-enfants. Boum Chi Boum. Il y aura des millions d'oreilles sur le marché de l'oreille de cochon et nous les boufferons avec de la vinaigrette et du persil, bon sang. Et ce jour-là sera un jour aussi important pour l'humanité que lorsque nous avons marché sur la Lune.

En disant cela, le duc attrapa son propre portable et prit quelques secondes pour vérifier ses messages.

— La femme de mon fils doit accoucher d'un moment à l'autre. Je ne voudrais pas manquer l'arrivée d'un petit Blacas. On y va les Castors Juniors ?

Denis regarda Ian qui semblait hypnotisé par les paroles du duc. Celui-ci déplia sa grande carcasse et les entraîna dans un énième escalier en colimaçon plus étroit que les précédents.

— Par ici. L'intérieur de notre château n'a jamais présenté beaucoup d'intérêt par rapport à d'autres bâtisses de la région. C'est une plaie. Ma femme avait aménagé assez intelligemment quelques décors avec le bric-à-brac que nous

avons hérité de nos parents, mais très honnêtement, cela n'a jamais ressemblé à rien. Nos meilleures pièces sont du XVIII^{ème} siècle. Et puis notre fille a eu l'idée de mettre ces maudits mannequins, dans les chambres et dans le séjour pour donner vie à l'ensemble. Les gamins ont beaucoup aimé ça et les touristes aussi, alors nous avons continué. Nous avons reçu ce gars du conseil général ou de je ne sais plus quelle administration qui était un conseiller culturel et un spécialiste du tourisme de masse. Il nous a dit :

« Est-ce que vous savez pourquoi les gens viennent au château ? ». Ma femme et moi avons répondu : « Parce que c'est un beau château, le château de la Belle au Bois Dormant. Parce que nous avons la chance d'avoir cette construction incroyable, dans cet endroit merveilleux. » « Est-ce que vous leur donnez ce qu'ils attendent ? Ce pour quoi ils sont venus ? Non. »

« C'est là que nous avons démarré la scénographie de la « Belle au Bois Dormant », d'après Perrault, sur le chemin de ronde. Le carton a été immédiat. Ma femme et mes filles ont habillé les mannequins et j'ai tiré les planches qui résument le conte sur mon propre ordinateur. Nous avons arrangé tout cela en deux weekends et l'affaire était lancée. Le château de la Belle au Bois Dormant. Nous avons abandonné tout le reste pour nous concentrer sur ce seul argument. Belle au Bois Dormant. Belle au Bois Dormant. The Sleeping Beauty. Dornrôschchen. La Bella Durmiente. La Bella Addormenta. Nous n'avons jamais eu autant de succès qu'à partir de là. Les gamins étaient ravis et les parents soulagés de ne plus avoir à se farcir de longs développements sur les tapisseries ou de vieilles croûtes sans intérêt. Nous allions droit au but et c'était cent fois mieux. »

Lorsqu'ils débouchèrent sur le chemin de ronde, Blacas n'avait cessé de parler. Denis était essoufflé d'avoir gravi les dizaines de marches qui séparaient la chambre du duc de l'attraction numéro un du château. Le duc était fringant et tenait Ian par la main.

— Ça commence par ici, dit-il au gamin, qui détailla la première image.

La mise en scène était assez rudimentaire. Il y avait le berceau de la Belle, la fée et en arrière-plan la méchante reine avec sa tenue noire caractéristique qui avait été utilisée par les dessinateurs de Disney. Les mannequins donnaient l'impression, dans le château désert, d'être endormis ou d'avoir été figés par un étrange sort. Le bébé était silencieux. La méchante reine avait été arrêtée dans son mouvement au moulage, un rictus fictif aux lèvres. Ian et Denis contemplèrent avec la même religiosité les trois ou quatre tableaux qui résumaient l'histoire de Perrault. Le tout culminait dans la scène de réveil de la belle, une belle scène nappée de blanc et de cristal qui fit une forte impression sur Ian.

Le baiser de Perrault et de Disney qui marque le réveil de la Belle avait été, chez d'autres, un viol, princier peut-être, mais viol tout de même, qui ne chagrinait pourtant personne. Les mannequins en gardaient la trace sous l'immobilité de la cire. La poussière avait recouvert les lieux et les formes leur donnant des tours à la fois morbides et séduisants. Lorsqu'ils eurent fait le tour de la scénographie, le vieux duc, sans dire un mot cette fois, les fit redescendre par un escalier extérieur qui menait à l'ancienne cuisine. Ils débouchèrent dans cette pièce immense, la plus ancienne du château, dont le plafond était taillé en berceau dans du tuffeau.

— Il va être temps de nous quitter, dit le duc. Le soir approche et je ne voudrais pas vous retenir ici pour la nuit.

— Vous pensez que les chienchiens se sont dispersés ?

— Bien sûr que non. Ils attendent comme toujours et sont prêts à vous sauter dessus si vous pointez le nez dehors. Mais Super duc a des ressources que le commun ignore. Ne vous inquiétez pas mes compagnons, je vous tirerai de ce faux pas. Avant ça, vous ne couperez pas...

Le duc ouvrit avec énergie le tiroir du billot de cuisine, une table massive de plus de quatre mètres de long qui devait jadis servir à découper les sangliers et d'autres gibiers, zébrée de coups de couteau et de traces de sang. Il en tira un large cahier

relié de cuir fauve qu'il ouvrit grâce à son signet de soie crème.

— ... au livre d'or... Le livre d'or, pardi. Ce n'est pas parce que le monde s'écroule qu'il faut oublier les bonnes habitudes, *isn't it* ? Depuis que les Blacas ont décidé d'ouvrir leur domaine au public, nul n'est sorti d'Ussé sans y avoir inscrit quelque chose. Un salut, un merci, un mot pour la postérité. Il n'est pas dit que vous ferez exception, mes coquins.

Et il pinça en disant cela l'oreille de Ian qui en sourit de plaisir. Le duc tira un stylo de sa poche ventrale et le fourra dans la main de Denis qui se pencha et, comme on le fait dans ces cas-là, chercha l'inspiration en feuilletant les impressions des précédents visiteurs.

« Merci pour votre accueil et pour cette visite au goût si particulier. Marine D. 2 janvier 2013. »

« Amazing place. So sorry it has been colonized by doggies. Mark E. S. 3/5/2012 »

« Magnifique lieu de perdition. Fuschia G. 9/7/2011 » Les six derniers mois étaient l'objet d'avis clairsemés, mais qui faisaient tous ou presque référence à l'accueil du duc et à l'apparition inopportune des chiens dans le paysage. Denis rassembla ses moyens et de sa plus belle écriture nota « Une visite mémorable pour un endroit immuable. Longue vie au duc et à son combat ! Denis Caplan ».

Le duc lut ce qu'il avait écrit par-dessus son épaule et sembla satisfait. Denis tendit le stylo à Ian qui fut invité ainsi à écrire ou à dessiner quelque chose. Il gribouilla une sorte de Belle au Bois Dormant qu'il entoura de baisers destinés à l'éveiller et de tours majestueuses bien que débordées du créneau.

— Caplan. Comme c'est intéressant. Vous savez que c'est ici que vos ancêtres ont fait une partie du boulot ?

— ...

— Vos ancêtres. Les Caplan. Vous ne savez pas ? Oh, mon dieu, les jeunes d'aujourd'hui ignorent tout de ce qui s'est passé hier. Le patronyme de Caplan vient d'une famille de

Touraine qui a assuré la garde du manteau de l'évêque Saint-Martin de Tours. Martin est mort juste à côté, il y a quelques siècles. Son manteau est une des reliques les plus précieuses de l'Église catholique. Vous ne connaissez pas cette histoire, n'est-ce pas ?

— Je regrette, avoua Denis qui ne s'était jamais intéressé à l'étymologie de son nom. Je ne vais plus à l'église depuis longtemps.

— Vous croyez que j'ai une tête à aller à l'église ? Je ne vous parle pas de religion. Je vous parle d'aventure et de magie. Le bon Martin rentrait de voyage et n'avait plus rien à se mettre sur le dos. Il faisait un froid de canard à cette époque et le saint frissonnait de tous ses os quand un homme d'apparence riche s'est présenté devant lui. L'homme lui a offert son manteau en lui disant qu'il lui donnerait la chaleur et le courage de continuer. Martin l'a remercié et a endossé le vêtement. L'homme a souri et s'est enfui dans la nuit glacée. Dans la poche du manteau qui était magnifique et brodé, il y avait une bourse pleine d'or. Martin a pris le manteau et s'est senti comme possédé par sa nouvelle apparence.

« La légende raconte qu'il s'est payé à manger, de l'alcool et pire que ça. Je ne devrais pas le dire devant votre fils, mais il est possible qu'il se soit offert une femme avec tout ce qu'il avait, voire plusieurs en même temps. Le manteau et la bourse l'ont conduit au bord du précipice. Martin a perdu la tête et a découvert que c'était ce simple manteau qui avait changé son comportement. Lorsqu'il s'est réveillé le matin suivant, et alors qu'il avait tenté de l'abandonner dans une taverne, le manteau l'attendait posé sur la chaise de sa chambre. La bourse, au lieu d'être vide, était pleine de nouveau. Martin se mit à pleurer et à prier. Il pria et pria tellement qu'on raconte que le manteau devant lui bougeait seul. Et à force de prières, sa laine s'est mise à changer de couleur. Il est passé du noir au gris, puis au blanc le plus blanc. Martin a repris possession du vêtement et a utilisé l'argent pour faire le bien autour de lui quand il est arrivé à Tours. Devant un pauvre, il a déchiré le manteau en deux et lui en a donné la moitié. Il y avait une bourse pleine dans chaque poche. Il a été nommé évêque un peu plus tard par la volonté des fidèles et est resté

dans l'histoire comme l'un des prélats les plus exigeants, généreux et irréprochables du royaume.

« Partout où il passait, Martin racontait l'histoire de son manteau et il continua à porter celui-ci durant les quarante années qu'a durées sa mission. Les Caplan ont hérité de la garde du manteau qui, à la fin de la vie de Martin, était élimé et en lambeaux. Le manteau est littéralement tombé en morceaux peu après sa mort. Les Caplan ont récupéré les pièces et les ont montées pour en faire non plus un seul, mais quatre manteaux taillés comme de simples capes.

« Le premier a été expédié à l'Empereur Charlemagne, le deuxième conservé comme une relique en Touraine. Le troisième est allé au premier fils de la famille qui en a fait un usage sage et conforme à ce que Martin avait inspiré. Le dernier fils a renoué avec la véritable origine du manteau et se serait perdu avec lui et ses étranges pouvoirs. Je ne sais pas à quelle branche de la famille vous appartenez.

— Je n'en sais rien. Je n'avais jamais entendu cette histoire avant.

— Moi non plus, sourit le duc. Je ne suis pas certain qu'il faille la raconter exactement comme cela, mais c'est ainsi que je m'en souviens et que je l'ai arrangée pour vous. Il faut que vous y alliez maintenant. C'est tout ce que j'avais pour vous et j'ai beaucoup de travail en retard.

Le duc regarda quelques secondes le dessin qu'avait laissé Ian dans le livre d'or et caressa la tête du gamin en guise de remerciement. Il se dirigea ensuite vers ce qui ressemblait à un placard de cuisine, tel qu'on peut les imaginer dans une cuisine médiévale. Dans le mur, il y avait une porte ronde qui allait du sol au plafond et en bois de chêne. Elle était fermée par un verrou comme une chambre froide ou une salle de boucherie. Le duc fit glisser la targette et ouvrit la porte sur le souterrain.

— Ce passage vous mènera en sécurité. Marchez cent mètres et remontez par la première ouverture sur votre droite. Le souterrain débouche en plein milieu du parking où vous avez dû garer votre voiture.

— C'est un vrai souterrain ? demanda Ian émerveillé.

— Bien sûr. Il se prolonge sur plusieurs kilomètres jusque dans la forêt. Tous les châteaux dignes de ce nom en avaient un. Il m'a fallu deux ans pour retrouver celui-ci et le rendre de nouveau praticable.

— Je vais distraire les chienchiens et m'assurer qu'ils ne traînent pas aux alentours quand vous sortirez. Bonne route. Et n'y revenez plus.

Le duc embrassa Ian sur le front et donna une accolade à Denis. Ce dernier prit la torche que l'aristocrate lui tendait avant de s'enfoncer dans le tunnel.

— Ne m'oubliez pas complètement, les salua une dernière fois le duc.

— Au revoir, dit Ian.

— Et merci.

Le duc referma sur eux la porte de l'ancienne cuisine. Tandis que Ian et Denis s'enfonçaient dans le passage, il tira du congélateur deux gigots congelés et les fourra dans un sac. Il monta au premier étage et les balança par la fenêtre en sifflant bruyamment pour attirer les chienchiens. La viande était encore glacée, mais la meute pouvait sentir son appétit et sa fraîcheur. Les chiens de salon, emmenés par leur chef lilliputien, se disputèrent les pains de glace et se mirent à les lécher-déchirer avec aveuglement et avidité. Les aboiements et les grognements résonnaient autour des esquimaux de viande.

Après deux minutes de marche dans le souterrain, Denis et Ian découvrirent sur leur droite, conformément à ce qu'avait expliqué le duc, la galerie qui les ramena à l'air libre.

L'enfant était radieux et son père ne l'était pas moins de lui avoir offert une telle aventure. La réalité était certainement moins éblouissante. Le ciel était bleu clair. Mais pas du bleu qui fait les belles journées de soleil. Le ciel était bleu comme un nuage.

10

BANDIDOS

Cela n'avait pas duré très longtemps, une ou deux minutes à peine, mais pendant ces quelques instants, Roch Frassati avait eu l'impression de ressentir la présence de l'homme qu'il recherchait.

Il ne s'expliquait pas le phénomène, qui n'avait aucune raison scientifique. Ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait, ce sentiment que la cible évoluait en lui et pas en dehors, qu'il suffisait de se plonger profondément en soi pour savoir exactement où elle se trouvait et prendre connaissance de l'ensemble de ses agissements. Il eut beau essayer de se recroqueviller sur la sensation et de soulever un à un les voiles qui dissimulaient peut-être la vérité, aucune image claire ne remonta à la surface. Il fut pris d'un étourdissement, d'un vertige consécutif à une trop violente introspection. Le corps n'aimait pas qu'on prenne trop de distance avec le monde. Il n'aimait pas qu'on s'aventure au-delà de ce qui est acceptable. Sa recherche avait débouché sur le surgissement d'un manque, comme si son énergie venait d'être instantanément siphonnée dans un trou noir ou une tombe.

Frassati avait garé la voiture sur le bas-côté avant de mécaniquement faire demi-tour et de repartir dans la direction opposée. Caplan et l'enfant n'étaient pas passés par là, ou pas encore du moins. Ils n'étaient pas de ce côté du fleuve, pas dans une grande ville. Il sentait la cible dans une errance similaire à la sienne, perdue entre les bornes du territoire. Caplan cherchait peut-être quelque chose ou quelqu'un, une confirmation plus qu'un lieu, un moyen de recomposer un

univers qui se défilait et de donner une consistance différente à son personnage. Ni ici ni là. Juste quelque part. Et puis son téléphone sonna. C'était le Cardinal.

— C'est moi, dit-il simplement avec son accent slave. Il faisait partie de ces types qui ont rarement besoin de se présenter. Tout va bien ?

— On ne peut mieux, mentit Frassati. Je brûle.

— Bien, bien. Il y a eu du grabuge ici. Monsieur Tomasi a été assassiné.

— Quand ça ?

— Hier matin. Chez son cousin de Ponte Leccia.

— Le boucher ?

— Oui.

— Comment ça s'est passé ?

— Deux hommes, à travers la vitrine, en voiture. Ils ont tiré à la chevrotine. Il est mort sur le coup.

Roch Frassati connaissait bien l'enseigne. C'était une excellente adresse qui vendait principalement de la charcuterie corse. Il pensa au goût de Maurice Tomasi pour tout ce qui avait trait aux salaisons. Il y a de pires endroits pour mourir. Quand ils étaient petits, ils mangeaient du saucisson dans la montagne de Moltifao. Roch y emmenait les chèvres de son père. Ils étaient une bande de quatre ou cinq gamins. L'un amenait les cigarettes. L'autre la bière. Tomasi amenait toujours le saucisson.

Comme c'était la tradition, il ne demanda pas de qui venait le coup. Cela viendrait avec les prochains avis de décès. Tomasi venait de fêter son cinquante-huitième anniversaire et n'était jamais que le neuvième ou dixième membre historique de la Brise de mer à s'effacer de la sorte. Le gang avait perdu la bataille. Ses membres étaient condamnés à se faire abattre comme des lapins jusqu'à ce que la concurrence les juge anéantis et incapables de se relever.

— Frassati, vous êtes toujours là ?

— Oui. Je suis à deux doigts de retrouver votre type.

— Notre type ?

— Caplan.

— Oh oui. Ça n'a pas une grande importance. Laissez tomber si vous voulez. Je peux vous l'avouer maintenant. Tomasi vous aimait bien. Les trucs qu'il vous donnait à faire...

— Je sais, l'interrompt Frassati. Je sais cela bien sûr. Vous me prenez pour un abruti ?

— J'ai appris que vous deviez partir en retraite.

— C'est exact.

— Eh bien, il me semble que c'est le bon moment. Je ne sais pas qui va reprendre les affaires maintenant. Il risque d'y avoir un peu d'agitation autour de tout le monde. Alors, rentrez chez vous et laissez tomber.

— Vous avez votre chance ?

— Peut-être.

Roch Frassati ne savait pas exactement à qui profitait l'extermination des membres de la Brise de mer. On parlait d'un passage de génération qui se faisait mal, de l'influence des mafias russes, d'une tentative de prise de pouvoir par des exilés marseillais. Il avait toujours pensé que le Cardinal aurait son rôle à jouer en cas de reconstitution. Ce type vivait dans l'ombre de Tomasi depuis quinze ans et sans qu'on connaisse son visage, ni les intentions qui l'animaient. Son identité attisait les curiosités, même si lui s'en foutait. Cela ne l'intéressait pas plus que ça. Il n'appartenait plus à ce monde-là et n'avait jamais eu aucune intention d'y prendre part. S'il était parti sur le continent, c'était aussi pour échapper à cette vie-là. De ce point de vue, le fait qu'il soit encore en vie était un bon indice de sa réussite.

— Tant que je serai en mesure de le faire, dit encore le Cardinal, vous recevrez votre virement mensuel. Ne vous inquiétez pas. Je crois que c'est ce qu'il aurait voulu.

— Merci, Cardinal. Faites la bise au patron de ma part.

— Bonne chance à vous.

Alors qu'il roulait, son esprit l'emmena trop loin dans le passé. Ce n'était pas la première fois qu'on lui annonçait la mort de quelqu'un qu'il connaissait bien. Son ancien village était un cimetière où tous les hommes de sa génération semblaient vouloir se précipiter avant l'heure. Il y avait eu autant de cancers que de morts violentes et si peu qui portaient les cheveux blancs plus de deux ou trois saisons.

Il éprouva un étourdissement qui faillit lui faire quitter la route. Pendant quelques secondes, son esprit flotta juste à côté de lui dans l'habitacle et il perdit le contrôle du véhicule. Roch Frassati était sujet à ce genre de glissements depuis l'adolescence. Il s'était toujours demandé si c'était une manifestation caractéristique de la conscience humaine qui affectait tous ses semblables. L'annonce de la mort de Maurice Tomasi l'avait propulsé des années en arrière. Les souvenirs étaient lointains, mais il se souvenait parfaitement de leur amitié de gamins, des sentiments qu'il éprouvait pour lui et de ce qui, dès le début, les avait différenciés. Tomasi était calme et lui volcanique. Tomasi aimait la Corse et lui ne pensait qu'à s'en échapper. Tomasi connaissait les noms et prénoms de ses quinze oncles et tantes, les noms de leurs enfants et petits-enfants, de leurs cousins et arrière-cousins, tandis que lui préférait apprendre les noms des héros de DC qui figuraient à l'arrière des BD que lui ramenaient son père d'une boutique spécialisée de Bastia.

Est-ce qu'il fallait continuer ?

Lorsqu'on prend une soudaine conscience de soi alors qu'on se trouve en plein milieu d'une action, on perd immédiatement le contact avec celle-ci. On se retrouve dans l'impossibilité physique de prolonger son geste, de l'achever ou même de se protéger. Pour ainsi dire, on se regarde de l'extérieur avec une impression de vertige. On sent sa tête qui tourne, une envie de vomir qu'il faut réfréner en même temps qu'on se refourre le plus rapidement possible dans son enveloppe corporelle.

Frassati ralentit et fit un écart pour ranger la voiture sur le bas-côté. Il ouvrit la fenêtre et mit de la musique. Il suffit

généralement de pas grand-chose pour se réancrer dans le présent : ajuster quelques éléments d'environnement, détourner sa propre attention de ce qu'on fait, meubler l'existence, et c'est reparti. Il ne vaut mieux pas que le vertige vous prenne tandis que vous conduisez ou faites du deltaplane. La sensation désagréable d'être à côté de ses pompes peut perdurer cinq ou six minutes après son apparition et déboucher sur un malaise véritable. Cela n'arrivait plus à Frassati depuis très longtemps.

— Je me sens comme une éponge, se parla-t-il tout haut.

Parler tout haut était un bon moyen de revenir sur terre, même si entendre sa voix était toujours entendre celle de quelqu'un d'autre.

Il respira plus amplement et négocia plusieurs ronds-points en essayant d'optimiser sa trajectoire. Son ancienne femme avait tendance à rester trop près du bord droit. Il se moquait tout le temps de sa façon d'attaquer les ronds-points. Elle suivait avec application la forme circulaire de l'échangeur et courait à chaque fois le risque d'être déportée vers l'extérieur, voire de mordre sur la bordure.

— Tu n'es pas obligée de suivre la courbe avec autant de précision. Tourne ton volant.

Elle lui reprochait de couper ses virages. Elle avait raison. Lorsqu'il était persuadé qu'il n'y avait personne en face de lui, Frassati n'hésitait jamais à mordre sur la ligne médiane qui séparait les voies. Il tournait en inclinant le corps sur le côté comme s'il était en train de participer à un rallye. Lorsqu'il tournait à gauche, il donnait l'impression, dans l'habitacle, de basculer vers le siège passager. La manière dont on abordait les virages en voiture n'était symbolique de rien du tout. Dans la vie de tous les jours, il n'était capable d'aucune agressivité et ne reflétait pas la même énergie qu'au volant. Son goût pour les belles voitures ne venait pas d'une envie d'en découdre ou d'aller vite. Ce qui l'intéressait dans les voitures haut de gamme, c'était avant tout la paix feutrée qui y régnait et la possibilité quand il en avait envie d'écouter la musique de Vasco « Il Blasco » Rossi dans de bonnes conditions.

Il n'avait jamais pu se payer une voiture luxueuse, mais il avait roulé deux ans dans une Volvo d'occasion et trois dans une vieille Mercedes moutarde qu'il avait rachetée à un collègue marocain. Le gars n'avait plus confiance en elle pour descendre jusqu'au pays. La voiture n'avait cessé de le lâcher ensuite, mais Roch appréciait le capitonnage de son habitacle. Son intérêt pour les voitures ne dépassait pas cet attachement au calme et à la discrétion. Il se moquait complètement des caractéristiques du moteur, des performances sur route et de la consommation d'essence.

Frassati traversa la zone industrielle de Langeais et se gara en zone commerciale pour aller se chercher un sandwich. Il préférait acheter de la nourriture au supermarché plutôt que dans les commerces de proximité. Les contacts avec les vendeurs étaient moins personnalisés, désagréables ou chaleureux, et cela correspondait mieux à ce qu'il recherchait. Il fallait arrêter de cracher sur les zones périphériques et leur laideur sophistiquée.

L'architecture périssable et branlante de notre siècle y était merveilleusement résumée. Les façades des supermarchés étaient, avec le temps, de plus en plus travaillées. Elles avaient des frontons cathédrales, des plafonds suspendus, de grandes verrières lumineuses dont les vitres formaient des triangles et d'autres formes géométriques. Certains centres commerciaux avaient leurs propres fontaines tandis que celles du centre-ville étaient laissées les unes après les autres à l'abandon. Les logos étaient magnifiques et les enseignes majestueuses, en lettres électriques. Cela valait tout ce qui s'était fait avant. Le monument caractéristique de notre siècle était le hangar. Le hangar aménagé en zone commerciale. C'était une construction délicate, plane à un ou deux étages, dépliée et surplée en kilomètres de linéaires, et réglementée comme l'était la construction d'un édifice religieux.

Il pensa au corps de Tomasi dans son petit cercueil de bois corse. Il pensa à l'église, coincée entre la vieille tour et la rivière et aux porteurs habillés de noir, comme dans la série *Les Sopranos*.

Chaque supermarché avait son transept marchandises, sa nef et ses galeries déambulatoires. Il y avait des mouvements, des styles et des générations qui n'avaient rien à envier aux écoles d'architecture et aux courants du passé. Le tout était infiniment périssable et pouvait se décomposer à des vitesses hallucinantes. Les hangars ne prétendaient pas à l'immortalité. Un supermarché laissé sans entretien pendant trois semaines enregistrerait ses premiers signes de dégradation. Il y avait des mauvaises herbes partout et des infiltrations immédiates, sur les bords de la structure, des flaques d'humidité qui remontaient des sols et transperçaient les fondations.

Cette dégradation intervenait bien avant le temps des pillages et des ravages délinquants. Notre civilisation est bâtie sur du sable mouillé. Roch Frassati se sentait aussi à l'aise dans un supermarché que partout ailleurs. Il y trouvait une chaleur et une sociabilité qu'aucun autre lieu moderne ne lui offrait. Notre civilisation passerait plus vite qu'aucune autre. Elle serait fugace, faite de routes infinies et de boîtes d'allumettes.

Dans l'église de Salgetu, la chapelle d'origine enjambait la rivière si bien que l'autel et le cœur étaient bâtis sur une arche. Les pieds de la porte étaient formés de trois grands menhirs qu'on avait déplacés d'un ancien temple païen et réutilisés à l'époque chrétienne. La matière était immuable.

Comment appelait-on une enquête sans ambition d'aboutir ?

— Je suis un canard sans tête, pensa-t-il. Cela fait vingt ans que je travaille pour un mort.

Alors qu'il revenait avec son sandwich et sa salade de pâtes en barquette, Roch Frassati se retrouva nez à nez avec le Suédois qu'il avait aperçu dans la salle à manger de la Clef d'Or. À cause de sa blondeur remarquable, il le remit immédiatement et considéra sa présence comme un signe du destin.

Le Suédois était attablé dans le bistrot presse devant un sandwich et une assiette de frites. Roch Frassati s'avança jusqu'à sa table et engagea la conversation. Son métier l'avait

immunisé contre la gêne qui consiste à aller au-devant de personnes qui ne vous connaissent pas et n'ont aucun intérêt à le faire. D'une manière générale, les gens n'ont rien contre être interpellés par des inconnus s'ils dépassent les préjugés et la méfiance initiaux. Malheureusement l'expérience veut qu'une personne qui vous aborde le fait presque toujours pour de mauvaises raisons qu'il s'agisse de vous prendre de l'argent, vous délester d'une cigarette ou vous voler d'une manière ou d'une autre. Comment appelle-t-on un détective sans client ?

— Bonjour, Monsieur, tendit-il la main au Suédois qui la prit mécaniquement. Je m'appelle Roch Frassati. Je suis enquêteur privé. Je vous ai aperçu à l'hôtel de la Clef d'Or. C'est bien vous, n'est-ce pas ?

L'autre acquiesça d'un mouvement du menton.

— Votre visage me dit effectivement quelque chose. Je m'appelle Morg Behring.

— J'ai juste passé la tête dans le restaurant.

— Comment avez-vous dit que vous vous appeliez ?

— Roch Frassati.

— Asseyez-vous. Vous voulez commander quelque chose ou vous préférez manger ce que vous avez avec vous ?

— Je vais me contenter de mon sandwich, si cela ne vous embête pas. Je ne vais pas vous déranger.

— Vous ne me dérangez pas. Bien au contraire, je commençais à m'ennuyer de moi-même.

— Je veux juste savoir si vous pouvez m'en apprendre un peu plus sur un homme et son fils qui ont séjourné à l'hôtel la nuit dernière.

Frassati tendit la photo qu'il avait de Denis Caplan.

— Qu'est-ce que vous lui reprochez ?

— Moi rien ou plutôt si. Cet homme a volé pas mal d'argent à mon client. Je suis payé pour le retrouver.

— Et l'éliminer ?

— Non. Je n'ai aucune raison de le faire. Pour tout vous avouer, je viens d'apprendre la mort de mon client il y a quelques minutes. Mon enquête n'a plus beaucoup de sens maintenant.

— Une mort naturelle ?

— Oui, sourit Frassati. En Corse, la mort par balles est une cause naturelle de décès.

— Vous avez de l'humour.

Behring termina sa bière et fit signe au garçon d'en amener deux autres.

— Je n'ai pas l'habitude de boire de l'alcool en matinée.

— Vous ferez une exception, n'est-ce pas ?

Morg Behring avait une petite trentaine d'années. Il était blond avec des cheveux un peu trop longs pour son visage. Sa mise était stricte avec un petit foulard de soie et une chemise bleu ciel, ce qui lui donnait un air guindé et en même temps aristocratique. Son regard était très clair et intense. Frassati se demanda s'il n'était pas gay, mais c'était son accent Scandinave qui donnait l'impression d'une certaine affectation et non son allure générale.

— Cela fait longtemps que vous êtes en France, monsieur Behring ?

— Vous pouvez m'appeler Morg.

— Entendu, Morg.

— Je partage mon prénom avec un héros de comics. Vous connaissez peut-être ce personnage ? Morg est un personnage de chez Marvel. C'est un chevalier envoyé par Galactus, le destructeur de mondes. Morg a une force hors du commun et une endurance sans limites. C'est un nom qui me va assez bien, je dois dire.

— Je lis plutôt la concurrence. J'ai mes habitudes chez DC.

— Quel est votre personnage préféré ?

— J'ai un faible pour Captain Marvel. La façon dont il passe de l'état de gamin malingre à celui d'homme tout

puissant m'a toujours fasciné.

— S.H.A.Z.A.M !, sourit Behring. Nous, les Norvégiens avons une multitude de noms et de surnoms. C'est une longue tradition qui, comme beaucoup d'autres, est en train de se perdre. Savez-vous qu'il y a cinq ou six siècles, les Anciens nous donnaient un nom qu'ils gardaient secret et qui servait à nous protéger des mauvais esprits ? Tant que ce nom, qui est son nom véritable, le nom spirituel, n'est pas prononcé, l'enfant échappe aux sortilèges et aux mauvais sorts.

— Intéressant.

— Pour répondre à votre question, je suis de passage en France. Je descends dans l'Aude où mon père a pris sa retraite. Je ne sais pas s'il acceptera de me voir, mais j'aimerais avoir une petite conversation avec lui, avant de passer aux choses sérieuses. Je me suis arrêté ici quelques jours pour mener quelques recherches.

— Vous êtes encore étudiant ?

— Plus vraiment. Je me suis installé récemment comme fermier dans mon pays. Fermier biologique. Je cultive selon des procédés expérimentaux que j'essaie de mettre au point. Je chasse aussi. Mais ce n'est pas ce qui m'amène ici. Je termine un ouvrage que j'avais entrepris lorsque j'étais plus jeune et qui évoque l'histoire de l'Occident à travers les âges. La Touraine est un endroit extrêmement intéressant de ce point de vue. J'aimerais comprendre ce qui fait que la région, comme votre pays du reste, est devenue tout à coup si périphérique. Il y avait une telle beauté dans ces châteaux, une telle intelligence, une telle majesté et puis... flop... la modernité est comme passée à côté de vos qualités. Bien sûr, vous avez gardé les châteaux qui restent merveilleux, mais toute cette France, tout ce que je considère comme le cœur de notre Occident chrétien a comme été dissoute dans le cours du temps et surpassée par un âge industriel, moche, médiocre et cosmopolite. Je n'étais jamais venu dans la Loire avant. L'impression est saisissante, vous ne trouvez pas ? Tout ce qui nous entoure est tellement d'hier, tellement dépassé. C'est très beau, mais si poussiéreux. Pourquoi est-ce que votre pays a,

par endroits, été figé pour l'éternité et, à d'autres, est entré en décomposition ?...

— Je ne sais pas, répondit Frassati. Je suis Corse. Je ne me sens pas vraiment concerné par le déclin de l'Occident.

— Le peuple Corse serait-il immortel ?

— Surtout pas. Il prend plaisir à se tuer lui-même et au rythme qu'il a choisi. C'est notre seul privilège.

Roch Frassati tombait progressivement sous le charme de Behring dont la voix était à la fois mélodieuse et assurée. C'était d'autant plus remarquable évidemment qu'il s'exprimait dans une langue étrangère. Frassati n'avait pas besoin de le relancer : il parlait et son discours se déversait en lui avec le plus grand naturel et l'apparence d'une imparable logique.

— Mon étude porte sur les conditions d'apparition de la décadence dans nos sociétés, modernes essentiellement. Je voudrais savoir comment on est passé de la royauté, de votre Napoléon (il était Corse, n'est-ce pas ?) à vos... *riots*... les émeutes de banlieue c'est ça. J'ai un ami qui vit à Aulnay-sous-Bois, près de Paris. J'ai eu l'occasion d'y faire quelques brefs séjours. C'est absolument sidérant. Il y a certes la différence entre les villes et les campagnes, mais ce n'est pas que ça. C'est l'âme occidentale qui est en train de perdre du terrain. Vous n'habitez plus dans un seul pays, mais au moins dans deux. Les règles sont différentes, la morale et la culture n'y ont plus aucune attache commune. Et je ne parviens pas très bien, pour le moment, à voir qui est le responsable de tout cela. Il y a bien sûr des éléments objectifs : l'immigration, la pauvreté, le socialisme. Encore que je ne sois pas certains que la pauvreté soit un facteur de dégringolade si important. Elle n'entraîne pas forcément une explosion de la délinquance quand la structure morale du pays est cohérente et bien tenue. Il y a ces éléments objectifs donc et à côté de ça, un petit quelque chose qui m'échappe et qui semble atteindre la France bien plus fort que la Norvège. Nous avons aussi nos peuplades exotiques, nos négros et nos immigrés, nos gays et nos politiques qui passent à tout ce petit monde leurs mauvaises habitudes. Mais vous avez un

petit quelque chose en plus qui fait qu'ici tout est à la fois plus laid ou plus *magnificent*.

— Vous êtes nationaliste ?

— Oui, je crois qu'on peut dire cela. Je le serai encore plus dans un an ou deux, me semble-t-il. Si vous voulez savoir, j'ai certaines choses qui se mettent en place dans ma tête au fil de mes rencontres, qui ne sont pas encore complètement transparentes. J'ai encore besoin d'explications, mais je sais que ma vie trouvera son sens lorsque j'aurai éclairci la situation. Je pourrais tout aussi bien finir comme politicien que comme...

Behring s'interrompt en plein milieu de la phrase. Frassati le sentit se retirer en lui. L'impression était étrange. Comme s'il venait de trouver quelque chose ou de buter sur une idée intéressante.

— Que comme ?

— Que comme, je ne sais pas. Militant, syndicaliste, agitateur public, présentateur télé ou *mass murderer*. Je pourrais essayer de faire réagir le pays. Être le détonateur d'une explosion en chaîne. Démarrer quelque chose.

— Permettez-moi de douter du nationalisme. C'est une usine à emplier les cimetières, pas autre chose. La plupart des nationalistes de mon pays sont aussi des truands. Je ne dis pas que c'est quelque chose d'automatique, mais c'est une voie qui ne mène jamais nulle part. Vous voulez savoir ?

— Oui.

— D'une certaine façon, je vous envie. Je n'ai jamais réussi à avoir cet espoir. Je n'ai jamais cru un seul instant qu'on puisse changer quoi que ce soit. Assez peu de choses m'intéressent et je crains que non, on ne puisse pas faire grand-chose sur ce terrain-là. Le monde est tel qu'il est et tel qu'il sera demain. Pourquoi n'est-il plus comme il a été ? C'est toute la question. Contrairement à ce qu'on croit, l'homme naît avec son passé devant lui et le futur derrière lui.

Cela vaut pour les jeunes et les moins jeunes. Allez comprendre.

Roch Frassati était assez content de sa dernière réplique. Il en profita pour avaler quelques gorgées de sa bière, tandis que Morg Behring réfléchissait devant lui. Ses yeux étaient fixes et pétillants. Ses joues s'étaient parées de médaillons rosés comme si l'agitation intérieure qui l'habitait dégageait de la chaleur.

— Lorsque j'étais gamin, poursuivit Behring, je pensais que j'étais capable de voir l'avenir. Je me rends compte vingt ans plus tard que c'était la vérité. Plus je regarde en arrière, plus je visite de vieux monuments et plus je vois ce qui va se passer. Notre époque est une époque bizarre. Le temps y est partout sens dessus-dessous. Tourneboulé, vous dites. Accélère. Ralentis. Tordu. Ici même plus encore parce qu'il y a une telle concentration d'histoire et un tel ralentissement des choses. Cela fait cinq jours que je suis ici. J'ai l'impression que je ne pourrai jamais poursuivre ma route. Mon cerveau est traversé par des idées que je n'aurais jamais eues ailleurs et qui me commandent de rester en place. Elles m'affadissent et me renforcent. Il y a des jours où je me lève sans aucune vigueur et à l'article de la mort. D'autres où j'ai l'impression que je pourrais bâtir un monde.

— Vous êtes peut-être en dépression, sourit Frassati.

— Je voudrais revenir en arrière de quelques siècles, renouer avec les vraies traditions. En tant que Corse, vous n'êtes pas attaché aux vieilles règles de l'honneur, à la famille et à la façon dont on vivait autrefois ? Vous devez bien ressentir que les choses ne vont pas. Que nous ne faisons pas du tout ce qu'il faut.

— Je ne voudrais pas retourner en arrière pour tout l'or du monde. Quant à remonter le temps, vous savez bien que c'est impossible. Personne ne l'accepterait. Même les conservateurs les plus farouches ne le voudraient pas.

— Oh, il y a tellement de choses qu'on croit savoir et qui sont fausses. Si je vous disais que tout à l'heure, lorsque nous

discussions, j'ai cru entrevoir mon propre futur. Cela n'a duré que quelques secondes, mais une fenêtre s'est ouverte en moi qui m'a donné un accès à ce que j'allais vivre dans quelques années. Vous me croiriez ?

— C'est assez différent. Vous avez cru voir votre futur, mais ce n'était certainement qu'une idée de celui-ci, une visualisation d'un avenir possible.

— Peut-être bien. Peut-être pas. Comment puis-je vous aider, Monsieur Frassati ?

— Je suis à la recherche de cet homme. J'aimerais simplement que vous me préveniez si vous le voyez.

Le Norvégien observa une nouvelle fois attentivement la photo de Denis Caplan.

— Je vous laisse mon numéro.

Frassati nota son numéro de portable sur un morceau de papier arraché à la nappe et le tendit à Behring.

— N'hésitez pas à laisser un message. Je réponds assez peu en direct.

— C'est tout ? interrogea le Norvégien.

— Oui. Je ne suis pas quelqu'un de compliqué.

— Je pensais que vous alliez me demander de dénoncer cet homme à la police ou même de le tuer si je le rencontrais.

Behring lui adressa un clin d'œil qui le désarçonna. Les mots du Norvégien n'étaient que des paroles en l'air, il le savait, des mots d'esprit ou des traits d'humour, mais sa conversation, par la façon dont il s'exprimait, laissait penser qu'il était dangereux de continuer le face à face avec ce type.

— Je crois savoir ce que vous pensez. *Idle hands are the devil's playthings* (iii). Vous connaissez le proverbe ? Si vous restez ici à discuter, c'est que vous n'avez pas grand-chose de mieux ou de pire à faire, pas vrai ? Je peux sentir ces choses-là. Ce que vous avez de mauvais en vous ne demande qu'à s'exprimer.

— Vous vous prenez pour le diable ?

— Je ne suis pas le diable, rassurez-vous Monsieur Frassati. Pas encore.

Frassati se leva. Il déposa un billet de cinq euros sur la table et salua Behring qui ne lui répondit pas. Le Norvégien semblait de nouveau réfugié dans ses pensées. Il avançait vers un futur qu'il ne s'était pas encore donné, mais qui lui tendait les bras. Le reste de sa vie ne servirait qu'à habiller les visions qu'il avait eues ce jour-là.

Frassati remonta en voiture. Il n'avait emporté aucun disque de chant corse avec lui cette fois. Il n'était qu'exceptionnellement soumis à la Sehnsucht, mais l'échange avec Behring lui avait donné envie d'écouter quelque chose qui lui rappelait son île. Il aimait le rock depuis son plus jeune âge. Il écouta le dernier album de Desert Hearts et sentit la tristesse irlandaise dégouliner tout autour de lui. Cette musique rageuse et mélancolique lui allait droit au cœur.

Comme dans les films, il se mit alors à pleuvoir. La menace avait tourné autour de lui toute la matinée et avait attendu l'après-midi pour passer à l'acte. L'averse se changea en un véritable orage composé de gouttes lourdes libérant, à l'impact sur le pare-brise, d'élégantes fumerolles bleues. Comme il n'entendait plus rien au chant de Charlie Mooney, il alluma la radio et poussa un peu le son.

Les informations relataient une série de phénomènes et de comportements étranges qui avaient affecté la population locale. Personne ne se risquait encore à avancer des explications, mais il semblait bien que, depuis quelques jours dans la région, le comportement de dizaines de personnes était sérieusement altéré. Les faits divers se multipliaient, plus loufoques les uns que les autres. La folie du monde est inépuisable.

Frassati se téléporta à U Castella à plus de mille mètres d'altitude. Les contours imaginaires de la grande forteresse de bronze lui rappelaient l'architecture de la centrale de Chinon. Les hautes tours étaient ensevelies sous des tonnes d'éboulis et confondues avec le temps dans l'arête montagneuse que

joignaient les marcheurs en randonnée. Son esprit vagabonda entre les vestiges de l'âge de bronze, les ossements ensevelis et le souvenir d'un cul de prisuttu que son ami Tomasi découpait au couteau.

BON POUR LA VIE !

Ce que le nucléaire peut faire pour vous...

Il n'y avait plus grand-chose dans la vie de Lucien Robert qui le motivait. À quatre-vingt-sept ans, il avait bien vécu et avait eu la chance de ne connaître aucun pépin de santé sérieux. Il continuait à fumer deux ou trois cigarettes par jour et mangeait à peu près ce qu'il voulait. Lucien était suivi pour le diabète et aussi pour une légère arythmie cardiaque que le docteur Dubreuil, son médecin traitant, encadrait par une prise de pilules régulière et des contrôles trimestriels approfondis.

Pour un homme de cet âge, il n'était pas à plaindre. Il vivait encore chez lui et se déplaçait plutôt allègrement. Il pouvait parcourir les cinq cents mètres qui le séparaient des commerces en un temps tout à fait respectable et porter sur le chemin du retour un sac de deux ou trois kilos garni des courses du jour. Sa fille qui habitait à quelques kilomètres lui achetait des packs d'eau et de lait au supermarché. Ils y allaient chaque mois une fois ensemble ce qui lui permettait de faire des stocks de conserves et de produits non périssables à la cave.

Depuis la mort de sa femme, il y a huit ans, Lucien Robert s'ennuyait comme une bûche. Cela faisait bien sûr plus de quarante ans qu'il n'aimait plus vraiment Suzanne, mais il s'était habitué à sa compagnie et à leurs engueulades. Son épouse était, comme on l'est à cet âge-là, son seul public, sa seule ennemie et unique confidente. Suzanne avait fini avec un Alzheimer.

Son mari n'avait pas aimé ses dernières années, même si avec le recul, il avait préféré cette femme malade, qui l'ennuyait toute la journée et ne le reconnaissait plus au silence désespérant de maintenant. Lucien parlait à son chien Rex. Il l'embrassait, le caressait, lui confiait deux ou trois pensées à voix haute, mais il n'oubliait jamais tout à fait que

c'était un chien. Rex était fidèle et comme lui plus très frais. Il se traînait depuis son panier jusqu'au bout du jardin avec une réelle difficulté. Il avait du sang dans les urines depuis trois ou quatre mois et une haleine de cannibale. Le vétérinaire avait assuré que c'était juste l'âge, mais le chien n'irait pas loin avec ça. Il était rincé et avait un aboiement caverneux de caniche qui sortait de son bec de setter irlandais.

Pour le reste, Lucien n'avait rien à faire. Il ne bricolait plus, car cela l'emmerdait. Il avait équipé toute la famille en meubles rustiques qu'il fabriquait jadis avec soin dans sa remise. Sa fille et son fils étaient maintenant sexagénaires et sentaient le schnock. Ils se foutaient bien d'améliorer leur intérieur. Les meubles rustiques étaient affreusement démodés et dégoûtaient tout le monde. Si Lucien venait à mourir, le premier truc que feraient des acheteurs serait de démonter sa magnifique cuisine intégrée en chêne massif, un truc qu'il avait mis des centaines d'heures à fabriquer. Il n'allait pas l'emmener avec lui de l'autre côté. Il ne regardait plus le football à la télé. Il avait vu trop de matchs et il ne connaissait plus les noms des joueurs. Ils ressemblaient tous à des robots. Il aimait les petits joueurs. Il n'écoutait plus la radio. Il n'aimait plus la musique. Tout ce qu'il avait apprécié pendant sa vie d'homme l'ennuyait. Tout l'avait lassé peu à peu, éteignant progressivement son intérêt pour les choses : le jardinage, le bricolage, la lecture, le football, etc. Il n'y avait plus rien si ce n'est feuilleter les journaux gratuits de petites annonces avec un crayon à la main pour entourer les affaires qu'il ne ferait pas. Il ne savait pas pourquoi, mais il adorait lire les descriptions pendant des après-midi entiers. C'était un truc comme un autre, ni pire, ni meilleur et qui lui avait toujours paru moins idiot que de faire des mots croisés ou des grilles de sudoku. Cela permettait de passer le temps sans se donner l'illusion qu'il servait encore à quelque chose.

Le matin, à 8 heures, Lucien fumait une roulée entre chez lui et le cimetière. Il pénétrait par l'entrée principale et allait passer un coup de loque sur la tombe de sa femme. Il arrosait les fleurs pourries, arrachait les mousses et les herbes folles

qui poussaient au pied du marbre. Comme il passait tous les jours, il n'y avait en réalité plus grand-chose à faire depuis des lustres. Il faisait reluire le marbre et débarrassait la dalle de la poussière imaginaire. Il mouillait son chiffon, remplissait un arrosoir un jour sur trois au robinet de l'allée centrale, et inspectait la tombe. Quand il en ressentait le besoin, il disait « bonjour, Suzanne » tout haut devant la tombe, mais il ne racontait jamais rien d'autre, comme le font parfois les vieilles personnes qui décarochent. Parfois, il tombait sur Laurent, le gardien, qui démarrait sa journée et ils avaient une petite conversation sur le temps qu'il fait ou ce genre de choses.

Ce matin-là, Lucien ne vit personne à l'entrée. Le ciel était chargé de nuit, la lumière étonnante même pour une journée d'automne. Les nuages rasaient les tombes de près et glissaient plus rapidement que d'ordinaire dans le panorama. Tout le monde s'habituaient progressivement à ce qu'il n'y ait plus de vent. Cela en devenait surprenant quand il soufflait un peu. Le vent était froid et chargé d'humidité bleue. Alors qu'il s'approchait de la tombe de sa femme, située dans le quart nord-est du cimetière, il distingua une silhouette familière. Il crut que sa vue lui jouait des tours, mais il ne put bientôt plus échapper à ce qu'il voyait. Il ne savait pas trop comment il devait réagir. Sa femme était devant la tombe. Il la reconnut de dos et dut s'approcher encore pour en être sûr, tant cela lui paraissait impossible. C'était bien sa femme. Lucien hâta le pas puis ralentit pour ne pas l'effrayer. Entendant ses pas sur le gravier, elle se tourna vers lui et le salua poliment.

— Suzanne ? il murmura.

Sa femme lui sourit. Il sentit son cœur qui s'emballait dans la poitrine et dut respirer à pleins poumons pour ne pas défaillir.

— Bonjour, Monsieur, répondit Suzanne en le regardant l'air ahuri et un brin interrogatif.

— Suzanne, c'est toi ?

Il était à deux mètres d'elle, mais n'osait pas l'approcher. Sa femme était habillée avec de vieux vêtements dégoûtants et usés de vieille femme négligée. Elle avait les cheveux

dégueulasses et gras. Son visage n'était pas en mauvais état, mais elle n'était pas soignée et il sentait qu'elle puait un peu, même à distance.

— Suzanne, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je nettoie la tombe de mon mari, comme tous les matins.

Elle paraissait perdue. Il le voyait dans son regard. Elle n'avait aucune idée de qui il était et essayait de ruser pour ne pas qu'il s'en aperçoive. C'était une stratégie d'évitement assez typique des malades d'Alzheimer pour ne pas perdre la face.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? Ce n'est pas possible.

— Je ne sais pas, dit-elle. Je nettoie la tombe de mon mari, Monsieur.

Il s'approcha d'elle et lui prit le bras. Il sentit la chair s'enfoncer mollement sous ses doigts comme un bras normal. Il ne rêvait pas.

— C'est moi, lui dit-elle. Je suis Lucien, ton mari, Suzanne. JE suis ton mari.

Suzanne se rengorgea, essaya de détourner le regard, mais Lucien la prit aux épaules et la força à le regarder.

— Tu ne te souviens pas de moi, n'est-ce pas ? Ce n'est pas grave. Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Je crois que je perds la boule, Lucien. Je crois que je perds la mémoire, soupira-t-elle en minaudant comme une enfant prise en faute. Je suis désolée.

— C'est pire que ça, ma Suzanne. C'est moi qui viens nettoyer ta tombe d'ordinaire. Tu es morte depuis huit ans. Tu ne peux tout simplement pas être là. Tu es morte, tu entends.

Elle leva ses yeux incrédules. Il continuait de la maintenir face à lui, mais il ressentait comme elle de la peur et la lâcha finalement.

— Je suis désolée, se mit-elle à pleurer. Je ne savais pas... je ne savais pas.

Il la prit de nouveau dans ses bras. Elle était dégoûtante et sentait l'urine. C'était une femme si soignée. Elle pleura contre son épaule et lui regardait la tombe derrière elle qu'elle venait de lustrer et qui brillait de mille feux.

— Qu'est-ce que tu fais ici, ma Suzanne, répéta-t-il plusieurs fois. Où est-ce que tu habites ?

— Là-bas, dit-elle. J'ai mes affaires dans le cabanon.

Elle désigna un petit hangar au fond du cimetière qui était habituellement fermé à clé. Le gardien y entreposait du matériel pour les cérémonies, des cordes et des outils. Ce n'était pas un cabanon et encore moins un endroit où habiter.

— Ce n'est pas possible, il répéta.

Il ressentait la peur au fond de son cœur. Son paletot ne le protégeait plus du froid. Il y avait de la glace partout autour de lui. Tandis qu'il la serrait dans ses bras, son regard se posa sur la tombe derrière elle. Il remonta le long de la pierre tombale et vit avec effroi que les inscriptions avaient été modifiées dans la nuit. Ce n'était plus le nom de sa femme qui y était inscrit. C'était le sien. Lucien eut un peu de mal à y croire, mais c'était ce qui était écrit. Lucien Robert, 4 février 1925 – 16 avril 2010.

Il n'avait plus les réflexes nécessaires pour réfléchir. Il s'agrippa à son épouse qui continuait de soumaquer.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? il balbutia.

— Je crois que je perds la tête, s'excusa-t-elle encore.

Aucun d'eux ne savait. Est-ce qu'elle avait oublié qu'elle était morte ? Est-ce que la maladie pouvait être assez forte pour cela ? Est-ce qu'on pouvait en oublier sa propre mort et revenir parmi les vivants ? Est-ce que les choses avaient tourné différemment de ce qu'il avait cru depuis huit ans ? Ce n'était pas possible. Cela ne se pouvait tout simplement pas.

Suzanne lui proposa d'aller prendre un petit remontant dans sa cabane et ils marchèrent tous les deux tranquillement entre les tombes. Au fil des années, Lucien avait mémorisé les noms des morts alentour. Ils lui étaient familiers et il ne remarqua rien d'extraordinaire. Suzanne poussa la porte de la cabane.

L'intérieur était aménagé sommairement, mais ressemblait à un mobil-home de deux ou trois mètres carrés. Il y avait une petite table et deux chaises, une étagère avec des boîtes dessus, un petit lit de camp sur le côté droit.

— Entrez donc Léon, l'invita-t-elle comme si elle avait déjà oublié qui il était.

Et il entra. Elle lui demanda de s'asseoir et lui servit un fond de vin blanc infect. Sa cabane puait la pauvreté. Il y faisait froid comme au-dehors. Lucien porta le verre à ses lèvres. Ses mains tremblaient. Ils restèrent un moment sans rien dire. Suzanne n'avait rien à raconter et lui non plus. Elle lui dit qu'elle était mariée, qu'elle s'occupait comme elle pouvait depuis que son mari était mort. Elle ne savait plus rien sur rien et débitait, comme durant les dernières années de sa vie, des formes de souvenirs creuses et sans véritable consistance. C'était le cerveau qui meublait les silences avec des mots. Il allait piocher de vieilles phrases que Suzanne avait prononcées par le passé et les servait en dehors de tout contexte. Elle parla de leur fille, mais la personne qu'elle évoquait n'avait rien à voir avec celle qu'ils avaient eue ensemble. Lucien restait immobile et acquiesçait en faisant des mouvements de la tête. Il ne se sentait même plus mal. Il ne sentait plus le rythme de son cœur. Il n'avait plus vraiment froid. Le vin blanc était âcre et moisi.

Il passa une petite heure avec elle et prit congé poliment. Suzanne le laissa partir et lui dit de ne pas hésiter à repasser, que cela lui ferait plaisir.

— C'est vrai, on s'ennuie tellement à nos âges, dit-elle. Mon mari sera content de vous revoir. Où est-ce que vous avez dit que vous l'avez connu ? conclut-elle.

— À la SNCE. Je travaillais avec lui comme roulant. Désolé de vous avoir dérangée, Madame. Et merci pour le vin blanc.

Il s'éloigna en marchant. Son pas était plus lent qu'à l'accoutumée. Il marchait entre les tombes et avait l'impression que ses pieds ne touchaient plus terre. Il n'entendait pas les graviers qui crissaient sous ses souliers. Ce n'était pas très bon signe pour la suite. Il décida de rentrer

chez lui et toucha le trousseau de clés au fond de sa poche de pantalon pour se rassurer.

LE DERNIER REPAS

Lorsque Denis se présenta dans le hall de réception de l'hôtel, il constata que la peinture avait été refaite. La tapisserie qui lui avait sauté aux yeux lors de la découverte de l'hôtel avait été remplacée par une peinture blanche du plus bel effet. Plus étrange encore, et à considérer qu'elle ait été appliquée pendant la journée, la peinture ne dégageait aucune odeur comme si elle avait séché de manière ultra rapide.

Une femme d'une petite soixantaine d'années était derrière le comptoir qu'il identifia en raison de sa ressemblance avec sa fille. Ian se tenait derrière lui et était pressé de monter dans la chambre, son père lui ayant promis qu'il le laisserait regarder un dessin animé. La sensation de déjà vu qu'il avait éprouvée en retournant deux jours de suite au même endroit se changea en un sentiment d'étrangeté. Il lui était impossible d'éprouver la sécurité qu'inspiraient généralement les endroits familiers.

— Bonsoir, Madame, se présenta Denis. Je souhaiterais réserver une chambre pour mon fils et moi.

— Vous avez de la chance, répondit la mère d'Ana, à peu près exactement comme l'avait fait sa fille la veille, il me reste une chambre. Avec des lits jumeaux.

— Je sais, eut-il envie d'ajouter. La dernière chambre libre, mais il se retint. C'est une excellente nouvelle.

— J'aurais besoin de votre nom pour l'enregistrement. Est-ce que vous prendrez le repas du soir au restaurant ?

— Oui, il se tourna vers Ian, je suis avec mon fils. Denis Martin. J'ai dormi ici hier soir. Votre fille n'est plus là ?

— Elle ne se sentait pas bien aujourd’hui. Elle est restée dans sa chambre.

— J’espère que ce n’est pas trop grave.

— Non. Dans son état, il y a des hauts et des bas. Et, entre nous, elle n’est pas très courageuse.

La mère d’Ana lui ressemblait. Elle avait les cheveux plus sombres, des traits du visage qu’on imaginait assez bien comme ayant pu façonner ceux de sa fille. Elle était aussi plus fine, sèche et nerveuse, caractère que lui avaient conféré des décennies de mouvement auxquelles sa fille n’avait pas eu droit. Elle répondit au téléphone tout en remplissant le registre de l’hôtel. Elle indiqua que l’hôtel était désormais complet, mais que le restaurant était ouvert à un voyageur de passage. Elle s’excusa, édita la facture de Denis sur l’imprimante qui était à côté du comptoir, nota deux ou trois choses sur un carnet et remit la clé de la chambre à Denis.

— Chambre 12. Vous connaissez l’établissement. Il y a une taxe de séjour.

Le téléphone sonna à nouveau. C’était de toute apparence un soir de forte activité. Denis se dit qu’il avait de la chance de n’être pas arrivé cinq minutes plus tard. En montant les escaliers, il fut pris d’une affreuse quinte de toux qui l’immobilisa sur le palier du premier étage et fit résonner les murs.

— Ça va, papa ? demanda Ian.

— Oui, oui, dit-il pour le rassurer, tandis que la tête lui tournait. La toux l’avait privé d’air et il éprouva du mal à se tenir debout.

Denis ouvrit son mouchoir et y déversa l’équivalent de trente grammes de pus brunâtre. Sa morve sentait les produits chimiques et la merde. Il ne savait pas pourquoi, mais c’était l’odeur de métal qui le dérangerait le plus, un mélange d’ammoniac, de mercure et de fer rouillé, qui restait longtemps dans l’air après qu’il se fut mouché. Denis était certain que la pollution et l’alimentation avaient laissé en lui des traces chimiques, des micro-milligrammes de débris que

son organisme n'arrivait pas à évacuer et qui grippaient le fonctionnement de son système respiratoire. Les particules parasites étaient absorbées par ses organes, recouvertes de chair, mais provoquaient des lésions et des infections qui dégageaient cette odeur de mort. Comment avait-il pu vivre avec ce rhume pendant des mois et ne pas s'en soucier outre mesure ? Il prit la décision de se rendre chez le médecin une bonne fois pour toutes, mais réalisa qu'il n'en connaissait pas.

Il était peu probable qu'un médecin inconnu lui apporte quoi que ce soit de pertinent. Il l'examinerait, diagnostiquerait une sinusite et lui administrerait ce qu'on donne dans ces cas-là, comme s'il souffrait depuis une semaine et pas depuis quatre mois. Cela ne servirait à rien, si ce n'est à empoisonner son corps un peu plus. Aucun médecin ne pourrait en une seule fois prendre la mesure de ce qui l'affectait. L'époque n'était plus aux médecins de famille parce que les familles n'existaient plus.

La chambre 12 était celle qu'ils avaient occupée la veille. Ils reprirent leur place et tandis que Denis se douchait, Ian regarda Yakari sur le câble.

— C'est drôle, il dit à son père qui n'entendait rien. Mais c'est le matin normalement, Yakari. Je ne savais pas que c'était aussi le soir.

Le gamin adorait ce dessin animé. Il adorait tous les dessins animés. Denis avait interrogé Ian sur ses habitudes en la matière et ce qu'il lui avait répondu ne l'avait pas surpris. Sa mère n'hésitait pas à le mettre de longues heures devant la télé, tandis qu'elle s'amusait sur son ordinateur ou préparait le repas. Ian connaissait à peu près tout ce qui existait. Il connaissait le *DinoTrain*, *Scoobidoo*, *Batman*, *Foot 2 Rue*, le *Petit Vampire*, les dessins animés de Dreamworks et Pixar, les *Transformers* et quelques dizaines d'autres. Si j'étais resté avec lui plus longtemps, nous aurions pu faire des tas d'activités, pensa Denis, jouer au football, aux billes ou au karaté dans la salle à manger, mais surtout pas regarder la télévision qui était une fenêtre ouverte sur les pires conneries que proposait la civilisation.

Sa relation avec Camille s'était détériorée le soir où elle avait préféré regarder *Silence*, *ça pousse* plutôt que de lire un livre en écoutant de la musique dans la chambre à coucher. Il était monté seul et s'était endormi avant qu'elle ne le rejoigne. Il avait détesté cette sensation de la savoir au rez-de-chaussée en train de ne rien faire sans lui. On ne pouvait pas vouloir être un couple et agir de cette manière. Le couple consistait avant tout à ne rien faire ensemble. Surtout pas à s'ennuyer séparément. La télévision faisait du mal à ceux qui la regardaient, voilà ce qu'il pensait. Elle n'épargnait pas les enfants qui devenaient alors de petits êtres dépendants et serviles. La plupart des gens étaient de son avis, ce qui ne les empêchait pas de s'équiper d'antennes paraboliques coûteuses, d'abonnement au câble et de considérer que disposer d'une centaine de chaînes était un grand progrès pour leur équilibre personnel.

Tandis qu'il se douchait, Denis songea à quel bon père il aurait pu être s'il n'en avait été un très mauvais. Il réalisa que sa pratique avait été à des années-lumière de ce qu'il considérait comme la bonne façon de faire. Que s'était-il passé en vérité ? Il rentrait volontairement tard du travail, ne s'occupait pas beaucoup de Ian et entraînait dans de violentes colères lorsqu'il avait l'impression que les éléments se liguèrent contre lui et sa bonne volonté. Camille lui faisait des reproches ; Ian était capricieux et tyrannique par l'attention permanente qu'il réclamait. Il n'avait pas le souvenir de les avoir maltraités au-delà de ce qu'il était admissible, jusqu'au jour où, pour des raisons qu'il ignorait encore quatre ans après les faits, elle avait porté plainte contre lui pour « coups et blessures ». Camille avait menti à toutes leurs connaissances, à la gendarmerie et à l'assistante sociale et décidé de mettre des kilomètres entre son fils et lui. Elle était allée jusqu'à prétendre qu'il n'était pas le père de Ian. Tout le monde avait fait semblant de la croire. Elle était la victime officielle d'un harcèlement conjugal, avec menaces et violences physiques – qu'aucun médecin n'avait constatées – et lui, un affreux personnage, instable et incapable de soutenir financièrement les besoins du foyer. Il n'en avait pas fallu plus

pour qu'il se hisse à la hauteur de la mauvaise réputation qu'elle lui avait fabriquée.

Denis avait mal réagi, mais qui aurait réagi autrement ? Camille l'avait poussé à bout et l'avait agressé délibérément en mettant en cause ce qu'il avait de plus cher. C'était cela la vérité, mais il n'avait pas cessé de les aimer pour autant. Leur quotidien était devenu un échange permanent de récriminations, de crises de nerfs et d'exigences qu'il ne pouvait pas satisfaire. Est-ce qu'il l'avait frappée comme elle l'avait prétendu ? Il n'avait jamais fait de mal à une mouche, quel que soit son sexe. Voilà pourquoi il était parti.

Cela faisait trois jours qu'il n'avait pas repensé à tout ce qui s'était passé lorsque Camille et lui s'étaient séparés. L'idée d'être à nouveau poursuivi par ces mauvais souvenirs alors qu'il venait de s'offrir trois jours de bonheur avec son fils le dérangea. Il fit un effort pour se dégager de ces pensées négatives. Il faudrait qu'il se débarrasse du portable de Camille. Et puis Ian l'attendait dans la chambre. Il était temps de descendre pour le dîner. Il s'essuya, se rasa – il préférerait se raser le soir plutôt que le matin –, se rhabilla et prit Ian dans ses bras pour regarder avec lui le dernier épisode de Yakari.

Petit Tonnerre, le poney du héros, avait fui le campement pour prendre part à une compétition secrète où officiait un étalon noir baptisé « l'esprit des chevaux ». Le poney était le véritable héros de cette histoire. Yakari, relégué aux marges de l'épisode, l'attendait impuissant après avoir échoué à se mettre sur sa piste. On pouvait être le héros d'une série et n'y jouer qu'un rôle secondaire. C'était ce qui se passait pour lui dans sa propre vie jusqu'à avant-hier. Il avait été débordé par les figurants et déporté à la périphérie de son existence. Le dessin animé n'était pas d'une gaieté folle et Grand Aigle, qui sauvait la mise au petit indien d'ordinaire, n'y faisait aucune apparition. Ce personnage n'existait pas dans le monde réel.

À la fin du dessin animé, Denis descendit avec l'enfant dans la salle du restaurant. Sur le chemin, il hésita à aller taper à la

porte de la jeune femme pour lui signaler qu'il était revenu au bercail. Il laissa les toilettes sur sa droite et s'avança en direction de l'escalier qui menait à l'appartement de la jeune femme. À trois mètres de la porte, il fut rattrapé par la mère d'Ana qui l'avait suivi ou du moins donnait l'impression de vouloir l'intercepter.

— Je peux vous aider ? l'interpella-t-elle.

— Je cherchais les toilettes, mentit-il.

— Elles sont sur la droite. De l'autre côté.

Denis fit demi-tour et se demanda pourquoi sa mère cherchait à protéger l'entrée de la chambre de sa fille. Était-il arrivé quelque chose à Ana ? Il retourna en salle et commanda deux plats du jour pour Ian et lui. Le sauté de veau au curry et jardinière de légumes arriva trois minutes plus tard, servi dans des assiettes brûlantes.

— Tu aimes ça ? demanda-t-il à Ian.

— Oui, c'est pas mauvais, répondit l'enfant.

— C'est quoi ton plat préféré ?

— Les pâtes et puis les moules frites. J'adore les moules frites.

— Je t'emmènerai manger des moules frites, un jour, près de chez mes grands-parents. Tu sais que c'est là-bas qu'il y a les meilleures moules frites du pays.

— Dans le Nord, oui, répondit encore Ian. Le Grand Nord.

C'était une destination mythique pour lui où cohabitaient désormais le Père Noël, des ours polaires et des mineurs au visage noir. Denis se demanda un instant quel effet pouvait avoir sur un enfant le fait de n'avoir grandi nulle part, de ne plus avoir de véritable lieu de naissance ou d'enfance, dans lequel s'enraciner. S'il en était parti assez jeune, il avait, tout comme Camille qui était originaire de la Somme, grandi avec l'idée qu'il venait du Nord. Il connaissait quelques mots et expressions en ch'ti que sa grand-mère et son grand-père lui avaient appris. Il allait à la ducasse, buvait de la bière et

partageait une forme de respect régional pour la culture ouvrière. Ian était né à Lille et n'avait fait que passer au Mans.

C'était un enfant qui, comparé à d'autres, n'était pas malheureux : il avait de quoi manger, de quoi s'habiller et, à sa façon, une mère et un père maintenant. Mais il n'avait pas de territoire de référence, pas de petits périmètres de campagne ou de ville qu'il ait pu considérer comme le sien et arpenter en connaissance. Par-delà tous les changements qui affectaient les enfants, celui-ci n'était pas le moindre. Le premier réflexe des animaux était de définir un périmètre de sécurité, une zone de confiance dont ils repéreraient inlassablement les changements, dont ils chercheraient la conservation et la protection. Les enfants d'aujourd'hui n'avaient plus cet asile. Ils erraient de terre en terre. On disait qu'ils s'adaptaient, mais ce n'était pas vrai : il leur manquait quelque chose.



Dans ses mémoires, Aaron Copland se rappelait avec beaucoup d'émotion ses premières années passées à Brooklyn, au numéro 628 de la Washington Avenue. Son père, Harris Morris, d'origine lituanienne, y avait ouvert une petite épicerie qui était le point de ralliement de tous ses amis écoliers. Aaron Copland y habitait avec ses parents dans un petit appartement juste au-dessus du magasin et évoluait au rythme des livraisons et des ouvertures. Son père, très actif dans la communauté religieuse, était un homme bon qui n'hésitait pas, contre quelques pièces, à demander aux enfants du voisinage de l'aider à agencer les rayons ou à déplacer quelques cartons.

Copland jouait dans les rues du quartier qu'il connaissait par cœur. Il passait de longues heures à lire sur les marches menant à la boutique. Il se déplaçait sur le côté droit quand un client entra et faisait de même lorsqu'il ressortait. L'attachement à Brooklyn, la force du lien qui s'était noué entre la ville de New York et cette famille d'immigrés, n'étaient sans doute pas étrangers à la volonté manifestée par le compositeur en devenir d'aborder des thèmes musicaux

typiquement américains. Il est assez probable que ce fut l'exposition aux théories socialistes qui amena Copland à intégrer de manière volontariste et presque militante les musiques américaines dans sa musique classique. Mais il est indéniable que l'ancrage new-yorkais aura joué un rôle décisif dans sa façon d'ingérer la mythologie américaine et de la restituer dans ses œuvres de la maturité. Le territoire est à l'origine de la créativité. Les liens entre le sang et la terre aident à structurer une personne. C'est ce qui manquait aujourd'hui aux jeunes des classes moyennes. Les gamins de banlieue avaient au moins cette chance. Leur naissance leur collait à la peau et les marquait plus qu'il n'était nécessaire.



— Tu aimes le Mans ? interrogea encore Denis, entre deux gorgées de vin de Touraine.

— Oui. Maman dit que c'est une belle ville. Il y a beaucoup de magasins. Et, en plus, il pleut tout le temps avec du vent.

Il le regarda manger en silence. Il n'y avait rien de plus rassurant qu'un enfant qui mange avec appétit. Les mandibules de Ian s'activaient avec ténacité, mâchaient, déchiraient, écrasaient. Ses mains allaient avec une adresse redoutable ramasser le verre de Coca sur le côté et puis glissaient jusqu'aux couverts. Il piquait un morceau de viande et des haricots en même temps, enfournait le tout avec appétit.

Denis se souvenait des premiers jours où Camille et lui peinaient à le nourrir. Camille avait cessé d'allaiter après une semaine. Cela devenait trop difficile et ses seins ne produisaient pas assez de lait. Ils étaient gros, mais ne donnaient pas de lait. Ils n'étaient bons qu'à être beaux et caressés, il la charriait. Denis s'était alors chargé de donner les biberons de nuit. Il se levait avec difficulté, mais sans fatigue. Il allumait parfois la télévision pour regarder les Jeux Olympiques qui se déroulaient cette année-là dans

l'hémisphère Sud. Il coupait le son et écoutait juste le bruit du glouglou émis par le bébé comme il biberonnait. La sensation de satisfaction était complète quand après un début difficile, le biberon se vidait en quelques minutes. Le gamin rotait et puis sombrait dans une sorte de léthargie rassurante.

Le souvenir de ces premières nuits avait perduré et Denis avait cherché ensuite perpétuellement cet instant de satiété où le gamin s'emplissait mécaniquement et renvoyait au monde sa complétude. Les bras du père ou de la mère constituaient le premier territoire, restreint où l'enfant pouvait ressentir la sécurité. Les enfants d'aujourd'hui n'y avaient plus droit par la suite, avec tous ces déménagements professionnels, ces séparations, ces drames. L'attention de Ian était toute entière tournée vers son repas. Il avait les yeux de son père, avec des sourcils un peu hauts et tombants. Ses lèvres étaient extrêmement mobiles et il passait la journée à les modeler en grimaces et en moues de dégoût ou de surprise.

Chaque instant passé avec son fils, emplissait Denis de joie et de stupéfaction. Il voulait se souvenir de tout, mais percevait à chaque fois qu'il forçait son attention sur un détail, le caractère périssable de ce qu'il observait ou accomplissait. Était-ce la dernière fois qu'il mangeait avec son fils devant lui ? Était-ce la dernière fois qu'il lui tenait la main pour traverser la route ? Était-ce la dernière fois qu'il le portait sur ses épaules ? L'âge et la vie viendraient à bout des sources de joie. Ils n'en laisseraient aucune.

Morg Behring entra dans la salle de réception peu après eux. La mère d'Ana faisait des allers-retours de serveuse entre les tables, amenant tantôt une corbeille de pain, une carafe d'eau ou un pot de moutarde. Denis ne la trouvait pas particulièrement agréable et jugea que ses allées et venues intempestives témoignaient d'une certaine inefficacité. Ana, en fauteuil, avait appris à s'économiser et à faire en sorte que tout ce qui devait se trouver sur la table s'y trouve sans multiplier les passages. Behring s'installa à l'endroit où Denis l'avait vu pour la première fois, face à la fenêtre, au fond de la salle.

Il salua Denis, Ian et l'unique autre client d'un bonjour générique que personne ne lui rendit et puis il attendit qu'on lui apporte la carte.

Denis se souvenait de ce qu'avait raconté Ana à propos du Norvégien. C'était une sorte de nazi qui compulsait des revues avec des croix gammées dessus. La femme de ménage l'avait signalé, sans que cela ait appelé d'autres remarques de sa part. Le nazisme, sous sa forme strictement politique au XXI^{ème} siècle, était sans doute une perversion moins inquiétante que bien des formes de sexualité extrême. Du point de vue de l'hôtelier, cela ne présentait pas tellement plus de risques d'héberger un nazi qu'un amateur d'automobiles anciennes ou qu'un collectionneur de timbres. Denis observa discrètement Behring qui plaisantait maintenant avec la mère d'Ana. Il était physiquement l'archétype du néonazi. C'était amusant de penser que si un auteur de fiction avait voulu inventer un personnage de ce type, il aurait pu aboutir assez exactement à la description de ce genre d'homme : blond, les traits secs et une forme de rigidité du corps qui évoquait la rigueur morale et inspirait la crainte. Le calme et le caractère impassible du visage de Behring, qui auraient évoqué la paix et la mollesse chez d'autres individus, semblaient dissimuler chez lui un tempérament sanguin et une capacité à s'emporter qui mettaient mal à l'aise. Denis l'entendit commander un sauté de veau. Et puis, Behring se leva et marcha vers eux.

— Vous êtes Monsieur Caplan ? l'aborda-t-il.

— Oui, c'est bien moi.

Denis ne savait pas s'il devait se réclamer de l'alias qu'il avait couché sur le livre de la réception. Il estima qu'il n'y avait pas lieu de mentir, puisque l'autre savait comment il s'appelait réellement.

— Je peux ?

Behring tira une chaise de dessous la table et s'installa entre Denis et Ian. Le gamin avait l'attitude passive des gamins de cet âge : il se contenta d'écouter la conversation avec l'air d'être ailleurs, jouant avec ses couverts ou à repositionner la serviette autour de son assiette.

— Je m'appelle Morg Behring. Je ne veux pas vous embêter longtemps. J'ai fait la connaissance ce matin d'un homme qui vous cherchait. J'étais dans un café en train de manger un sandwich quand cet homme m'a abordé pour me poser des questions sur vous. Roch Frassati. Cela vous dit quelque chose ?

— Non, répondit Denis très calmement. Ça ne me dit rien du tout.

— Je lui ai dit que je ne vous connaissais pas, bien sûr, que j'étais incapable de l'aider. Je vous ai vu à l'hôtel, au petit déjeuner. Je vous ai croisé dans l'escalier. Mais il savait cela. C'est tout ce que je pouvais lui dire. Je voulais que vous le sachiez.

— Il ne vous a rien dit d'autre ?

— Il m'a laissé entendre que vous aviez volé quelque chose qui appartenait à un ami à lui. Je n'ai pas tout compris.

— C'est ridicule.

— Il y a autre chose que je voulais vous dire. Je crois que cet homme est dangereux. Il m'a paru, je ne sais pas, froid et déterminé. Cela ne m'étonnerait pas qu'il ait une arme. Je crois avoir aperçu quelque chose à la ceinture, mais je n'en suis pas certain. Je tenais à vous prévenir.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que cet homme est dangereux ?

— L'habitude. Je suis chasseur et j'ai moi-même quelques armes à la maison. Disons que je suis un amateur. Je me targue de savoir quand un homme possède une arme pour s'en servir ou juste pour se rassurer. Et je crois que ce Roch Frassati vous en veut vraiment.

— C'est possible, mais je ne vois pas pourquoi. Je suis en vacances avec mon fils. Je ne cherche d'ennuis à personne.

— Vous devriez peut-être vous protéger ou vous enfuir. Il est possible qu'il vienne vous chercher ici.

— Vous avez raison, mais je me vois mal partir maintenant. Mon fils et moi avons besoin de nous reposer. Je vous

remercie pour votre aide, Monsieur Behring. Je suis très content que vous ayez pris la peine de me parler de cette rencontre.

— C'est tout à fait naturel. Comme je vous l'ai dit, ce monsieur Frassati ne m'a pas fait bonne impression. Je crois que vous devriez vous en méfier.

Behring se leva et fit mine de rejoindre sa place. À mi-distance, il fit demi-tour et revint, sans s'asseoir, pour discuter à nouveau. La scénographie semblait volontaire, comme lorsque le lieutenant Columbo choisit de sortir d'une pièce et d'y revenir, déclenchant chez ses interlocuteurs une impression de soulagement immédiatement remplacée par une poussée d'adrénaline et de détresse. Behring tira de sa poche un paquet dont la forme parlait d'elle-même, qu'il plaça sur la table.

— Vous seriez plus tranquille, si vous acceptiez ceci. Je ne savais pas comment vous en parler et j'étais persuadé que vous n'en voudriez pas. Je ne me suis pas trompé, car vous n'êtes pas dans l'état d'esprit de vous défendre. Mais j'ai une certaine habitude de la violence et des gens qui manient des armes : je sais que ce Frassati est dangereux. Pensez à votre fils et à ce qu'il deviendrait s'il vous perdait alors qu'il vient juste de vous retrouver.

— Comment savez-vous cela ?

— C'est vous qui me l'avez dit, n'est-ce pas ? répondit Behring sans se démunir de son assurance. Prenez ce pistolet, s'il vous plaît. Mettez-le dans votre poche et ne vous en servez que si vous en éprouvez la nécessité. Ou laissez-vous tirer dessus, cela m'est égal, mais acceptez-le, pour votre fils. Je m'en voudrais énormément s'il vous arrivait quelque chose.

— C'est idiot, répliqua encore Denis.

Cette fois, Behring se retira définitivement, après avoir laissé le paquet en évidence sur la table. Ian regardait l'objet avec le plus grand intérêt.

— C'est un pistolet ? demanda-t-il.

— Un faux bien entendu.

— Est-ce que je pourrais le voir ?

— Tout à l'heure. Je te le montrerai quand nous serons dans la chambre.

Denis ramassa le paquet et le rangea dans sa veste. Le pistolet avait été enveloppé dans du papier d'emballage marron et noué avec du raphia, comme s'il s'agissait d'un véritable cadeau. Contre sa poitrine, Denis sentait maintenant la pulsation mécanique de l'arme et cela ne lui plaisait pas. Comme la plupart des gens de sa génération, il n'avait jamais été en contact avec les armes à feu ou une violence authentique. La grande presse les avait abreuvés dès l'enfance sur la stupidité qu'il y avait à s'en procurer, à s'en servir en pensant protéger les siens. L'exemple des États-Unis était le plus communément cité pour démontrer que la possession massive d'armes de défense ne faisait que multiplier les crimes et les accidents. La réalité statistique était plus nuancée. Posséder une arme était un argument de poids face à ceux qui n'en portaient pas et équilibrait les chances, en augmentant c'est vrai la probabilité d'une issue létale, lorsque l'agresseur était armé. Ian reprit sa rêverie comme si de rien n'était. Denis et lui prirent une mousse au chocolat pour le dessert.

— Nous avons tout de même eu une sacrée journée.

— Surtout avec les chienchiens, répondit Ian.

Depuis qu'ils voyageaient ensemble, Denis adorait utiliser la soirée pour revivre avec son fils ce qu'ils avaient vu ou vécu dans la journée. Le gamin effectuait automatiquement le tri entre ce qui l'avait impressionné et ce qui, finalement, n'avait fait que passer. C'était ainsi que se construisait la mémoire. Il avait tendance, quelques heures après l'événement, à se donner le beau rôle et à mythifier certaines séquences.

— Tu as vu comment je l'ai dégommé, le gros chien. J'ai fait paf ! Coup de pied dans la gueule.

Et il souriait.

— Oui, c'est vrai. Il avait des étoiles autour de la tête.

— La tête explosée, tu veux dire. Et puis il y avait le vieux monsieur. Le grue.

— Duc.

— Oui, le duc. Il avait des vêtements bizarres. Et puis il enfonçait des aiguilles dans des postes de radio.

— Il est un peu fufou, non ?

— Pourquoi il faisait ça ?

— Parce qu'il pensait que les radios allaient l'attaquer.

Ils sourirent tous les deux en se gonflant les joues et entonnèrent en chœur :

— Pffff, une radio elle peut pas attaquer un homme.

Ces quelques échanges réjouissaient Denis au-delà de ce qui est imaginable. Il n'aurait jamais espéré tisser une telle complicité avec le gamin en aussi peu de temps. Il aimait la manière dont Ian modelait ses moues et ses phrases. Son visage lui faisait penser au sien lorsqu'il était lui-même enfant et le mimétisme était troublant, maintenant que le gamin avait grandi.

Les garçons ne changeaient pas. Ils avaient toujours ce même appétit d'action et de légendes, cette soif d'histoires et de mises en scène. Quand il était lui-même enfant, Denis se souvenait n'avoir pas vécu grand-chose par lui-même. Sa grand-mère était déjà une vieille femme quand il avait eu sept ou dix ans. Il n'était pas question de quitter la maison dès qu'il rentrait de l'école. Il avait vécu ses aventures dans les livres. Il n'en connaissait pas les auteurs. Pas à l'époque. Mais il savait qui était Jim Hawkins, Cyrus Smith, Ned Land, Hans Bjelke ou Griffin. Ces héros étaient ses compagnons de jeu et il était encore persuadé aujourd'hui d'avoir vécu avec eux des segments d'aventure hors du commun. Dans l'abri de sa chambre, il lui arrivait de fermer le roman qu'il était en train de lire et d'en prolonger les péripéties en se mettant en scène auprès des personnages. Il faisait cet exercice avec une telle force réaliste que le souvenir de ces aventures imaginaires était inscrit au tréfonds de sa mémoire comme l'était n'importe quel événement marquant et véritable. Denis sentait en Ian ces

mêmes caractères et cela justifiait à ses yeux la filiation. Le goût du faux est peut-être ce qu'il y a de plus précieux à transmettre.

— Tu me raconteras une histoire avant que je m'endorme ? demanda Ian au moment du dessert.

— Bien sûr.

Quand il vivait encore avec Camille et alors qu'il n'était pas certain que Ian soit en âge de comprendre et d'entendre, Denis avait établi un rituel du coucher qui consistait à s'asseoir près du lit de son fils et à lui raconter ce qu'ils appelaient une « chose ». Une « chose » était une histoire plus ou moins longue, mettant en scène des personnes de leur entourage ou imaginaires. Ian qui avait commencé à parler à un peu moins de deux ans, réclamait alors « une chose sur les dinosaures », une « chose sur les pompiers » et Denis devait inventer une histoire sur le thème souhaité. Parfois, il se contentait de résumer les histoires d'un autre, mais le plus souvent, il inventait une histoire abracadabrante et bancale qui collait maladroitement au thème. Ian s'endormait rarement avant la fin.

Lorsque Denis éteignait la lumière, il pouvait voir les personnages de son histoire se refléter dans les yeux de son fils et poursuivre l'aventure jusqu'aux premiers signes du sommeil. Que n'aurait-il pas donné pour que ces instants durent indéfiniment ? Quand son fils et lui avaient été séparés, il avait parfois essayé de rejouer pour lui seul le rituel du coucher. Il avait inventé des histoires sur des thèmes pris au hasard, mais cela ne fonctionnait pas. Il restait des heures en fixant le plafond et rien ne venait.

Behring réfléchissait de son côté en mangeant lentement une crème caramel. La journée n'avait pas été mauvaise, pas mauvaise du tout. Augmenter la quantité de violence contenue dans le monde n'était pas une mince affaire, mais le monde, comme il disait, avait de bonnes dispositions pour cela. La médiation qu'il avait entreprise entre Roch Frassati et Denis

Caplan lui donnait le sentiment d'une belle grande subtilité. Il était curieux de savoir comment cela tournerait et si cela pouvait entraîner, à l'échelle ridicule d'un fait divers, le drame qu'il appelait de ses vœux. Il était devenu évident pour lui que toutes ses actions ne seraient que des hors-d'œuvre, des avances sur quelque chose de plus monumental et grandiose dont il commençait à percevoir les contours et qui l'impliquerait personnellement. Il devait s'entraîner à tirer les ficelles sans qu'on le mette à jour.

Il interpella la mère d'Ana et lui demanda si elle pouvait lui servir un bon whisky. Elle mentit et lui servit un premier prix qui lui déchira la trachée.

Vers vingt-deux heures, il remonta dans sa chambre avec l'idée d'avertir Roch Frassati qu'il avait retrouvé Denis Caplan et le gamin. C'était définitivement une bonne journée.

LA SOURIS DE LÉONARD

Denis était impatient d'aller frapper à la porte d'Ana. Il avait une envie folle de la revoir pour des motivations qui n'étaient pas seulement sexuelles. Elle était la seule adulte, dans sa situation, avec laquelle il pouvait échanger en toute confiance et cela n'avait pas de prix. Denis n'avait aucune idée de ce qu'il ferait le lendemain.

Si ce que le Norvégien venait de lui confier était vrai, il ne fallait pas que lui et le gamin moisissent trop longtemps dans le secteur.

Cette histoire de valises d'électrothérapie lui avait rapporté très peu d'argent. Il trouvait assez injuste qu'on l'ennuie aujourd'hui pour une broutille pareille alors qu'il était à deux doigts de s'en sortir. La société qui l'avait embauché pour commercialiser cet attrape-gogos savait pertinemment que le préjudice était nul et que lesdites valises, si on les vendait parfois cher aux clients revenaient à la fabrication à moins de cent euros pièce. Electra était une entreprise d'origine corse. Était-ce un détail qu'il avait eu tort de négliger ? L'homme qui l'avait engagé s'appelait Michel Germani et était originaire de Bastia. Il lui avait avoué une fois dans la voiture qu'il ne voyait pas la couleur de l'argent qu'ils encaissaient. « Tout doit remonter à la maison mère », lui avait-il dit. Mais il ne s'y était pas intéressé plus que ça, sachant qu'il ne ferait pas de vieux os dans la boîte.

En fermant les volets de la chambre, il constata que l'état du ciel ne s'était pas amélioré. Alors que la nuit était tombée, et qu'il n'y avait pas de lune, il faisait encore clair, un clair de

nuages pour être précis et non un clair de lune. Le nuage bleu avait visiblement fait des petits à une vitesse inhabituelle. Y avait-il eu un accident ou les autorités de la centrale avaient-elles procédé à une sorte de dégazage massif, comme le font les chalutiers malveillants en haute mer ? Des nuages sans doute nés de la même source chaude traversaient l'horizon et diffusaient sur la Loire une lumière fantastique aux reflets bleutés et électriques. D'apparence, cela ressemblait, à une latitude peu ordinaire, à une aurore boréale, avec des nœuds unis de couleur et des lavis rosés et marines spectaculaires en traîne de coton. Le ciel pétillait et semblait battre comme un cœur. La sensation était étrange et similaire à celle des palpitations d'avant orage, lorsque le ciel se noue d'électricité et s'apprête à décharger. Mais la luminosité resplendissante et grise trahissait le caractère strictement artificiel des phénomènes à l'œuvre. Les nuages défilaient à basse altitude et se laissaient porter vers l'Est par une légère brise de terre. À ce rythme, pensa-t-il, la radioactivité s'abattra bientôt sur le sol comme de la brume. Les nuages et les hommes entrèrent en contact pour de bon.

Tandis que Ian allumait la télé, Denis étala une carte sur le lit pour voir ce qu'il était possible de faire. Son projet de remonter le fleuve royal lui semblait compromis. Qui pouvait bien être l'homme qui était à ses trousses ? Jusqu'où allaient ses intentions ?

Selon les scientifiques, en des temps reculés et qu'aucun homme n'avait pu connaître, la Loire ne s'écoulait pas vers l'Atlantique, mais remontait vers le Nord où elle rejoignait le fleuve que nous connaissons actuellement comme la Seine. Cette Loire séquanais avait été captée par la Loire atlantique à l'époque du premier plissement alpin, délaissant son cours originel où s'écoulait maintenant, paisiblement, le Loing.

Et si, pensa Denis, nous nous contentions de bifurquer vers le Nord, plutôt que de poursuivre ? Il suivit avec son doigt le tracé de la rivière et considéra que ce n'était pas une mauvaise idée. Il ne connaissait pas la région, mais ce nouvel itinéraire lui permettrait de poursuivre le voyage, tout en se rapprochant

de zones urbaines où il serait plus facile de reprendre pied dans la vie ou, au contraire, de se cacher qu'en rase campagne.

Denis frissonna. La température était en train de chuter. Il ferait froid demain et le gamin n'avait rien à se mettre. Pour ne rien arranger, le pécule qu'il avait rassemblé avant le voyage était épuisé. Denis avait à peine de quoi payer la nuit d'hôtel. Il ne souhaitait plus utiliser sa carte bancaire et espéra qu'il pourrait écouler plus facilement quelques chèques en bois. La présence de son fils à ses côtés suffisait à gommer le caractère désespéré de sa position. Il venait d'enlever son fils, n'avait plus un sou vaillant et n'avait pas de réelle perspective pour la suite des opérations. À aucun moment, il n'envisagea cependant avoir commis une quelconque erreur. À aucun moment, il ne vint à l'esprit de Denis de regretter quoi que ce soit. La vie se présentait à lui telle qu'elle était, c'est-à-dire comme une multitude de choix aveugles et incertains qu'on abordait en sachant qu'ils seraient tous mauvais et nous retomberaient dessus un jour ou l'autre.

Avait-il eu connu un jour de grâce dans ses trente et quelques années de vie ? Ses parents lui avaient-ils offert un seul instant de bonheur ? Lorsqu'il avait la tête sous l'eau, Denis égrenait mécaniquement, comme une prière, la liste des jours heureux et des instants qu'il n'aurait échangés contre aucun autre : la rencontre avec Camille, la naissance de Ian, le jour où il avait obtenu son diplôme, l'entrée dans son premier appartement. Les deux jours qui venaient de s'écouler lui avaient permis d'ajouter six ou sept mentions positives à son chapelet habituel. Cela valait bien quelques sacrifices. La rencontre avec Ana faisait partie des moments qu'il revisiterait dans les prochaines années et il se promit, tandis que Ian passait dans la salle de bains, d'en connaître d'autres, dût-il tuer pour cela.

Il aida Ian à se déshabiller, le guida vers la douche dont il régla le mitigeur pour lui. Profitant des quelques minutes à sa disposition, Denis déballa le paquet que lui avait remis le Norvégien et qui contenait le Heckler & Koch P7. L'arme était enveloppée dans une boîte semblable à celles qui renferment des jouets. L'extraction de l'objet était rendue difficile par l'utilisation de gourmands en plastique, impossibles à dénouer,

pour maintenir le pistolet au socle. La boîte contenait un livret en quatre ou cinq langues agrémenté de schémas illisibles, ainsi qu'un certificat d'authenticité et de garantie de deux ans. Il n'y avait évidemment aucune différence d'approche entre la commercialisation d'un pistolet, d'une télécommande ou d'un dictaphone électronique, si ce n'est que le premier pouvait servir à tuer quelqu'un.

Denis trancha les liens qui solidarisaient l'arme au carton et la prit en main, tout en feuilletant le manuel d'utilisation. Le HK P7 est, lut-il, *« une arme compacte, à la fois courte et un peu épaisse. Il est équipé de systèmes de sécurité renforcés. La détente et la poignée doivent être successivement ou simultanément pressées pour déclencher le tir, ce qui est une caractéristique de cette arme. Le mouvement de la culasse initié par le recul de la munition est retardé par un système à gaz, ce qui est très utile, lorsqu'on expédie un projectile dans une cible ou un être humain. Sa détente sensible et ses multiples qualités techniques en font une arme particulièrement précise que ne font que renforcer le confort de sa poignée et son équilibre d'ensemble. »*

Denis chargea l'arme, sans savoir exactement si le modèle qu'il tenait était un P7M8 ou P7M13, les deux modèles auxquels faisait référence la boîte de munitions. L'arme était chargée en 9mm parabellum, pour huit ou treize coups selon les modèles. Il ne savait pas trop à quoi cela correspondait, mais il se dit que c'était sûrement suffisant pour faire du dégât dans l'hypothèse où il aurait eu à s'en servir. Il brandit l'arme devant lui, manipula les diverses sécurités avec pas mal de maladresse, craignant à tout moment de laisser échapper un tir qui trouerait le plafond et déclencherait un beau bazar dans l'hôtel. Et puis il le remisa dans la poche intérieure du sac qu'il emmenait partout avec lui et qui contenait son téléphone portable, ses lunettes et son portefeuille. Denis n'avait pas touché un pistolet depuis son service militaire. Il s'était alors exercé, en qualité d'aspirant, une matinée par semaine, au maniement du pistolet automatique. Il tirait mal, mais n'avait aucune appréhension à tenir l'arme, ni à appuyer sur la détente ce qui était une qualité. Ses collègues d'alors l'avaient baptisé « Coup de Doigt », car il se laissait souvent emmener un

ou deux centimètres plus haut que la cible au moment d'appuyer sur la détente. Pour dire la vérité, il n'aurait certainement pas touché un éléphant dans un trou de taupe. Mais il conserva le flingue. On ne sait jamais.

Il enveloppa Ian dans une grande serviette éponge et lui enfila son pyjama.

— Tu es fatigué maintenant ? il demanda au gamin.

— Un peu, mais je veux une histoire avant.

— Tu n'en as pas eu assez avec le château ?

— Tu avais dit qu'il y aurait une histoire.

Denis sourit. Son fils ne laissait rien passer dès qu'il s'agissait d'obtenir une faveur ou de lorgner un cadeau.

— J'en ai un peu marre des histoires de d'habitude, ronchonna Ian. Ce que je voudrais en vrai c'est lire une histoire de... sous-marin.

— Une histoire de sous-marin ?

— Oui, mais qui serait pour ainsi dire comme une bande dessinée, avec des images. C'est nul de raconter des histoires sans les dessins qui vont avec.

— Tu n'as pas aimé l'histoire de Graziella ?

— Non, dit le garçon. J'en voudrais vraiment une avec des images.

— Qu'est-ce que tu lis comme bandes dessinées ?

— Spiderman. Yakari. Les Schtroumpfs et aussi Papyrus. C'est trop bien d'avoir des bandes dessinées.

— Tu n'es jamais content.

Le caractère capricieux de son fils et ses exigences incessantes contrariaient désormais Denis à chaque fois qu'ils faisaient leur apparition. Il hésita à l'envoyer balader, mais se résolut encore une fois à lui céder.

— Raconte-moi une histoire de sous-marin ou je ne dors pas, reprit le gamin qui s'impatientait.

Et maintenant la menace. Ian avait tout pour plaire.

Denis pensa à Ana, au type qui le poursuivait, au pistolet et puis se concentra sur l'image d'un sous-marin. Il laissa venir à lui les premières associations qui se formaient.

— Entendu, dit-il après quelques secondes de réflexion. (Denis borda Ian, l'embrassa sur le front et s'allongea, au-dessus des couvertures, juste à côté de lui.) Ferme les yeux et tu verras les images qui défilent comme dans une bande dessinée.

— Ce n'est pas possible.

— Ferme les yeux, je te dis. C'est un tour de magie que j'ai appris il y a longtemps. Il suffit d'y penser et d'y croire vraiment.

Denis posa le bout de ses doigts sur les paupières de son fils et les massa lentement en prononçant quelques paroles chamaniques.

— Il n'y a pas que Merlin qui s'y connaît en magie. Tu es prêt ?

— Oui.

— Allons-y. Tu connais sûrement le plus grand inventeur du monde. L'homme admirable à qui l'on doit tant de belles choses comme l'aile volante...

— L'aile volante ?

— L'aile volante, le scaphandre, le tank, l'automobile... Le plus grand inventeur du monde était un italien qui acheva sa vie en France, pas très loin d'ici, et qui peignit l'un des tableaux les plus connus au monde, la Joconde...

— ...

— Léonard...

— De Vinci, compléta fièrement Ian. Je sais. Il est très vieux et il a une barbe.

— Eh bien, voilà, Léonard avait été invité par le Roi de France François Ier à finir sa vie dans un château français qui n'est pas très loin d'où nous sommes où, tandis qu'il travaillerait à inventer de nouvelles armes et bienfaits pour le

Roi et ses sujets, il percevrait de nombreuses richesses et pourrait bénéficier de conditions de vie exceptionnelles. Le château était formidablement bien équipé pour l'époque et regorgeait de personnels en tout genre qui lui facilitaient à chaque instant les choses de la vie. Le Roi avait notamment fait bâtir pour l'inventeur un immense atelier dans lequel personne, excepté Léonard, ne pouvait pénétrer sans y être invité. Personne ou presque, puisqu'une petite souris d'entre les souris du château avait pris l'habitude, bonne ou mauvaise, d'y passer tout son temps. C'est de cette souris connue sous le nom de souris de Léonard dont je vais te raconter l'histoire.

— ...

— Ian ?... Ferme les yeux s'il te plaît. Est-ce que tu vois les images ?

Le gamin bailla deux fois, s'étira légèrement et croisa les mains comme s'il priait.

— Non.

Denis lui massa à nouveau les paupières et effectua une série de passes magiques au-dessus de son front.

— Et là ? Tu vois le vieil atelier, le château du roi ?

— Oui, je crois que je les vois.

— La souris de Léonard était l'animal le plus intelligent du château. Ce n'était pas un prodige, mais il est probable qu'elle ait été plus intelligente aussi que la majorité des hommes qui peuplaient le domaine, Léonard mis à part bien sûr. Depuis son plus jeune âge, et sans qu'on sache pourquoi, si ce n'est parce qu'elle était d'un tempérament curieux et savant, la petite souris avait pris l'habitude de passer ses journées dans l'atelier où travaillait le vieil italien. Elle s'y endormait la plupart du temps et, perchée sur une poutre épaisse surplombant la table de travail de Léonard, observait ses moindres faits et gestes. Elle l'avait ainsi vu mettre au point des choses que l'époque jugeait insensées ou improbables : des canons, des véhicules automobiles et des ailes volantes, des machines de siège et des...

À peine son père avait-il démarré l'énumération des inventions de Léonard qu'il sentit la tête du gamin s'affaisser de tout son poids sur son avant-bras. À regret, Denis n'eut pas besoin d'aller plus loin. Harassé par sa journée, Ian dormait désormais à poings fermés. Denis prolongea la narration intérieurement, histoire de voir où l'amorce de récit le mènerait et ce qui arriverait à la souris qu'il venait d'inventer. Il ne fallait jamais laisser un travail à moitié. Et puis l'histoire lui servirait peut-être un autre soir. « La tragique et fabuleuse histoire de la souris de Léonard et de son remarquable et insubmersible sous-marin ». Cela faisait beaucoup trop d'adjectifs pour une si petite souris. Il ferma les yeux en envisageant la fin. Pourquoi est-ce que toutes les histoires pour enfants qu'il inventait finissaient mal ?

Denis se leva lentement, en accompagnant la tête de Ian sur l'oreiller. Il remonta les couvertures sur le gamin et déballa à nouveau le pistolet pour s'assurer qu'il était toujours là. Où étaient toutes ces belles choses qu'on promettait aux enfants avant qu'ils ne grandissent ? Dans une chambre d'hôtel, à l'écoute d'une respiration enfantine ? Quelques instants de bonheur épargnés pour les vieux jours, si on arrivait jusque-là. La vie est une succession de personnes qui tirent leur révérence.

Dans sa main, le pistolet n'accusait pas son poids. Il le sentait de plus en plus léger à force de le manipuler. Il avait toujours trouvé ridicules ces initiations de cinéma où un tireur expérimenté explique à un bizuth comment l'arme doit devenir l'extension de son propre corps. C'est le corps qui devient une extension de l'arme et qui en absorbe par le contact de la main sur la crosse toute la violence silencieuse. Denis prit le poignet de Ian et compta les battements de son cœur pour vérifier qu'il n'en manquait aucun. La violence est une imposture. La lâcheté est, en un sens, une qualité qui protège les hommes modernes de bien des désagréments. L'homme de demain n'y attachera plus de culpabilité. Il sera désarmé par raison et sans craindre pour la taille de son sexe. Denis remballa l'arme et la fourra entre le sommier et le matelas avec l'intention de ne plus jamais y revenir. Ce machin-là

n'était pas pour lui. Tuer son prochain avec un tel ustensile
n'avait plus sa place dans la grammaire de l'époque.

13

LE MIRACLE

Ana savait que Denis était revenu à la Clef d'Or. Elle avait vu sa voiture garée devant l'hôtel et elle espérait sa visite à un moment ou un autre. Depuis le retour de ses parents, elle était restée cloîtrée dans ses appartements à travailler. Ses parents l'avaient à peine remerciée d'avoir fait tourner la boutique en leur absence. Elle ne prenait plus ombrage de leur ingratitude. Ils considéraient que voir traîner une grosse fille en fauteuil dans les couloirs n'était pas un plus pour leur activité. Les clients n'aimaient pas ça, le genre de spectacle que représentait leur grosse fille triste roulant dans les couloirs comme un fantôme à roulettes. Elle travaillait depuis la matinée sur la charte graphique d'une entreprise publique. Ce n'était pas une grosse commande, ni un travail très intéressant, mais elle avait promis à la responsable communication quelle lui enverrait quelque chose pour son prochain comité de direction.

Les travaux pour lesquels on la sollicitait par l'intermédiaire de son site internet ne requéraient qu'exceptionnellement des talents artistiques ou de la créativité.

Ses clients s'adressaient à elle parce qu'elle respectait les délais et parce qu'elle n'était pas chère. Ses prestations pouvaient ensuite être déclarées au titre de la contribution sur l'emploi des personnes handicapées et ouvrir droit à d'intéressantes réductions de cotisations. Les entreprises pouvaient travailler avec Ana ou commander des enveloppes collées à la main par des trisomiques, faire trier leur courrier par des aveugles ou acheter des clés USB assemblées par un

centre d'aide aux manchots. C'était du pareil au même. Ana habillait des publications pour quelques milliers d'euros quand d'autres agences graphiques demandaient le triple. Et ses créations n'étaient pas moches. Certaines étaient même plutôt réussies au regard de ce qui se faisait partout ailleurs.

Ana évoluait à contre-courant de la norme graphique du moment qui s'inspirait beaucoup de l'esthétique anglo-saxonne et privilégiait les couleurs sombres et les lettrages à l'allemande. Elle avait adopté une palette plutôt colorée et n'hésitait pas à charger ses créations. Elle affectionnait les caractères animaliers, les feuilles, les arabesques, autant de figures peu au goût du jour, mais quelle essayait de revaloriser. Elle était persuadée qu'on reviendrait vers ces motifs dans un souci de démarquage et d'authenticité. Certains clients lui avaient renvoyé sa copie en exigeant plus de sobriété. Elle avait appris à respecter les cahiers des charges et à ne pas s'engager personnellement dans les projets. Elle refusait généralement de venir défendre elle-même ses travaux. Elle prenait pour alibi son état de santé et échappait ainsi à toutes les présentations directes au client.

Pour le moment, ce n'était pourtant ni le travail, ni l'attitude infantilissante de ses propres parents qui occupaient son esprit. Ana attendait que Denis tape à sa porte, car elle avait quelque chose d'important à lui dire, quelque chose qu'elle pouvait difficilement confier à quelqu'un d'autre pour le moment ou du moins qu'elle ne souhaitait pas partager pour des raisons qui lui appartenaient. La jeune femme avait eu d'autres amants que lui parmi la clientèle de l'hôtel. Son père fermait les yeux, mais sa mère détestait qu'elle couche avec les clients. Elle la traitait de pute et de monstre indigne de porter son nom. Et Ana rigolait. Elle détestait sa mère qui se faisait plaindre sur son dos depuis l'accident par tout le village. Mais qui souffrait, bon sang ? Qui ne pouvait pas mettre un pied devant l'autre ? Qui voyait le monde depuis un fauteuil et se faisait des gouttes de pisse dessus trois ou quatre fois par jour parce que ses jambes ne bougeaient pas d'un centimètre ?

Ana s'envoyait deux ou trois mecs par an pour faire enrager sa mère. Elle avait eu ses bons coups et Denis en faisait partie. Certains repassaient régulièrement, la plupart l'oubliaient. C'était déconcertant la facilité qu'il y avait à se faire culbuter même quand on était grosse et handicapée. Les hommes sont une espèce misérable. Mais ce n'était pas cela non plus qui l'occupait. Ana avait la tête sur les épaules. Il ne fallait pas compter sur elle pour s'amouracher d'un coup d'un soir ou se monter la tête parce qu'un de ses visiteurs sexuels avait poussé la performance de cirque un peu plus loin que d'ordinaire. Ana était une handicapée malheureuse, mais une handicapée à l'équilibre émotionnel et à la lucidité remarquables. Elle ne déprimait pas parce qu'elle était tout le temps déprimée. Elle ne voulait pas mourir parce que la mort n'avait pas voulu d'elle quand elle en avait eu l'occasion. Elle ne pleurait pas parce qu'elle n'avait plus de larmes à gaspiller. Elle ne détestait pas la vie parce que la vie lui était indifférente. Mais les choses allaient changer.

Denis frappa timidement à la porte. Il s'attendait à tout moment à ce que la mère d'Ana surgisse dans le couloir et lui interdise de parler à sa fille, fonde sur lui comme un dragon et l'emporte entre ses serres pour le jeter dans la Loire. Et lorsqu'Ana l'invita à entrer, il se demanda soudain pourquoi il était derrière la porte. Pour lui non plus, se trouver là n'était pas une question de sentiment, de coup de foudre ou d'amour. Ce n'était pas tout à fait non plus une affaire de désir, mais simplement la meilleure manière possible de répondre à une situation. Ana était assise dans son fauteuil, près de la fenêtre et Denis l'embrassa sur la joue droite en se tortillant sur le côté. La bouche était un peu trop basse pour lui et il ne savait pas quel effet cela aurait produit que de chercher à l'atteindre.

— Te revoilà déjà, l'accueillit-elle.

Elle souriait généreusement et cela lui fit plaisir. Il se mit immédiatement en tête qu'Ana tenait en réserve, sans peut-être même le savoir, une solution à ses problèmes. Son visage était resplendissant, bien maquillé et ses cils plus longs et souples

que la première nuit où ils s'étaient rencontrés. Ana était jeune et sa peau produisait sur ceux qui la regardaient un effet positif et vivifiant lié à sa fraîcheur et à sa bonne santé. On pouvait être polyhandicapée et incarner la santé et la forme. C'est l'un des caractères paradoxaux du fauteuil.

— Je n'ai pas trouvé de meilleure adresse. Et comme vous avez toujours une chambre libre pour les gens de passage.

Elle lui demanda s'il voulait boire quelque chose.

— J'ai pris une bouteille de vodka dans le bar. Elle est au congélo.

Denis leur servit deux petits godets de Zubrowka et il s'assit sur le lit à côté d'elle.

— Quelles sont les nouvelles ? lui demanda-t-il.

— Mes parents sont revenus de leurs vacances aux Baléares. Ils ne m'ont rien passé comme à leur habitude. Tu as une idée de ce que c'est qu'avoir des parents horribles et qui te considèrent comme une débile mentale ?

— Je n'ai pas vraiment connu mes parents, sourit Denis.

— Je suis désolé pour toi.

Cela coupa court à la conversation et Ana changea de sujet.

— J'ai pas mal travaillé aujourd'hui. Tu veux voir ?

— Bien sûr.

Ana roula jusqu'à l'ordinateur et afficha le portfolio qui renfermait le nouvel univers graphique de son client. Elle avait travaillé dans le respect des codes et chartes imposés par l'organisme national. Elle avait doublé certaines lignes et contours, joué sur les nuances de vert et de bleu. Elle avait osé enrouler une ligne mauve dans le coin droit d'un formulaire, ce qui, songea Denis, passerait pour une audace extrême auprès de la personne qui rapporterait son travail en comité de direction.

— C'est chouette, remarqua-t-il pour lui faire plaisir. Ça dépoussière pas mal leur bazar.

— Tu trouves ?

— Oui, ce que tu as fait est clair, léger et en même temps respectueux de ce qu'ils recherchent, je suppose.

— Merci. C'est le plus joli compliment que je reçois depuis pas mal de temps.

Elle pivota et se tourna face à lui en proposition. Il se baissa et l'embrassa avec un peu plus de conviction qu'en entrant. La gêne devait passer à la longue, mais il était extrêmement difficile de se situer par rapport à quelqu'un en fauteuil lorsqu'on n'en avait pas l'habitude.

— J'ai vu ta mère. Drôle de personnage. Elle m'a barré la route de ta chambre. J'ai cru que je n'allais jamais oser venir te voir.

— Ils ont recommencé à me dénigrer dès leur arrivée. Il paraît que je n'ai pas assez surveillé la femme de ménage et que le haut des armoires était dégueulasse. Comme si je pouvais vérifier la qualité du ménage en haut des armoires. Je suis leur-petite-fille-en-fauteuil. Ils veulent me protéger, mais ils me traitent comme si j'étais un otage. Ils ne me laisseront pas tranquilles tant que quelqu'un ne paiera pas ma rançon.

— Tu ne voudrais pas la payer toi-même ?

— Je pourrais prendre un appartement, mais ça ne m'intéresse pas tant que ça. Je n'ai pas envie de me faire chier à nettoyer, à faire la bouffe et à me débattre toute la journée pour témoigner de mon autonomie. Et puis il y a quelque chose que je ne t'ai pas dit.

— ...

— Approche-toi. Viens, agenouille-toi devant moi.

— M'agenouiller ?

— Oui, baisse-toi s'il te plaît. Je ne t'ai pas dit de te prosterner non plus, elle le poussa aux épaules en rigolant.

Denis se plaça au pied du fauteuil et à quelques centimètres des jambes mortes d'Ana. Elle portait des petites chaussettes de soie fine qui grimpaient jusqu'au genou. Sa jupe noire était retroussée légèrement par l'assise du fauteuil où s'étaient à plat ses deux cuisses un peu lourdes.

— Regarde, dit-elle.

Son visage se crispa et elle contracta son corps. Denis sentit les mollets d'Ana qui se raidirent et l'ensemble formé par les deux jambes frissonna, puis, en un soubresaut, se détacha de quelques centimètres du fauteuil avant de retomber. Elle recommença et à chaque fois, les jambes qui étaient mortes parurent s'animer d'un semblant de vie. Elles hoquetaient, elles frémissaient, elles gigotaient comme des organes qui essaient de retrouver la parole sans y parvenir tout à fait.

— Elles bougent, tu vois. Je n'ai rien pu faire de tel depuis dix ans. Mes jambes se sont mises à bouger, hier, après ma promenade. Il pleuvait à verse et j'ai senti pour la première fois un picotement sur les mollets. Cela faisait des années que je n'avais pas ressenti le froid, le chaud, rien sur mes jambes et puis, lorsque je suis rentrée, j'ai essayé de refaire de vieux exercices que le kiné m'imposait après l'accident dans l'espoir de me faire progresser. Il s'est passé quelque chose et je crois que ce n'est pas terminé.

— Pas terminé ?

— J'ai l'impression que toute la zone est en train de se réinnervir.

Denis plaça sa main droite sur la jambe gauche d'Ana et la caressa en remontant. Au passage de sa main sur les mollets, le genou et la cuisse, il pouvait ressentir les phénomènes qui se produisaient sous la chair, comme si les cellules mortes ou endormies depuis des années étaient en train de se recomposer et se pressaient pour atteindre le trajet des doigts. Il sentait les déplacements intérieurs, la réorganisation des circuits vitaux, le frémissement des molécules et des capteurs enfin tirés du sommeil.

— Tu sens ma main ? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. J'ai comme la sensation de quelque chose qui vient de loin et se rapproche, comme si je percevais l'information, mais de manière encore trop éloignée et imprécise pour la reconnaître.

Il continua à la caresser, composant du bout des doigts de mystérieux symboles sur les membres inférieurs qui appelaient l'arrivée de nouvelles émotions, enfouies depuis des décennies.

— Ne t'arrête pas, suppliait Ana, la tête en arrière et les yeux mi-clos comme si elle attendait de succomber à l'arrivée prochaine d'une vague qui la submergerait. Ne t'arrête pas encore.

Denis lui embrassa les chevilles, tout en continuant à lui pétrir les jambes. Il appliquait ses lèvres maladroitement sur la soie qu'il ne tarda pas à écarquiller et à faire glisser le long des mollets handicapés. L'intérieur des cuisses lui brûlait les lèvres et il ne put s'empêcher de les mordiller puis de les lécher comme un chat. L'érotisme évident de la scène ne lui échappait pas, mais ne l'avait pas encore débordé. Au bout de quelques minutes cependant, il éprouva le besoin de se relever pour respirer et reprendre son souffle. Ana revint peu à peu à elle comme si elle avait déplacé sa conscience dans ses jambes et la récupérait.

— Je les sens de mieux en mieux, murmura-t-elle. Il est en train de se passer quelque chose, mais je ne sais pas jusqu'où cela ira.

— Est-ce que cela s'est déjà produit par le passé ?

— Non, dit-elle. Cela fait des années que je n'avais plus ressenti quoi que ce soit.

— As-tu fait quelque chose de particulier ?

— Non. Je suis juste allée me promener hier en début d'après-midi. J'ai été surprise par une grosse averse et suis rentrée noyée des pieds à la tête. Mes parents m'ont copieusement engueulée. C'est tout ce qui s'est passé. J'ai lu il y a quelques jours qu'un jeune tétraplégique de Chouzé avait recouvré l'usage de ses bras. Je me suis dit que ce n'est pas à moi qu'une telle chose arriverait.

— Tu n'es pas encore prête pour déposer un dossier au Vatican, mais je suis très heureux pour toi. Il y a peut-être une épidémie de guérisons et de miracles qui frappe la région...

— Tu peux m’aider à m’allonger sur le lit ?

— Bien sûr.

Il passa derrière elle après avoir approché le fauteuil et la souleva pour l’installer. Son corps paraissait plus léger que la veille, comme s’il contribuait, encore discrètement, mais à sa manière, au mouvement que son porteur lui infligeait.

— Je sens le changement depuis l’extérieur. C’est étrange, ton corps me paraît différent, plus impliqué. Tu sais que j’ai une théorie sur les dernières pluies. Je t’ai parlé du nuage bleu et des dégagements de vapeur qui proviennent de la centrale ?

— Oui.

— Eh bien, je n’en suis pas certain, mais je crois qu’il est possible que ces pluies ne soient pas étrangères à ce qui t’arrive. Les pluies transforment les gens. Elles établissent un ordre et en démontent un autre. J’ai été confronté à des choses qui n’auraient pas dû se produire et qui sont arrivées néanmoins. Je suis à peu près certain que la centrale et ce qu’elle rejette sont à l’origine de tout ça. Je suis très heureux que les changements qui t’affectent te redonnent l’usage de tes jambes, si cela doit aller jusque-là, mais il est possible que nous courions tous dans les prochains jours un danger important. J’ai rencontré un type hier qui nous promettait le pire...

— Le pire ?

— Un accident majeur. Une contamination. Il travaillait auparavant à la centrale. Qu’est-ce que tu vas faire maintenant ?

— Je ne sais pas encore, dit Ana. Je ne veux rien dire à mes parents avant d’être sûre de mes progrès. Je vais retravailler quelques semaines avec le kiné et on verra où j’en serai. Tu es sûr que ce sont les émanations de la centrale qui sont à l’origine de tout cela ?

— Je suis passé au pied de la centrale avec Ian. Il se forme des nuages qui ont un aspect bizarre et qui sont en train d’envahir le ciel peu à peu. Nous les avons vus en revenant

vers l'hôtel, ce soir. Le ciel est en train de changer d'aspect et cela ne peut pas être un hasard.

Denis ouvrit la fenêtre et constata que le ciel avait évolué considérablement depuis la fin d'après-midi. La lune était cernée par des nuages éclairés de l'intérieur et traversés d'éclairs électroluminescents. Bien qu'il n'y ait pas de vent, les nuages étaient comme agités par des mouvements de convection donnant le sentiment qu'un cœur battait au fond de chacun d'entre eux.

— Est-ce que tu as déjà vu ça ici ? demanda-t-il à Ana.

— Non. C'est merveilleux. Je n'ai jamais vu d'aurore boréale, mais j'ai toujours cru que ça ressemblerait à ça. Pourquoi est-ce que ça arrive maintenant ?

— Il est possible que cela ait à voir avec les seuils critiques. C'est une théorie assez simple qui considère que ce n'est pas tant la durée d'exposition à une dose de radiations ou de produits radioactifs qui compte que le fait que, par accumulation ou par addition, on atteigne un seul critique. Une fois que ce seuil est atteint, et cela vaut aussi pour les changements climatiques, l'ancienne science est disqualifiée instantanément. Rien de ce qu'on savait ne vaut plus. On change de paradigme. Les lois de l'ancien monde sont abolies. C'est le trou noir scientifique où tout ce qui faisait notre connaissance d'hier est aspiré, chamboulé et se retrouve mis en question. D'autres règles apparaissent, d'autres espèces, d'autres conditions environnementales. Les spécialistes ont évoqué cette théorie pour tenter de faire réagir la communauté internationale sur le risque climatique. Passé un certain point, ce qui se déroule sur des centaines d'années peut tout aussi bien se dérouler sur une ou deux semaines, voire sur une seule journée : le réchauffement, les raz de marée, les tremblements de terre. Tout peut être détruit en l'espace d'une respiration. Il est possible que la composition de l'air connaisse les mêmes limites chimiques.

— Les handicapés peuvent remarquer et quoi d'autre ?

— Je n'en ai aucune idée. Certains pourraient mourir immédiatement, d'autres voler ou vivre éternellement.

Personne ne peut prévoir la profondeur du chamboulement. La composition de l'air est plus complexe qu'on ne le croit. C'est principalement un mélange de diazote et de dioxygène, mais on y trouve aussi une bonne douzaine d'autres gaz. Une modification infime de l'équilibre de l'air, intervenue par un dégagement quotidien et même infime de produits radioactifs, pourrait avoir des conséquences démesurées sur l'ensemble du milieu dans lequel nous évoluons. La radioactivité noire est l'écho de la radioactivité mesurable, une sorte de réplique qui peut très bien avoir agi comme amplificateur. L'argon, le xénon, le radon qui est le principal agent de la radioactivité naturelle. Le radon, oui, certains ont déjà remarqué ses extraordinaires propriétés. Le radon peut soigner, exploser un soir d'orage. Il ferait un coupable idéal. Dans le pire des scénarios, l'air pourrait cesser d'être respirable. Mais je ne crois pas que cela arrivera. Les changements qui affectent la nature, quels qu'ils soient, offrent toujours une porte de sortie à quelques-uns. Je ne pense pas que la nature soit capable de se transformer au point de condamner toutes les espèces. Plus j'y pense et plus je crois qu'il est temps de tout changer. Notre modèle de vie s'est établi autour de règles physiques, chimiques et géométriques qui pourraient ne plus avoir cours demain.

— Tu pourrais ne plus être là ?

— Et je pourrais être partout. Il ne faut pas s'emballer. Il est probable que nous ne nous rendrons pas compte tout de suite de ce qui est en train de se produire. Ce qui se passe ici survient-il ailleurs également ? Il est tout aussi possible que le phénomène soit ultra localisé et que le premier coup de vent nous en libère.

— Tu veux rester ici ?

— Non, je vais partir demain matin avec Ian. Nous allons suivre le cours du fleuve, comme nous l'avions prévu, et nous allons nous établir là où nous pourrions vivre tranquillement. Je veux redémarrer à zéro. Je veux gagner de quoi vivre et ne plus foutre ma vie en l'air tous les six mois. Je veux vivre vingt ans dans la même maison, aller bouffer chez mes voisins, parler de foot avec mes collègues de travail, coucher avec la

même femme et l'empêcher de dormir parce que je ronfle. Je veux faire cela jusqu'à la fin de mes jours, et voir grandir mon fils.

— Tu penses que c'est possible de redémarrer à zéro ?

— Oui. Il suffit d'oublier qui on a été. J'ai été un mauvais père, un mauvais mari. Je n'ai pas travaillé autant que j'aurais dû. J'ai bu et j'ai menti. J'ai battu ma femme. Je me suis enfui parce que je ne pouvais plus me regarder dans la glace et j'ai volé mon dernier patron. Cela ne devrait pas être trop difficile d'oublier ça, tu ne crois pas ?

— Et devenir un bon petit citoyen...

— Si tu veux... il n'y a pas de mal à être normal.

— Je voudrais marcher à n'en plus finir. Faire le tour du monde jusqu'à en mourir d'épuisement et ne plus jamais entendre la voix de mes parents. Je ne veux plus que quelqu'un m'aide à m'habiller. Je veux danser à corps perdu et sauter à cloche-pied. Je veux avoir les orteils qui sentent le fromage et des ampoules qui me déchirent les tendons. Est-ce que tu crois que je pourrais venir me reposer chez toi, quand j'aurais besoin de quelqu'un ? Est-ce que je pourrais venir vous voir ?

— Bien sûr.

Ana et Denis tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Plus exactement, Denis s'allongea près d'Ana et se lova contre sa poitrine en chien de fusil. Il était comme un bébé, niché contre elle, droite et immobile, le regard fixé sur le plafond. Ana ne pouvait pas bouger ou si peu. Lorsqu'elle était sur le lit, elle ne pouvait se tenir que droite et regarder bêtement le plafond, en attendant qu'on la retourne ou qu'on l'aide à s'asseoir. Denis se redressa et s'accroupit sur elle. Elle était petite, mais désormais ses cuisses étaient capables de légères contractions qui n'étaient pas désagréables. Denis flattait chacune de ses initiatives et ne manquait pas une occasion de l'encourager, par une caresse, un petit mot. Il l'adora.

Lorsqu'ils se quittèrent, il lui souhaita bonne chance et lui confirma qu'il ne serait pas là demain, ni vraisemblablement le surlendemain, mais qu'elle pourrait ensuite faire appel à lui quand elle le souhaiterait.

— Il y aura une chambre pour toi dans notre nouvelle maison. Et un jardin.

Il se demanda si elle ne pensait pas qu'il l'abandonnait à son sort et à la période de convalescence qui s'ouvrait de nouveau devant elle. Mais Ana n'était pas dans cet état d'esprit. Elle avait passé tellement de temps seule avec sa souffrance que la simple pensée qu'on puisse l'attendre et l'espérer quelque part lui était suffisante. Elle avait eu d'autres amants, mais aucun qu'elle ait pu associer à une perspective de guérison.

Avant de partir, il la borda comme il avait bordé Ian et l'embrassa sur le front.

Dans le couloir, en regagnant sa chambre, il croisa sans le savoir le SMS qu'était en train d'expédier Morg Behring, allongé sur son lit dans une chambre adjacente, à Roch Frassati. Le petit paquet d'informations quitta le portable du Norvégien, traversa le corps de Denis et atteignit un relais situé à quelques kilomètres de là, d'où il gagna le téléphone du détective corse.

« Caplan est revenu à l'hôtel. Amitiés. Morg »

Behring avait attendu une heure du matin avant de prévenir le Français. Il ne voulait pas qu'il intervienne immédiatement et préférait qu'il fasse ce qu'il avait à faire le lendemain à l'aube. Caplan avait besoin de se reposer et Behring ne voulait pas qu'il soit cueilli par surprise. Il se demanda s'il n'attendait pas trop de cette rencontre. La motivation du Corse était vacillante. Caplan, de son côté, lui avait paru manquer de caractère, même s'il avait accepté au final de prendre le pistolet qu'il lui avait mis entre les mains. Il évalua la probabilité qu'il s'en serve à 11%, ce qui n'était pas si mal, mais pas suffisant pour déclencher le carnage dont il rêvait chaque nuit. Les explosions de violence interviennent

généralement dans des conditions de survenance assez défavorables. C'est ce qui fait leur beauté. Elles sont d'autant plus belles qu'elles ne sont pas attendues. Le rêve était précis : des dizaines d'hommes et de femmes tombaient ; leur sang se répandait dans l'eau et montait dans le ciel herbu. Il y avait des hurlements et de longs silences, des courses et des souffles tapis dans des cachettes de fortune. Chaque nuit, de nouveaux détails s'ajoutaient à cette vision qui prenait le contrôle de lui.

Behring avait étalé dans sa chambre une partie de son manuscrit. L'écriture lui était devenue indispensable pour échapper aux idées qui le faisaient tourner en bourrique. Elles ne cessaient de le tourmenter que lorsqu'il consentait à les retranscrire. Le Norvégien ramassa son stylo et démarra la rédaction de la note qu'une voix intérieure, assez semblable à celle qui accompagne tout un chacun, lui souffla dans sa langue démonique : « *Je suis la vengeance et je suis le bras qui frappe. Partout, je suis le moyen et je suis la fin. Je sèmerai la discorde et le chaos jusqu'à ce que ma nature triomphe. Je suis le malin et le dessein souverain, celui qui établit ce qui dissocie et associe ce qui dévie...* » Il écrivit pendant quelques minutes, sans s'arrêter. La pression contre les parois de son crâne se relâchait tandis que les mots s'échappaient sous la forme de cette prose poétique confuse et qui ne valait pas tripette. Morg Behring donna ensuite l'impression de reprendre le contrôle de lui-même. Il relut ce qu'il avait écrit et chiffonna le papier en boule dans un accès de lucidité. « *Donne-moi la morale et donne-moi la science. Pour être moi-même, devant tous les autres. Donne-moi le temps et l'espérance. Pour être moi-même, contre tous les autres. L'exposition du courage ne se réduit pas au courage d'être exposé. L'ombre est la raison et la raison de l'ombre.* » Son esprit procédait en jouant avec les mots ou en inversant les termes.

Il s'agissait pour Morg Behring d'établir ses propres buts et de se dégager peu à peu du sens commun et des schémas de pensées qui, selon lui, avaient amené l'humanité au bord du précipice. La sensation de tâtonner n'était pas agréable et il luttait intérieurement pour arrêter d'écrire.

Finalement, il alluma la télé et tomba sur la rediffusion d'un épisode de la série *Au Nom de La Loi*. La beauté de Steve McQueen l'apaisa et il put sombrer en paix tandis que Josh Randall chevauchait dans la plaine aride. Quoi qu'il puisse faire, il était certain qu'il ne serait jamais aussi élégant que le chasseur de primes.

Et tout le monde s'endormit qui ne dormait pas, tandis que la nature au-dehors s'emballait. Denis retrouva Ian qui émettait un petit ronflement d'enfant rassurant. À quoi pouvait-il bien rêver ? De quoi pouvait-il bien avoir peur ? Les nuages bleus gonflaient et menaçaient de tout faire péter. Comme des terroristes mécaniques et sans arrière-pensée, ils avaient pris la nuit en otage.

QUATRIÈME
JOUR

LE DOUBLE



Les dernières années d'Aaron Copland furent pénibles. Le compositeur n'était pas dans le besoin, mais il perdait totalement la boule. Il prit sa retraite officielle au milieu des années soixante-dix et, lorsque les symptômes de dégénérescence intellectuelle lui rendirent toute activité de plus en plus périlleuse, se retira dans un silence social qui ne ressemblait pas à la vie qu'il avait menée.

Les secrétaires qui prenaient soin de lui et s'occupaient de ses affaires commencèrent à valser de plus en plus rapidement dans son entourage, parfois renvoyés par ses plus anciens amis qui les accusaient de profiter de la faiblesse du vieil homme. Il n'y eut pas d'abus manifeste, mais il est probable que certains volèrent des objets lui ayant appartenu ou qui lui avaient été offerts par ses amis ou amants photographes, peintres et musiciens. Sa dernière apparition publique eut lieu lors d'un concert hommage donné pour son quatre-vingt-unième anniversaire et qui fit une large place à ses œuvres chantées.

Un peu avant ça, on raconte que Copland et son entourage demandèrent, pour les besoins d'une interview, qu'on lui communique précisément les questions qui lui seraient posées. Le jour dit, le malheureux Copland se contenta de lire sur une feuille les réponses qu'on avait rédigées pour lui au mot près, sans en comprendre le sens. Ces années-là

furent pathétiques. Le compositeur n'avait pas de problème de santé majeur, si l'on excepte les soucis de dents qui le gênèrent pendant toute sa vie. Il se portait bien, mais était sénile et atteint d'un syndrome Alzheimer que personne ne nomma comme tel.

Dans les deux dernières années de sa vie, tournaient autour de lui des étudiants attardés, des femmes de ménage et des auxiliaires de soins, qui le gardaient à peine propre. Copland était entouré, mais négligé. Posté en permanence à l'une des fenêtres donnant sur le jardin, Copland lisait le journal. Non pas le journal du jour ou celui de la veille : la même page du même journal, du même jour, pendant des mois et des mois. Et personne ne pensait plus vraiment à remplacer ce dernier, tant il était clair que cela n'avait plus aucune importance.

Copland ne se promenait plus dans la nature et n'arpentait plus les jardins de Rock Hill, sa propriété du comté de New York. Il peinait à retrouver sa chambre dans Cortland Manor et devait être accompagné pour faire les quelques dizaines de mètres qui séparaient le salon de sa chambre à coucher. Il mangeait peu et avait parfois, comme tous les malades, de brefs éclairs de lucidité durant lesquels il n'exprima, semble-t-il, jamais aucune lassitude pour ce qu'il était devenu. Il n'écoutait aucune musique et n'avait pas la télévision.

Toutes les histoires ont une fin et presque aucune n'est pleinement satisfaisante. Cela tient sans doute au fait que ce qui apparaît comme la fin d'une histoire ne l'est jamais vraiment. Il y a toujours quelque chose qui continue, qui se perpétue et qui atténue la portée d'une conclusion. Dans le cas d'Aaron Copland, la fin de son existence lui échappa complètement. Il fut emmené à la fin du mois de novembre 1990 à l'hôpital de North Tarrytown, un patelin situé à une petite cinquantaine de kilomètres de Manhattan, que les habitants choisirent de rebaptiser Sleepy Hollow en 1996, où il décéda le 2 décembre des suites d'une infection pulmonaire.

L'astronome Edward Bowell à qui l'on doit la découverte de centaines d'astéroïdes baptisa l'objet numéro 4532, une

vulgaire caillasse galactique, du nom du compositeur le 15 avril 1985. « 4532 Copland » dont la période orbitale est évaluée à 5,1807 années fut revu depuis un observatoire africain presque exactement le soir où Copland mourut, et pour la dernière fois le 31 janvier 2006. Et puis ce fut à peu près tout jusqu'à aujourd'hui, si l'on excepte les milliers de fois où les œuvres d'Aaron Copland furent données ou écoutées par d'autres êtres humains. Quelqu'un avait éteint la lumière, mais cela ne voulait pas dire que tout était fini partout bien entendu.



Roch Frassati alluma son portable vers trois heures du matin, cette nuit-là. Le relais de téléphonie y injecta dans les sept secondes qui suivirent le SMS expédié par le client norvégien de la Clef d'Or. Le détective corse, officiellement à la retraite depuis la veille, enregistra l'information selon laquelle la personne qu'il avait recherchée jusqu'au matin se trouvait à proximité, mais il ne se mit pas en mouvement pour autant. L'ordre et la précipitation sont deux vieux ennemis qu'il ne faut en aucun cas mettre en présence. Frassati ne manquait pas d'expérience. Il avait roulé jusqu'aux abords de la centrale de Chinon. Sans savoir ce qui l'avait conduit jusque-là, il s'était senti attiré par les hautes tours du complexe nucléaire.

Il avait garé son véhicule au pied d'un pont, sous une allée de chênes verts et s'était endormi assez rapidement, sans avoir aucune idée de ce qu'il ferait ensuite. De temps à autre, il se réveillait pour allumer le chauffage de l'automobile et écouter les informations. Entre une heure et deux heures du matin, il entendit par les hasards de la programmation et sans savoir de quoi il s'agissait, *Music For A Great City*, une œuvre d'Aaron Copland composée en 1963 et qui évoque la ville de New York. C'est une œuvre complexe, dissonante et dont il interrompit l'écoute au milieu de son deuxième mouvement, opportunément baptisé *Night Thoughts*, pour aller pisser, mais

également parce qu'il trouvait cette musique affreusement prétentieuse.

Roch Frassati fit quelques pas en direction de la Loire qui s'écoulait en contrebas d'un petit sentier et remarqua fortuitement que la nature avait évolué à une vitesse folle autour d'un tuyau d'évacuation des eaux usées. Il fut gêné dans sa progression par l'apparition d'épais brouillards bleutés qui montaient depuis le lit de la rivière et l'empêchaient de voir où il posait les pieds. S'éclairant à l'aide d'une torche, il observa ce qui l'entourait et supposa, comme d'autres avant lui, que la centrale était la cause de cette transformation soudaine. Officiellement, tout allait bien. Le rejet d'eau tiède dans la Loire pouvait expliquer la présence d'espèces habituées à des eaux plus chaudes ainsi que l'acclimatation de plantes allogéniques, ce qui n'était pas grand-chose comparé aux bienfaits apportés par l'énergie nucléaire.

Frassati fut le premier à remarquer, tandis qu'il sentait ce brouillard tiède pénétrer ses bronches et lui procurer une sensation de chaleur et de satiété inédites, que les végétaux s'étaient dédoublés partout autour de lui. Il constata qu'une herbe folle s'était divisée en deux bouquets identiques, poussant à vingt centimètres de distance l'un de l'autre. Une pâquerette démesurée dont la jumelle monstrueuse battait de la tête à trois coudées de là l'intrigua. Il les cueillit non sans mal toutes les deux et put vérifier qu'elles étaient bien en tout point identiques. Les arbres plantés le long des berges paraissaient dotés de clones en miroir homothétique, peut-être plus petits mais présentant une structure foliaire et des ramifications symétriques. La réalité était en train de se reproduire comme un brin d'ADN en se divisant/dédoublant. Chaque homme, chaque plante, chaque être vivant, aurait son double demain.

À la nuit, et par la grâce d'une lune creuse, la Loire ressemblait à une autoroute déserte dont les eaux grises s'écoulaient comme de la lave en mordant des rives grossièrement dessinées. Il pissa en traçant des lettres sur l'eau et remonta en voiture de peur de prendre froid. Au lieu

d'éteindre son téléphone portable comme il en avait pris l'habitude après avoir consulté les messages, Roch Frassati décida de l'utiliser comme réveil et le plaça au-dessus de son autoradio. Il programma l'alarme à 5h02, histoire de pouvoir gagner la Clef d'Or avant que Caplan et son fils n'en bougent. Alors qu'il tardait à se rendormir, son attention fut attirée par un mouvement des herbes sur la gauche de la voiture et par le claquement de ce qui ressemblait à une portière. Il baissa la vitre et écouta pendant quelques secondes la nature qui évoluait dans l'obscurité.

Roch Frassati crut distinguer, entre le son des végétaux qui poussaient sous le vent, des pas, perdus dans le brouillard, et marchant en direction du fleuve. Il pensa tout de suite à un suicide, à quelqu'un venu se perdre ici. En cette saison, le lit de la Loire était en train de remonter et s'épatait de chaque côté des rives en d'étroites bandes marécageuses qui, meubles comme elles l'étaient, auraient englouti quelqu'un en un instant. L'enquêteur descendit de voiture et entreprit d'en avoir le cœur net. À moins d'avoir ses raisons comme il avait les siennes, il n'était pas normal que quelqu'un se trouve là où il se trouvait à l'heure où il y était.

— Qui va là ? demanda-t-il en direction du bruit. Qui va là ? répéta-t-il, distinguant entre les fils du brouillard bleu, la silhouette d'un homme.

Il accéléra le pas et manqua se tordre la cheville dans un nid de poule dissimulé sous les roseaux. Ayant compris comment fonctionnaient les choses, il évita son jumeau sur le pas suivant.

— Arrêtez-vous. Je suis armé.

Pour des raisons de sécurité, il emportait toujours un petit HK pendant ses enquêtes. Il ne prit même pas la peine de le tirer de son étui.

— Arrêtez.

Et ce qu'il poursuivait s'arrêta. Le brouillard ne lui permettait pas de voir exactement de quoi il retournait, mais

Roch Frassati distingua bientôt la silhouette qui l'avait précédé. L'homme était immobile, de dos, et faisait face à la Loire. Il put constater que c'était bien l'ombre d'un homme qui ne donnait pas l'impression d'être beaucoup plus grand que lui, ni guère plus costaud.

— Tournez-vous lentement, l'invita Frassati, et dites-moi ce que vous faites ici,

La forme marqua un temps d'arrêt beaucoup trop long. Roch Frassati avait peur et s'en voulut de ne pas avoir mis l'homme en joue. Il craignait que l'homme ne se retourne et n'essaie de l'abattre sans qu'il ait le temps de riposter.

— Lentement, bluffa-t-il.

Et la forme se retourna. Elle se retourna avec la vivacité d'un fauve et se précipita sur lui, avant même qu'il ait pu mettre la main à la poche ou prononcer un autre mot. C'était une forme naturelle, comme en pâte à modeler, qui imitait à la perfection son apparence. Roch Frassati n'aurait pas su dire si elle avait sur elle des vêtements décalqués sur les siens ou s'il s'agissait d'une sorte de déguisement ou de peinture appliquée à même le corps. Ses mains étaient longues et blanches et son visage semblable au sien avec juste un rictus de sérieux et de gravité à l'angle des lèvres.

Frassati manqua lâcher son arme de stupeur quand il vit que les traits de ce qui lui fonçait dessus étaient les siens. Il remarqua, sur le visage de son double, que la bouche était légèrement tordue sur le côté, ce qui donnait au reflet un caractère inauthentique et belliqueux. Le double attrapa Frassati à la gorge et le renversa en y mettant tout son poids. Frassati bascula, mais fit bien attention de ne pas perdre son précieux pistolet. Les deux hommes roulèrent dans un mélange de terre et d'herbes qui imbiba et noircit leurs vêtements.

— Qui êtes-vous ? interrogea Frassati, profitant d'un moment de répit.

Mais l'autre ne répondit pas et se remit à l'étrangler.

— Est-ce le Cardinal qui vous envoie ?

Le double devinait ses mouvements et ne se laissait pas dominer. Frassati tenta de le mettre sur le dos et de lui asséner des coups de coude dans les côtes, mais il savait se protéger. Par-delà sa résistance, c'était l'impassibilité de son visage qui impressionnait le Corse. L'ombre était ombre et ne variait pas. Quand l'homme pliait, crachait et sentait, dans sa bouche, le goût du premier sang, le double respirait à peine et ne paraissait en aucune manière émoussé par la lutte.

— Qui êtes-vous ? continuait-il d'interroger quand la situation le permettait. Qui vous envoie ?

La première idée qui vint à l'esprit de Roch Frassati était qu'on voulait l'éliminer. La succession de Maurice Tomasi était en route. Elle passerait par l'oblitération de l'ensemble de ses compagnons de route et lieutenants. Il lui sembla néanmoins que les choses allaient un peu vite et qu'il était assez invraisemblable qu'on en ait voulu à quelqu'un qui n'avait accompli en vingt ans aucun acte illégal ou criminel.

L'affrontement laissait assez peu de répit à Roch Frassati qui ressentit bientôt une grande fatigue. Le double ne prenait pas la peine de maintenir le bras qui tenait encore fermement le revolver. L'homme le frappa deux fois à la nuque, avec le peu de forces qui lui restaient, mais son adversaire ne broncha pas.

Faut-il que je le tue pour lui échapper ? s'interrogea Frassati, qui n'avait jamais été jusque-là. Faut-il donc que je devienne celui que je n'ai jamais voulu être ?

Il se demanda, tandis que le temps s'étirait devant lui et lui laissait de plus en plus d'espace pour réfléchir, s'il était prêt à tuer pour vivre. Sa vie ne l'avait jamais vraiment intéressé et elle se terminerait bien un jour. Mais de quel droit le double en hériterait-il ?

Frassati enroula ses jambes autour du buste de son adversaire pour faire diversion, le secoua en lui serrant les reins et plia le bras de sorte que le canon court de son pistolet pointe sur la nuque du double. Les yeux dans les yeux et nez à nez, collé serré avec l'ombre fugitive, il glissa la tête sur le côté et appuya sur la détente.

La détonation fut étouffée par le sol marécageux. La balle traversa le corps spirite de l'alter ego et se logea comme si rien ne l'avait freiné dans l'œil gauche du Corse. Il ne comprit pas tout à fait ce qui lui arriva. Il perdit la vue en premier et la vie quelques minutes plus tard. À l'instant où la balle se ficha dans son crâne, quelque part entre l'orbite et les mandibules, il sentit le fardeau du type qui était sur son ventre disparaître instantanément, comme s'il n'avait jamais existé. Roch Frassati eut à peine le temps de réaliser qu'il était fini. Il perdit l'ouïe peu après et fut plongé dans les ténèbres grises qui précèdent la mort. Ses mains se raidirent et il sentit qu'au coin de sa bouche, ses lèvres mimaient l'exacte torsion de celles de son assaillant. Il tenta de leur commander autre chose, mais il était trop tard. Son cœur s'échappait et vendait ses battements de plus en plus chers. Dans un dernier sursaut et alors qu'apparaissaient les premières visions de l'au-delà, Frassati, qui guettait déjà la présence de mille amis disparus, s'entendit en sourdine prononcer les mots interdits : « so un banditu corsu ».

Et comme tous les bandits corses, il finirait raccourci. Il prit sa retraite, même pas chagriné qu'on le déclare, quand on le découvrirait, tombé d'un coup de feu qu'il s'était lui-même infligé.

LA CHUTE DU VICTORIA

Le quatrième jour, le monde avait changé. Était-ce le quatrième ou alors le dernier ? Denis et Ian furent réveillés par le jour sans soleil. Des explosions retentirent qui masquèrent le ciel et firent frissonner les arbres. L'hôtel trembla trois fois sur ses fondations et parut se fendre en deux. Le sol craqua et la chambre s'ouvrit sur un désastre qui prit ses hôtes par surprise. Des pans de mur s'écroulèrent dans une nuée de cendre molle, précipitant les pensionnaires dans le désarroi.

Denis attrapa son fils et sortit en courant dans le couloir qui serpentait entre les restes des murs. Dans la poussière et le fracas laissé par le brouillard bleu, Denis abandonna tout ce qu'il n'avait pas. Seulement vêtu d'un maillot et de son pantalon, il ramassa son sac à la volée, abandonna le flingue et quelques rêves effacés. Le gamin avait encore sa tenue de nuit et l'interrogea du regard, effrayé, mais confiant, saisi de panique, mais aussi rassuré par la poigne qui le tirait d'affaire. À deux lits de là, la chambre du Norvégien était ouverte et vide. Personne ne s'attardait, ni ne s'attarderait sur l'ombre qui filait. Ils dévalèrent les escaliers. Denis poussa son fils devant lui. Il contourna la réception dont le comptoir avait été écrasé sous des masses de pierre.

— Continue, dit-il à Ian. Et attends-moi dehors.

Le gamin avança et gagna fébrilement la porte de sortie, tandis que son père s'apprêtait à s'engouffrer dans le couloir secondaire. Denis couva son fils du regard et s'assura qu'il était hors de danger avant de revenir en arrière. Son premier réflexe fut de se diriger vers la chambre d'Ana, mais son

attention fut attirée par la caisse enregistreuse qui, éjectée du comptoir, gisait à seulement quelques mètres de lui. Denis déplaça une poignée de gravats et s'accroupit pour ramasser ce qui s'y trouvait. Il saisit une pierre et frappa le tiroir qui s'ouvrit aussitôt, libérant l'accès à la recette du jour. Ce n'était pas grand-chose, mais il y avait là une poignée de billets précieux, deux ou trois cents euros, qui ne se refusaient pas. Denis tâtonna, tandis que la poussière obscurcissait le hall et que les murs tanguaient dangereusement. Celui qui séparait la réception du restaurant était coupé en deux par une lézarde gigantesque et le plafond était partiellement effondré. Il fourra l'argent dans sa poche aussi rapidement qu'il le put, mais ne vit pas l'homme dans son dos.

— Qu'est-ce que tu fais, enfoiré ? lui demanda le père d'Ana en s'effondrant sur lui.

Denis ne l'avait vu qu'en photo et il ne se ressemblait plus. L'homme était fort, mais affaibli. Le père avait le crâne ouvert et les vêtements noirs de saleté. Son bras droit était brisé. Il frappa Denis par-derrière sur le haut des épaules et le fit basculer. Les deux hommes se retrouvèrent à terre et Denis prit le dessus. Il ramassa la pierre irrégulière qui lui avait servi à défoncer le tiroir et donna un violent coup à son adversaire en se retournant. Le père était mal en point et ne résista pas longtemps. Denis frappa à nouveau l'homme à la joue et sentit la chair s'enfoncer à l'endroit de l'impact. Il frappa encore sous l'oreille puis deux autres fois sur l'arcade et la gauche du crâne. Le sang gicla sur son bras et sur la main qui tenait le caillou depuis le visage emporté du propriétaire de l'hôtel. L'homme poussa un cri que nul n'entendit dans le vacarme, pas même Denis qui se demandait simplement s'il fallait continuer ou si l'autre avait son compte. Dans le doute, il brandit encore la pierre et martela la tête désormais inerte du père Maudet à plusieurs reprises et avec une violence rageuse. Il ne s'interrompit que lorsqu'il eut la certitude d'avoir aplati son assaillant. Il lâcha alors la pierre et machinalement tâta la poche de son pantalon de la main droite pour vérifier qu'elle était encore pleine.

Ce n'était pas tant pour l'argent. Denis n'avait jamais volé pour s'enrichir. Il n'avait jamais frappé pour gagner quoi que

ce soit, mais plutôt pour éviter de tout perdre. Toujours à genoux, il reprit son souffle. Il essuya sa main couverte de sang sur sa chemise et se redressa lentement. Sa tête tournait et sa respiration était rendue plus difficile par la poussière qui volait. L'homme étendu à ses pieds ne représentait plus aucun danger. Denis vérifia qu'il était seul et s'appliqua à réprimer l'agitation qui tentait de se frayer un chemin en lui. L'hôtelier était un homme détestable. Il fallait bien mourir un jour.

Il roula le corps sur le côté de telle sorte que le visage ne soit pas immédiatement visible des gens qui viendraient. Il assura ses trois premiers pas en prenant appui sur le mur et progressa jusqu'à la chambre de la jeune femme.

— Que se passe-t-il ? l'interrogea-t-elle sur le seuil. Oh, mon dieu, tu es blessé.

— Ce n'est rien, dit-il. Il faut qu'on sorte d'ici.

Elle était habillée et frêle sur ses jambes, mais fière et droite, elle qui encore hier ne se déplaçait qu'en fauteuil.

— Allons-nous-en. Nous y sommes et plus tôt que je l'avais prédit. L'hôtel est en train de s'écrouler.

Il y a bien sûr des moments où la nature d'un homme se révèle, où elle ne se cache plus. Il épaula la jeune femme avec le bras gauche et la traîna derrière lui, en réprimant les images du carnage qu'il avait laissé derrière lui. Les cadavres n'ont pas d'enfants. Ana s'appuyait sur la chemise souillée du sang de son père.

— Tu peux marcher ?

— Je ne sais pas, répondit-elle en souriant et il l'emmena, mi-portant, mi-traînant vers ce qui figurait pour lui le dehors.

Le chemin n'était pas simple. Il escalada, trébucha, faillit perdre la jeune femme qui chancelait en même temps qu'elle apprenait d'anciens gestes pour son plus grand bonheur. Appuyée sur l'épaule de Denis, elle progressait tout de même et ils réussirent à se frayer un passage entre l'enfer et la terre. Elle se souviendrait sûrement longtemps de sa première marche au milieu des décombres.

Quand ils gagnèrent enfin la sortie, il ne restait déjà plus rien. L'hôtel était en pièces et les maisons qui l'entouraient guère en meilleur état. Denis aperçut dans la pénombre bleutée sa voiture de l'autre côté de la rue et s'y précipita. Ian les y attendait tranquillement.

— Je t'ai déjà dit de ne pas traverser la rue sans me demander la permission, le gronda son père.

— J'ai bien regardé, se justifia le gamin. Et j'ai traversé sur les clous.

— Ce n'est pas une raison, il sourit. Allez. Il n'y a pas de temps à perdre. Hé, tout va bien mon grand !

— Oui, fit le gosse. J'ai même pas eu peur.

— Papa a eu la frousse de sa vie. Ça te fera des trucs à raconter quand tu retourneras à l'école. Montez tous les deux à l'arrière.

On ne voyait pas grand-chose. Tout était baigné par une lumière sauvage et irréaliste, grise et bleue, chargée d'eau et d'électricité. Ce crépuscule de jour avait remplacé ce qui faisait jusqu'à la veille le temps et l'air qu'on respirait.

— J'ai entendu une immense explosion, dit Ana, tandis qu'ils grimpaient dans le véhicule. J'ai essayé de regarder par la fenêtre, mais la fenêtre n'existait plus.

Denis mit le contact sans un mot quand une adolescente ouvrit la portière et se jeta les cheveux dénoués sur la banquette arrière où Ana serrait Ian contre sa poitrine. Elle claqua la porte et remercia ses sauveurs avant de s'effondrer.

— Je suis Gwen, pleura-t-elle. Laissez-moi venir avec vous, je vous en supplie. Je ne sais pas ce qui se passe. Tout le monde est mort.

La voiture hoqueta puis trouva la cadence. Le moteur peinait à ronfler sans oxygène, mais la mécanique s'adapta et ils purent s'éloigner sans trop de peine.

— Roule, roule, répétait Ana à Denis. Tu as vu comme je marche, c'est inouï.

Ils souriaient et pleuraient à la fois, secoués par l'impatience, la tension nerveuse et en même temps la joie d'y être arrivés sains et saufs.

— Tu as vu mes parents ?

— Non, répondit Denis. Ils étaient vieux de toute façon.

Ana utilisa des mouchoirs en papier pour éponger le sang qui séchait sur le bras de Denis, mais elle ne découvrit aucune blessure. Gwen soumaquait à l'arrière. C'était une jeune fille de quatorze ou quinze ans, assez belle quand elle avait peur.

— J'ai vu mes parents mourir, hurla-t-elle hystérique. C'est la fin du monde ?

— Ou le début du suivant.

Denis avait attendu ce jour-là durant d'assez longues années. Il roula au pas vers Langeais où il projetait de repasser la Loire. Ses autres plans n'étaient pas clairs, mais il les sentait qui convergeaient vers son cerveau, prêts à se mettre en place. Autour du véhicule, la ligne de front s'éclaircissait. La purée de pois qui noyait Bréhémont était moins dense et laissait passer un peu de l'ancienne lumière. D'après ce qu'il en avait vu, la catastrophe se manifestait par un front nuageux et radioactif qui se déplaçait vers l'Est, poussé par ce qu'il y avait de vent. Malgré le jour, Denis roulait pleins phares et n'y voyait pas à vingt mètres.

— Ralentis, lui intima Ana. Je vois quelque chose près du cimetière.

Ils entendirent Gwen râler à l'arrière, comme si l'adolescente s'attendait à voir surgir devant eux une armée de zombies. Elle en pinçait certainement pour le revival gothique qui agitant la jeunesse. Denis décéléra légèrement et passa au ralenti devant les deux personnes qui étaient debout devant l'entrée. Ana reconnut le vieux Lucien qui venait parfois manger au restaurant de ses parents le midi. Elle baissa la vitre et lui demanda si tout allait bien.

— Oui, dit-il en serrant contre lui son épouse. Tout va pour le mieux.

— Vous ne voulez pas monter ?

— Surtout pas, dirent-ils en s'étreignant. Laissez-nous.

Et Denis les laissa derrière eux.

— Je croyais que sa femme était morte, remarqua Ana.

— Il aura pris une maîtresse.

Les deux vieux étaient blottis l'un contre l'autre sur le mur d'enceinte. Ils se bécotaient comme des adolescents, sans considération pour ce qui était en train de se passer. Ian s'était endormi au bout de quelques centaines de mètres et ronflait dans les bras d'Ana qui l'avait enveloppé dans le plaid couvrant le siège arrière. Gwen était redevenue silencieuse. Elle avait le nez collé sur la vitre et manipulait nerveusement son téléphone portable.

— Nous sommes encore loin du pont ? demanda Ana.

— Quelques kilomètres seulement.

— Je ne capte rien, se plaignit Gwen. Il n'y a pas de réseau. Je savais bien que j'aurais dû rester chez SFR.

— Il n'y en a plus pour personne, reprit Denis. Est-ce que tu crois que les télécoms peuvent survivre à ce que tu as vu aujourd'hui ?

— Je ne me suis pas posée la question. Tu as raison. Bouygues, ça craint trop.

Ils éclatèrent de rire. Ce qui rend les hommes aussi dominateurs sur le monde, c'est qu'ils peuvent tout endurer, absolument tout. La souffrance, la cruauté et l'horreur n'ont aucune prise sur eux et ne les limiteront jamais dans l'action. Les hommes peuvent rire aussi quand il n'y a plus rien de quoi on peut rire. Il n'y a pas d'autre caractère qui définisse mieux l'humanité.



Dans *Le Deuxième Ouragan* d'Aaron Copland, les personnages présentent la particularité de ne jamais s'apitoyer sur leur sort alors même qu'ils sont aux prises avec une

catastrophe naturelle. S'ils le font, ils sont immédiatement pris en charge par le groupe afin de retrouver une attitude positive et pleine d'espoir. Par-delà la relative médiocrité du livret qui servit de point d'appui à cet opéra de commande, *Le Deuxième Ouragan* est une pièce profondément humaine et juste parce qu'elle met en scène l'un de ces moments où l'homme et la femme témoignent d'une endurance physique et d'une résistance mentale à toute épreuve. Alors que tout est contre eux, les jeunes trouvent le temps de se taquiner et de s'envoyer des blagues à la tête.



Gwen continua à manipuler le Smartphone pendant de longues minutes dans l'espoir de se frayer un accès au réseau. Mais le réseau avait sombré et n'était plus là pour l'encourager. À son âge, elle n'avait jamais été confrontée directement à une impossibilité de communiquer avec le reste de la planète. Elle prépara quelques SMS pour ses copines en espérant qu'une microconnexion pourrait les expédier sur un malentendu.

— Laisse tomber, lui dit Denis. Tu vas devoir vivre avec ça.

— Sans ça, tu veux dire. Qu'est-ce qu'on va pouvoir faire ?

— Oh bon sang. Je te signale que la vie a été inventée avant les téléphones portables.

Le cours du fleuve était comme figé par le nouvel environnement. La Loire ne coulait plus. L'eau qui glissait hier sur le fond luisant ressemblait à une vieille soupe qu'on aurait laissée trop longtemps à l'air libre ou à une gelée d'agar-agar.

— Là, droit devant. Il y a encore quelqu'un, signala Denis.

— C'est un vélo.

Comme des pirates montant à l'assaut, ils se hissèrent au niveau de la bicyclette. Une jeune femme pédalait à toute vitesse avec, dans son dos, une fillette.

— Hé ! l'appela Ana. Hé, madame, où est-ce que vous allez comme ça ?

La femme continua de pédaler. Elle avait le visage sale et plein de sueur. Ses cheveux étaient collés sur ses tempes et elle se cramponnait à son vélo comme si elle le faisait avancer en le tirant par les bras. Dans son dos, sur un siège en ferraille, elle portait une petite fille dont le visage était protégé par un linge.

— Vous voulez monter avec nous ? Nous avons encore de la place.

— Laissez-moi tranquille, demanda la grosse femme essoufflée. Je dois aller de l'autre côté.

— Nous aussi. Nous traversons. Montez si vous voulez.

— Me faites pas chier. Je sais très bien où je vais.

— Comme vous voudrez. Prenez soin de vous.

Ils la dépassèrent en roulant très lentement.

— Quelle conne !

Le vélo était équipé de lourdes sacoches qui regorgeaient de papiers journaux. Personne ne se demanda pourquoi elle s'embarrassait de tout ça pour l'apocalypse. Chacun avait ses bizarreries. Ana se racla la gorge à plusieurs reprises. Elle trouva une petite bouteille d'eau et la porta à sa bouche avant de la tendre à Ian, puis à Gwen.

— Moi aussi, j'ai la gorge qui gratte, dit l'adolescente. Vous n'avez pas quelque chose à manger ?

— Tu n'as rien dans la voiture ? demande Ana à Denis. Pas de vieux gâteaux qui traînent ?

— Non. Ian a tout liquidé. Je crois que nous approchons de Langeais.

À quelques centaines de mètres devant eux, ils pouvaient maintenant distinguer les pilastres généreux du pont, solidement campé au-dessus du fleuve.

— Lui au moins est toujours debout.

— Comment se fait-il qu'il n'y ait pas plus de monde ?

— Je n'en ai aucune idée.

La route qu'ils laissèrent sur leur droite menait droit à Azay-Le-Rideau. Denis s'attendait à ce que pas mal de monde traverse le fleuve à Langeais pour tenter ensuite de rejoindre l'autoroute en direction de Tours. Mais il n'y avait personne.

— Où est-ce que nous allons ? demanda Gwen.

— Je ne sais pas. J'ai une idée derrière la tête, mais je ne sais pas si elle est valable ou pas.

Après trois cents mètres, il sut que son idée n'était pas mauvaise. Alors qu'ils dépassaient les derniers nuages, il vit, près de la dernière pile qui les séparait de la rive droite, le sommet du ballon.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Gwen.

— Un ballon, bien sûr. Une montgolfière, si tu préfères.

— Pas question que je monte dans un de ces trucs !

— Personne ne t'y oblige.

La voiture continua d'avancer sur le pont. Pour ceux qui l'avaient traversé les jours précédents, il n'avait jamais paru aussi long. Le tablier du pont était surélevé d'une dizaine de mètres par rapport à la route qu'ils venaient de quitter. Une fissure courait entre les deuxièmes et troisièmes piliers, mais aucun autre signe de dégradation n'était visible. La vue était sidérante. Le pont se tenait face à un mur de brouillard et de cendres bleues qui montait jusqu'au ciel à trois ou quatre cents mètres de distance. La Loire en sortait comme un ruisseau d'une montagne. Le mur était compact et obscurcissait le ciel. Il semblait immobile et d'une largeur proche de l'infinie.

— Bon sang, quel spectacle ! murmura Ana.

— Nous devons nous dépêcher. Il vient sur nous.

Le dégagement radioactif progressait maintenant à petite vitesse. On ne voyait rien à l'œil nu tant son avancée était lente, mais la menace n'en était pas moins réelle. L'air était chaud et paraissait comme électrisé par l'arrivée du monstre.

— Tu crois que la centrale a explosé ? demanda Ana.

— Je ne pense pas. Nous serions morts si c'était le cas.

Denis roula jusqu'au bout du pont. Les passagers étaient hypnotisés par le spectacle et se pressaient sur les vitres explorant la masse immense qui leur bouchait la vue.

Il prit le chemin qui descendait vers le fleuve en direction du ballon dont la toile rouge et bleue s'élevait au-dessus du tablier.

— C'est quoi ton plan ? demanda Ana.

— Waoh, s'étonnait Gwen à l'arrière. On se croirait dans un film catastrophe.

Hollywood avait essayé pendant des années de rendre par des effets spéciaux dispendieux le millième de ce qui se passait là.

— Je connais le propriétaire du ballon.

Denis aperçut, en bas du chemin de terre dans lequel il venait d'engager la voiture, cinq ou six personnes qui s'affairaient. Il pria pour qu'il ne soit pas trop tard. La voiture lancée à bonne vitesse rebondit sur une bosse qui la souleva et leur fit cogner la tête au plafond. Ian se réveilla à ce moment-là. Il se frotta les yeux et regarda son père.

— Ne t'inquiète pas, bonhomme. Papa a déjà fait le voyage. Tout se passera bien.

Le gamin serra Ana un peu plus fort et ne quitta pas des yeux le ballon qui se dressait maintenant à quelques dizaines de mètres devant eux. Sa hauteur était elle-même impressionnante. Le ballon était gigantesque, gonflé aux trois quarts et prêt à décoller. Denis arrêta la voiture sèchement et leur commanda de descendre.

— Tu es sûr ?

— Il n'y a pas d'autre choix.

Il fit le tour du véhicule et ouvrit la portière pour aider Ana et Ian à sortir. Gwen était déjà dehors. Ils progressèrent vers le ballon, en marchant sur le sable.

Au pied de la montgolfière, Denis reconnut Régis, entouré de quatre autres personnes dont les sœurs qu'ils avaient rencontrées l'avant-veille sur la Loire.

— Hé, il fit. Vous n'allez pas partir sans nous !

Régis et les autres membres du groupe se retournèrent et aperçurent Denis et les siens qui progressaient vers eux. Denis soutenait Ana qui avançait comme elle le pouvait.

— Vous me remettez ? C'est moi, Denis.

Mélanie se précipita vers lui pour lui faire la bise.

— Hé, bien sûr. Comment vous en êtes-vous sortis ?

— Par miracle, je suppose.

— Tu aurais pu m'appeler, lui chuchota-t-elle à l'oreille. Nous allons partir d'un instant à l'autre.

Sa sœur était déjà dans la nacelle. Les autres personnes qui les accompagnaient n'avaient pas interrompu leurs préparatifs.

— Si vous voulez bien de nous. Vous êtes notre seule chance.

Régis considéra le groupe, les compta du regard et se pencha pour parler à l'oreille de Mélanie. La jeune femme fit un pas en arrière, révoltée.

— Tu ne peux pas leur faire ça !

— Je suis désolé.

Régis se tourna vers eux. Il paraissait plus grand que dans leur souvenir. Ses pupilles luisaient comme celles d'un vampire de la série *True Blood*.

— Il n'y a pas de place à bord pour vous. Le Victoria est complet.

— Mais vous ne pouvez pas faire ça, rétorqua Denis.

— Je ne peux pas décoller avec quatre personnes supplémentaires. Pas dans ces conditions. Le Victoria ne s'envolera pas avec dix personnes à bord. Il n'est pas conçu pour ça.

L'ancien syndicaliste détacha les cordes qui reliaient le ballon au sol.

— Tu ne peux pas, Régis. Regarde, il y a un enfant parmi eux.

— Et une handicapée, dit Ana.

— Je n'en ai rien à faire. Cela fait des années que je me suis préparé à ce qui arrive aujourd'hui. Je ne vais certainement pas tout compromettre pour jouer au Saint Bernard.

Gwen s'avança et le supplia de les laisser monter. À bord, les autres passagers jouaient les indifférents et enchaînaient les actions préalables au décollage. La sœur de Mélanie activait le brûleur et le faisait crachoter sa flamme comme un dragon.

— Désolé ma belle, répondit encore Régis.

— Nous nous ferons tout petits.

— Reculez. Je vous ai dit de reculer, bordel. Le Victoria ne décollera pas avec dix personnes à bord.

Régis tira un pistolet de l'intérieur de sa veste et dirigea l'arme vers Gwen qui était à deux mètres de lui.

— Reculez, lui dit-il. Ou il va arriver un malheur.

— Mais Régis, bégaya Mélanie à côté de lui.

— Allez-vous-en. Vous avez une voiture. Rien n'est perdu pour vous.

Gwen recula d'un pas ou deux. Denis, Ana et Ian se tenaient à quelques mètres derrière et n'osaient plus bouger.

— Tu es un monstre, l'insulta Mélanie. Un monstre.

— Va te faire foutre, tu veux bien. C'est une question de survie. Je ne peux pas faire de sentiment.

Régis ne paraissait pas dans un état normal. Il s'était injecté de l'adrénaline et des vitamines pour soutenir la fatigue. Ses yeux étaient cernés de rose et lui donnaient l'air dingue. Mélanie tenta de se jeter sur lui pour lui arracher son revolver. Régis la repoussa et tira un coup en l'air.

— Barrez-vous, dit-il. Barrez-vous maintenant, je vous aurai prévenu.

Denis avança jusqu'à Mélanie et la releva.

Régis avait sauté à l'intérieur de la nacelle tandis que l'un des trois types qui étaient à bord lâchait les gaz. La sœur de la jeune femme essaya d'enjamber le bord d'osier, mais un autre l'en empêcha. Il la ceintura et avec l'aide de Régis la maintint sur le Victoria.

— Laissez-moi descendre. Lâchez-moi. Bande d'assassins.

L'homme la maîtrisa par-derrière. Régis lui assena un coup de crosse sur le crâne. La jeune blonde s'affaissa, comme le ballon bondissait à la verticale sous l'effet du réchauffement d'air. Denis, Mélanie et les autres n'y pouvaient plus rien. Ils s'avancèrent machinalement vers le ballon, mais le syndicaliste les tint à distance en tirant deux autres fois à leurs pieds.

Le Victoria prit de l'altitude et s'éleva de cinquante bons mètres en quelques secondes. Mélanie cria après sa sœur, mais celle-ci n'était plus en état de répondre. À l'intérieur du ballon, les silhouettes des passagers rapetissèrent à toute vitesse. Bientôt, ils ne virent plus du ballon que le fond du panier. Au sol, Denis, les trois filles et Ian n'eurent d'autre choix que de le suivre du regard. Le bruit du brûleur était à peine audible maintenant. Le Victoria s'était redressé et glissait lentement en suivant le cours de la Loire. Mélanie pleurait entre les bras de Denis. Ana tenait Ian et Gwen par la main et accompagnait comme tout le monde la trajectoire du ballon.

— C'est impossible, dit-elle, il n'a pas pu faire ça. Je le connais depuis si longtemps.

— Venez, dit Denis. Nous devons partir d'ici. Nous n'avons pas le choix.

Mélanie s'agrippait à Denis qui l'emmena de force vers la voiture.

— Viens, dit-il en l'embrassant sur le front. Viens. On va s'en tirer.

Le ballon s'élevait à plus de cent mètres dans le ciel, défiant de sa hauteur le mur gris et bleu de nuages qui le menaçait. Il prit un peu d'avance, mais pas suffisamment pour se mettre hors de portée du danger. Et une étrange course poursuite s'engagea dans le ciel entre le ballon et le nuage radioactif. La toile sang et bleu azur flottait dans les airs et balançait de quelques centimètres sous le souffle du maigre vent d'Ouest. La montgolfière était haute comme un immeuble de quatre ou cinq étages. Elle était plate au sommet et devait approcher à vue de nez un volume de 4 ou 5000 m³. Le gonflage, qui avait dû prendre des heures, ne paraissait pas complètement achevé et le ballon gîtait quelque peu sur la droite. À mi-hauteur, la toile ondulait comme un drapeau dans le vent.

Gwen monta à l'avant, Ana à l'arrière avec Ian et Mélanie dont le visage était décomposé par la colère, la frustration et la terreur.

— Ça va aller, soufflait la jeune femme à la blonde. Respire bien. Tout va bien.

Ian ne disait pas un mot. Son regard était fixé sur le ballon, sans qu'on sache si c'était d'envie ou simplement parce qu'il était en soi plus fascinant que tout ce qu'il avait vu jusqu'ici.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? dit Gwen.

Denis remonta le sentier qui menait à la route. Il prit sur la droite au pied du pont et entreprit de longer la Loire sur l'autre rive.

— Il n'y a pas trente-six solutions, dit Denis. Il faut continuer dans cette direction et s'éloigner le plus possible de ce qui arrive.

Mélanie redressa la tête, se moucha et sécha ses larmes, avant de leur dire qu'elle avait une idée.

— Je sais où Régis a prévu de se réfugier. Avec un peu de chance, nous pouvons nous y rendre par la route.

— J'espère que ce n'est pas trop loin d'ici, car je n'ai plus beaucoup d'essence.

Il avait à peine prêté attention au voyant indiquant que la voiture attaquait ses cinq derniers litres de carburant et ne savait pas trop quand il s'était allumé.

— Tours est à quinze kilomètres.

— Nous y serons avant eux, la rassura Denis. Si tant est que nous puissions rouler.

La nuée radioactive était à leurs trousses. Les contours du nuage étaient incertains, presque infinis et soulignés par un liseré noir électrique qui obscurcissait le ciel. La masse informe se contorsionnait sous le vent, se dilatant de l'intérieur en d'énormes bulles qui rappelaient les pustules chaudes d'un crapaud ou d'un monstre japonais. Le ballon avait d'abord glissé vers le fleuve, avait frôlé l'ombre portée par le nuage radioactif avant de s'élever au niveau des hautes pilasses du pont de Langeais.

Les passagers du Victoria prenaient de plein fouet la mesure du désastre qui s'annonçait. Au fur et à mesure que le ballon prenait de l'altitude, le mur de nuages leur paraissait de plus en plus haut et menaçant. L'air était électrique si bien que de petits éclairs venaient taquiner les bords de l'enveloppe, frappant en une pluie d'étincelles et un crépitement les fuseaux qui en formaient le galbe. Le soleil ne traversait pas l'édifice gazeux et le ciel obscur était coloré de reflets alu.

Le ballon survola l'autoroute qui enjambait la Loire à quelques kilomètres de là et dériva en direction du Nord-Est, mordant sur le territoire de Villandry. Le nuage suivait le Victoria à cent mètres de distance et continuait de tout détruire sur son passage. Comme il était lui aussi porté par le vent, il avait peu ou prou la même vitesse que le ballon, ce dernier ayant l'avantage de pouvoir moduler son altitude afin de rechercher des courants porteurs.

D'en haut comme d'en bas, il y avait assez peu de signes d'activités humaines à la surface de la Terre. Tout était maintenant si minuscule et anodin. Il n'y avait aucun barrage, aucune voiture de police ou militaire qui organisait quoi que ce soit. Aucun signe apparent de chaos comme si le monde était

encore sous le choc ou endormi. L'État était-il si démuni qu'il ne pouvait plus rien mettre en œuvre pour protéger les citoyens ? Est-ce que des consignes avaient été transmises aux gens leur indiquant qu'ils devaient rester chez eux ?

Les passagers du véhicule perdirent le ballon des yeux pendant une dizaine de minutes. Denis était concentré sur la route et essayait de faire abstraction de tout ce qui pouvait ralentir leur progression.

Quand ils aperçurent de nouveau la silhouette du Victoria, la montagne radioactive avait refait son retard et était à deux doigts de l'engloutir. On entendait d'en bas le grésillement continu du nuage qui ressemblait au bruit que fait une télévision restée allumée après la fin des programmes.

Le grondement menaçant crépitait et ronronnait, grondait et craquait comme un feu de braises. Le nuage était maintenant si près qu'il suffisait d'un coup de vent malencontreux pour que le ballon s'y perde. Régis et ses camarades seraient alors baignés dans la matière radioactive et condamnés à périr immédiatement, étouffés par cette nouvelle substance ou transformés à jamais par la maladie et l'exposition aux radiations.

Le peu de lumière qui restait était avalé par la masse sombre, plongeant le ballon dans une obscurité dont n'émergeait que la flamme gigantesque du brûleur.

Denis et ses passagers se trouvaient sur la départementale qui mène à Tours au niveau de Luynes, quand ils aperçurent le Victoria pour la dernière fois. Ils distinguèrent à peine la pluie d'objets qui dégringola de la nacelle quand, en une dernière tentative de prendre de l'altitude, Régis commanda à l'équipage de lâcher du lest.

À l'exception du chauffeur, qui regardait comme il se doit devant lui, ils avaient passé les dernières minutes à suivre le combat déséquilibré de la montgolfière contre les éléments. Ils n'avaient pas tout compris aux manœuvres du ballon qui s'était élevé exagérément en altitude au lieu de progresser vers l'avant. Quand le nuage fondit finalement sur sa proie, le

ballon fut comme secoué de l'intérieur par une explosion gigantesque. La matière radioactive et le gaz qui emplissait la double toile entrèrent en contact et se changèrent en une boule d'énergie qui prit, l'espace d'une seconde, la forme d'un oiseau de feu. Le ballon-phénix étincela et puis se désintégra sur un clin d'œil. Denis rangea la voiture sur le bas-côté et tous sortirent du véhicule pour observer la chute du Victoria.

Les quatre passagers se serrèrent les uns contre les autres et tournèrent leur visage vers le ciel. Ils ne virent pas grand-chose, si ce n'est la cosse vide du ballon plonger depuis une hauteur vertigineuse et fondre, comme la toile d'un parachute entorché, à cinq ou six kilomètres d'où ils se trouvaient. Ils ne distinguèrent ni les hommes qui brûlaient, ni ceux qui tombaient. Ils n'entendirent pas les cris de douleur et de peur mêlés. Ils ne croisèrent pas la mort qui célébrait le festin un peu plus bas et enveloppait tout sur son passage. Il ne leur vint pas une seconde à l'esprit qu'il y eut des survivants, pas plus qu'ils ne prirent le temps d'imaginer qu'elles avaient été les dernières sensations de ceux qui avaient péri.

Mélanie ressentit un coup de poignard dans le cœur quand la vie déserta sa jumelle. Les deux sœurs avaient préparé leur séparation de longue date et s'étaient maintes fois interrogées pour savoir ce qu'il faudrait faire dans l'éventualité où l'une d'elles disparaîtrait. La situation était presque plus simple que d'être séparées par le sort. Et il fallait bien continuer à vivre.

Fixant des yeux l'endroit où le Victoria s'était abîmé, Denis, la jeune femme, Ana, Gwen et même Ian marquèrent un long silence respectueux et que personne ne leur imposa, avant de reprendre le cours des choses. Le nuage était à quelques kilomètres d'eux et ils avaient l'avantage de progresser à la vitesse des chevaux mécaniques. Mélanie, parce qu'elle était la seule à avoir perdu une partie de sa vie dans la chute du ballon, avait à cœur de montrer qu'elle n'avait rien perdu de sa détermination.

— Il faut repartir, dit-elle d'une voix qui ne tremblait plus.

Et les autres lui obéirent.

LE JARDIN BOTANIQUE

Le plan de Régis consistait à voler jusqu'à Tours pour s'y mettre à l'abri. Le syndicaliste avait indiqué à Mélanie avant le départ un endroit assez inattendu où se rendre et qui pourrait leur servir d'asile pendant le temps de la contamination. Durant ses années à la centrale, le syndicaliste avait eu accès aux plans d'évacuation et de sécurité élaborés en collaboration entre les dirigeants de Chinon et la préfecture. Il savait également que ces plans étaient complètement inefficaces pour empêcher d'énormes dégâts dans les premières heures. Ils l'étaient tellement qu'il avait été admis par les autorités que le cercle proche, c'est-à-dire ce qui se trouvait à moins de cinquante kilomètres des installations, serait sacrifié au profit de la protection des populations les plus éloignées. À proximité immédiate de la centrale, aucune mesure sérieuse n'était vraiment prévue en dehors de l'affichage, dans des guides de procédure, des précautions à prendre en cas d'incident.

Il fallait rester enfermé chez soi, prendre des capsules d'iode pour prévenir la fixation d'iode radioactif sur la thyroïde et ne pas boire d'eau du robinet. Le guide indiquait que contrairement à ce qu'on pensait, il n'était pas nécessaire de se terrer dans des grottes naturelles ou des caves troglodytes qui ne présentaient, en raison de leur porosité, aucune garantie de protection supplémentaire par rapport aux habitations traditionnelles. Aussi n'y avait-il en définitive pas grand-chose à faire qu'attendre et prier Dieu ou ce en quoi on croyait.

Les passagers en route vers Tours se firent une nouvelle fois la réflexion que tout était bien calme pour un jour de catastrophe. Il était, en effet, assez frappant d'observer l'absence presque totale d'activité humaine dans les rues des patelins qu'ils traversaient, alors qu'on aurait pu imaginer une situation de panique et de chaos complet, ainsi que des pillages et des convois de fuyards. Les habitants du nouveau siècle étaient dociles à l'extrême ou simplement trop trouillards pour partir à l'aventure et tenter leur chance en solitaire. S'ils n'avaient pas disparu déjà, on pouvait supposer qu'ils se terraient chez eux en espérant que leur retrait du monde abuserait la radioactivité et que l'État leur viendrait à l'aide, dans un délai raisonnable.

La départementale qui reliait Langeais à Tours n'était pas une grande route, mais laissait sur la rive gauche des petits villages comme Chatigny, Mareuil ou Fondettes qui annonçaient l'arrivée vers les zones plus denses des faubourgs de Tours. La 307 de Denis évita quelques véhicules maladroitement garés sur le bas-côté, signe que leurs propriétaires les avaient abandonnés précipitamment, mais ne fut guère entravée dans sa progression. Ces véhicules sans passagers étaient avec les animaux errants et les vitrines fermées des magasins les seuls signes d'une tension inhabituelle.

La circulation était fluide et le ciel parfaitement dégagé, par contraste avec le monstre radioactif qu'on distinguait dans toute sa hauteur monumentale et qui progressait dans leur dos. Entre la Loire qui ne changeait pas et les petites villes qui ne vivaient plus, le spectacle était marqué par l'immobilisme et la désolation. Les bâtiments ne s'étaient pas écroulés. Les monuments étaient en place, ainsi que les ponts, les lampadaires. En réalité et à ce stade, il ne s'était rigoureusement rien passé. La catastrophe n'avait pas encore eu lieu et l'on pouvait supposer que, sur le modèle du chat de Schrodinger, elle ne se produirait pas avant que quelqu'un ait eu conscience qu'elle avait démarrée.

Le temps était comme suspendu par la préparation du pire, mais également secoué par la survenance de l'inévitable. Les

passagers avaient repris leurs esprits et tentaient, plus pour se rassurer qu'autre chose, de clarifier leurs idées.

— Où sont les habitants ? demanda Ana.

Et personne ne pouvait répondre à cette question. Enfermés ou non, déjà disparus, morts ou vivants, était-il possible qu'il y ait eu depuis le début de l'accident des consignes d'évacuation ? Est-ce qu'on pouvait légitimement penser que les cent et quelque mille habitants avaient été placés en sécurité ? Ou pouvait-on croire que, d'une manière ou d'une autre, ils avaient tous été décimés sans que personne s'en fût aperçu ?

— Dans *Walking Dead*, tenta l'adolescente. Il faut deux ou trois jours pour que les morts se transforment en zombies.

Gwen proposa qu'on s'arrête et que quelqu'un descende pour établir le contact en tapant aux portes. Mais ils s'accordèrent tous pour dire que cela aurait été une perte de temps. Un vent d'Ouest s'était levé qui agitait les arbres et les herbes bordant le fleuve. Le nuage lui-même avait pris de la vitesse et s'était rapproché d'eux. Le temps était à la pluie.

Les premiers symptômes du cataclysme ne devinrent visibles que lorsqu'ils pénétrèrent dans les faubourgs de la ville. Denis évita un camion qui était couché sur la route et dont la carcasse fumait encore. Il y avait des voitures accidentées et des corps étendus sur la chaussée. La géographie des lieux trahissait des affrontements à la jonction de la rocade et du Pont de Saint-Cosme. Des hommes et des femmes se tenaient la tête, éplorés sur les talus qui jouxtaient la route. Il y avait des impacts de balles sur les palissades. Des gens vivants et des gens morts. Ana cacha les yeux de Ian, tandis que Gwen et Mélanie avaient le nez collé contre les vitres. Les cadavres étaient comme gonflés par une sorte de mousse humide. Leurs visages étaient violets et roses-verts. Le sang qui s'était écoulé de leurs blessures en s'oxydant laissait des traces noires sur l'asphalte.

— Continue d'avancer, indiqua Mélanie à Denis. Je te dirai où tourner.

Le véhicule franchit le pont à vitesse réduite, tandis que les passagers hypnotisés par ce qu'ils voyaient étaient désormais à peu près incapables de causer. Ian, sous sa couverture, ne bronchait pas. Ana se tordait les doigts d'angoisse. À l'arrière, Gwen et Mélanie étaient appuyées l'une contre l'autre autour du gamin. Par la fenêtre, ils ne purent faire autrement que regarder la Loire qui s'écoulait à leurs pieds. Sa couleur grise brillait et luisait comme de l'argent lustré. Des barques garnies de familles entières tentaient de rejoindre les bancs de sable qui se trouvaient au milieu du cours d'eau, comme s'ils pouvaient offrir des refuges crédibles contre le nuage.

— Mais pourquoi est-ce qu'ils vont s'embarquer là-dedans ? s'agaça Denis. Personne ne peut espérer se sauver en s'arrêtant sur un îlot de sable en plein milieu d'un fleuve.

— Ils ont peur, compléta Mélanie. Ils ont tout simplement peur pour leur famille.

— Ce n'est pas une raison pour être idiot.

Un train était bloqué sur la passerelle ferroviaire. Lorsque la voiture arriva au niveau des premiers wagons – les derniers en l'occurrence – les passagers entrevirent par la fenêtre ce qui avait dû arriver à la plupart des gens. Des voyageurs avaient la tête écrasée contre les parois de verre. D'autres avaient réussi à briser les vitres avec des marteaux de secours, mais pas suffisamment vite pour s'échapper. Les voyageurs étaient morts, les yeux révulsés. À une ou deux voitures de la tête, Denis croisa le regard d'une jeune fille qui vivait encore. Elle le fixa l'espace d'un instant et il sentit dans son regard toute l'incompréhension des survivants. Elle tendit la main vers eux, mais Denis ne prit pas la peine de ralentir.

— Pourquoi est-ce que cette fille est encore en vie ? demanda Gwen. Pourquoi est-ce qu'elle est la seule en vie ?

— Parce qu'elle ne devait pas mourir.

Comme dans tout processus d'évolution, des individus échapperaient à l'élimination pour perpétuer l'espèce ou ce qu'elle serait devenue. Dans chaque mutation, depuis l'aube des temps, des êtres avancés ne connaissent pas les problèmes d'adaptation qui emportent le commun des mortels. Il y a

des personnes, rares peut-être ou justes banales, dont la transformation a pu être accélérée, ou simplement révélée, par le contact avec la radioactivité et qui préfigurent, à leur manière, ce que sera l'homme de demain. L'impossibilité d'apporter un quelconque argument en faveur de cette théorie plutôt que d'une autre rendait les conversations dispensables. Ce qu'ils voyaient et ce qu'ils ne voyaient pas était-il le résultat d'une catastrophe écologique ou la conséquence des troubles sociaux qui avaient éclaté dans la foulée de l'incident ? Le paysage était écrasé par une pesanteur peu ordinaire.

Alors qu'ils entraient dans Tours, ils croisèrent un premier groupe d'hommes qui forçaient les grilles d'une agence bancaire, rue de la Mairie. Les types se retournèrent quand ils virent la voiture, mais ne dévièrent pas de leur tâche. Ils avaient le visage masqué et opéraient à l'ancienne en tentant de soulever le rideau mécanique avec des pieds-de-biche et des outils de tous les jours. Respirer l'air vicié ne semblait pas leur poser problème. La radioactivité embarquée dans le nuage, et provenant vraisemblablement d'un dégagement intempestif ou d'une simple contamination des eaux, ne pouvait qu'être moins élevée que celle qui aurait été produite par l'explosion du réacteur. Il était dès lors possible que les conséquences d'une exposition ne soient pas si redoutables.

Un peu plus loin, le bruit d'une alarme bousculait le silence de plomb. La mairie elle-même était intacte, à l'exception d'un ou deux tags sur la façade, mais déserte. Sur la droite, une agence de location de voitures était en feu.

En quelques heures, un sentiment d'abandon s'était installé si soudain et intense qu'il mordait les murs et les routes. Denis contourna un amas de véhicules en montant sur le trottoir. Les portes de l'Église Notre Dame étaient obturées par des matériaux de construction comme si les gens avaient voulu emmurer les gens qui s'étaient réfugiés à l'intérieur.

— Tu peux nous dire où nous allons ? demanda une nouvelle fois Denis à Mélanie. Il n'y a que des ennuis ici. On devrait plutôt foncer vers le Nord.

— Nous y sommes presque. Le jardin botanique est à quelques rues d'ici.

Le quartier de la Riche avait été reconstruit après le bombardement du pont par les Américains en 1944. Seule l'église était sortie indemne des frappes qui visaient à couper l'accès à ce point de passage majeur vers la ville. C'était un quartier commun où les habitations se mêlaient aux enseignes commerciales, un petit village dans la ville, calme et bourgeois. Et tout s'y était arrêté. D'autres voitures renversées ou carrément culbutées obstruaient la route.

— Je ne vais pas pouvoir continuer longtemps.

À peine avait-il dit cela qu'ils se trouvèrent confrontés à un barrage. L'angle de la place Sainte-Anne avait été fermé par un empilement de véhicules et de barrières de sécurité. On ne pouvait ni continuer tout droit ni, comme Mélanie l'avait recommandé, prendre par la rue du 8 juin. Derrière l'amoncèlement de tôles et de ferrailles, il n'y avait néanmoins rien, comme si le barrage, pourtant monté de frais, n'avait aucune utilité ou ne servait personne.

— Continuons à pied, commanda Mélanie. C'est juste là.

À quelques dizaines de mètres d'eux, ils apercevaient les murs d'enceinte du jardin botanique, dont dépassaient des arbres magnifiques et qui faisaient la fierté de ses directeurs depuis le milieu du XIX^{ème} siècle. Après une succession de désastreux épisodes, des inondations, des incendies et des tempêtes, le jardin n'avait jamais été aussi beau qu'aujourd'hui. Il avait bénéficié de nombreux réaménagements depuis le début des années quatre-vingt jusqu'à la rénovation des serres qui avait été achevée il y a quelques années à peine.

— Qu'est-ce qu'on va aller faire là-bas ? demanda Ana à Mélanie.

— Personne ou presque n'est au courant, mais c'est dans ce jardin qu'il y a l'un des seuls abris antiatomiques de la région. C'est Régis qui m'a appris ça.

Alors qu'ils avaient contourné le barrage et remontaient la rue du 8 juin pour gagner l'entrée du jardin botanique, la petite troupe se retrouva bientôt face à face avec trois personnes arrivant en sens inverse. Denis, qui soutenait Ana pour l'aider à avancer et tenait la main de Ian, comprit immédiatement à l'allure des trois hommes qu'ils ne les laisseraient pas passer. Ils avaient tout de sales types : le cou large et les cheveux longs, des godillots de soldats avec des pantalons larges. Ils ressemblaient au mélange décadent de punks à chiens et de chasseurs de gibier, qu'on croise parfois dans les rues et qui motivent un changement de trottoir. Denis invita ses compagnons à les éviter par la gauche, mais les types les suivirent de l'autre côté de la rue. L'un des gars qui était de taille moyenne, avec un anneau dans le nez et une vieille crête élimée sur le haut de la tête, les apostropha.

— Hé, Jolicœur. Il t'en faut trois pour toi tout seul ? Tu veux pas partager ?

Les deux autres abrutis déformèrent leurs grosses bouches lippues dans un sourire complice, tout en se déployant de chaque côté de leur porte-parole. Denis ne prit pas le temps de parlementer. Il lâcha la main de Ian, se libéra de l'appui d'Ana et fonça droit sur le punk. Il lui coup-de-boula le nez avant que le gars ait eu le temps de réagir et balança un coup de pied dans les abricouilles du second. Le mec, qui était un peu plus grand que son acolyte, se plia en deux, moment que choisit Denis pour le reprendre de volée du pied gauche. Sa chaussure frappa l'autre à la pointe du menton et le gars s'écroula tête la première. Le troisième homme, visiblement surpris, recula en tendant les mains devant lui, se retourna et puis fila sans demander son reste.

— Bande de connards, éructa Denis. Et il s'acharna quelques secondes de plus sur les deux gars, qu'il rua de coups, au point qu'Ana lui demanda d'arrêter.

Le crâne du punk était ouvert et son nez dégueulait du sang comme une fontaine de coulis. Le deuxième se rassembla et ramassa son compère tandis que Denis mettait Ian et les filles hors de portée.

— Waoh, dit Ian admiratif, tu te bats comme un vrai ninja !

— Tais-toi un peu, le gronda Denis en frottant ses chaussures dans l'herbe. Il n'y a rien d'épatant dans ce que j'ai fait.

Ana, Mélanie et Gwen regardaient Denis avec des yeux étonnés. Elles avaient été, toutes les trois, sidérées par l'extrême violence qui avait commandé à ses gestes, et ressentaient un sentiment partagé de gratitude et de crainte. Denis avait agi sans aucune réflexion et en laissant le plein contrôle de son corps à l'adrénaline et à l'instinct de survie. Aucune ne le connaissait suffisamment bien pour savoir qu'il ne voyait pas d'un bon œil le fait de s'être rendu aussi facilement aux caprices de son sang. Étouffer le Denis capable d'assommer un ou deux types, ou une femme sans défense, dans un coup de colère et de rage, avait été un travail de longue haleine qui venait d'être mis à mal par l'irruption des trois imbéciles.

— Maintenant, s'adressa-t-il à Mélanie, tu vas nous dire ce qu'on est venu faire ici. Où est cet abri s'il existe et pourquoi on serait les seuls à avoir eu cette idée ?

— Attends, un instant. Vite ! cria Mélanie.

Les nuages qui menaçaient d'exploser depuis une bonne demi-heure avaient perdu de l'altitude. Les premières gouttes de pluie tombaient sur les grands arbres du jardin. Ils franchirent le portail d'entrée alors qu'il pleuvait à peine. Les gouttes claquaient contre les feuilles des ginkgos et des mélèzes. Plantés au bord du petit bassin mousseux symbolisant les premiers organismes vivants apparus dans l'eau il y a quatre milliards d'années, les grands arbres dansaient sous l'averse. Les feuilles bruissaient sous la morsure et émettaient à l'impact de légères fumerolles acides.

— Dépêchez-vous ! Il faut se mettre à l'abri.

Denis poussa Ian pour qu'il accélère et tira énergiquement Ana par le bras afin de l'emmener plus rapidement sous le couvert des longues branches d'un chêne américain. Dans cette section du jardin, les arbres étaient hiérarchisés en fonction de leur date d'apparition à la surface de la terre et aussi de leur taille. La plupart des grands arbres avaient été

implantés ici à la construction du jardin dans les années 1830. Les troncs étaient durs comme la pierre et parfois creusés de trous qui pouvaient aisément abriter en leur sein une ou deux personnes. Sous la couverture de leurs branches, le sol était sableux et sec. Le groupe se rassembla autour du tronc et regarda le jardin s'abîmer sous la pluie radioactive.

— Hein c'est vrai que les dinosaures ont disparu parce qu'il y avait des pluies acides sur la Terre ? interrogea Ian.

— Il paraît.

Depuis le bassin principal, un groupe de flamants roses s'envola de derrière une haie de gunneras géantes et tenta de se soustraire à la nuée. Leurs grandes ailes brûlaient sous les gouttes et se désintégraient littéralement au fil du vol. Les grands oiseaux battaient des ailes en même temps qu'ils paraissaient se consumer et retombaient un à un sur le sol. Ils prirent de l'altitude avant de perdre le fil de leur envolée. Une aile faiblissait souvent avant l'autre, transformant la ligne droite de leur trajectoire en un zigzag gauche qui les forçait ensuite à atterrir. Les flamants se remettaient tant bien que mal sur leurs pattes, puis s'écroulaient sur le sol, comme pris de sourdes convulsions en émettant des cris rauques de souffrance. Un oiseau s'effondra près de l'arbre et berloqua jusqu'à quelques mètres d'eux avant d'agoniser à leurs pieds. Ses longues pattes étaient tétanisées. Son bec grand ouvert bâillait comme une bouche creuse qui claquait à l'aide. Ian regarda l'animal comme au cinéma, fasciné par le douloureux spectacle de ses bêtes magnifiques et en complète perdition.

Il s'approcha pour caresser le plumage huilé du volatile qui expira entre ses mains. Sur les doigts du garçon, la pluie toxique laissa une empreinte rosée squameuse et urticante. Denis examina la main de son fils et apaisa la démangeaison en la frottant avec sa propre salive. C'était ce que faisaient les animaux pour rassurer leurs petits.

Après les flamants et alors que la pluie redoublait d'intensité, Denis, les filles et Ian assistèrent à la course folle

d'autres petits animaux qui déboulèrent dans l'allée principale pour trouver un refuge plus loin. La caravane, au galop, était menée par des boucs et des chèvres, que suivaient d'autres animaux, exotiques ou familiers, comme des moutons noirs, des poneys, des jars et, bondissant à l'arrière, un groupe d'une dizaine de wallabies. Les animaux furent annoncés par le bruit de leurs pattes et sabots sur le gravier puis par une série de cris divers qui évoquaient à la fois la détresse et le souci d'alerter leurs congénères. Le groupe, plus désordonné qu'il n'y paraissait, se divisa au niveau du bassin central en deux ensembles. L'un sortit des limites du parc pour se perdre en ville, tandis que l'autre courut en direction de l'aile Est.

— Tu sais où nous devons aller ? demanda Denis à Mélanie.

— Oui, répondit-elle. Ma sœur et moi venions ici très souvent avec nos parents quand nous étions petites. Couvrez-vous la tête et suivez-moi comme vous pouvez.

La pluie avait faibli quand ils s'élancèrent à la suite des animaux et remontèrent le Jardin botanique vers le Nord. Ils n'avaient pas beaucoup de distance à parcourir, mais s'étaient protégés avec une capuche pour ceux qui en avaient ou en rabattant simplement leurs maillots, chemisiers ou tee-shirts sur la tête afin d'éviter le contact avec les particules radioactives qui s'égouttaient des arbres ou tombaient encore du ciel. Les espaces animaliers étaient déserts à l'exception du parc à tortues où les pensionnaires s'apprêtaient à traverser au ralenti et sans aucun mal une autre période de perturbation. L'eau glissait sur leurs carapaces de reptiles sans y laisser la moindre marque, tandis que leurs becs noueux continuaient de mordre les feuilles de salades qui leur avaient été distribuées en début de matinée. Les tortues du jardin étaient imperturbables et continueraient de régner sur l'ordre animal pendant des siècles. Cela faisait bien longtemps que le Jardin botanique n'abritait plus d'animaux féroces ou véritablement exotiques à l'exception des perroquets peut-être. Il fut un temps, peu après la création du parc et jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, où le jardin avait hébergé des singes et des lions pour amuser la galerie. Un phoque avait habité le bassin principal jusqu'au milieu des années quatre-vingt-dix, où il

était finalement mort après plus de quarante ans de bons et loyaux services.

D'après les informations que Mélanie tenait de Régis, l'accès à l'abri antiatomique du jardin se faisait par l'ancienne fosse aux ours. Ils traversèrent plusieurs jardins thématiques en marchant vers les grandes serres. À cette période de l'année, le jardin était assez peu fleuri, mais gardait une beauté invraisemblable sur la simple juxtaposition des espèces : les plantes aquatiques des bassins couvraient les canaux qui les alimentaient d'un tapis épais et les pelouses elles-mêmes matelassaient de bruyères, de plantes d'ombre touffues ou d'immenses plantes de tourbières. L'humidité était forte et donnait à l'ensemble des plantations un caractère vaguement préhistorique, renforcé par les brumes levées par la pluie toxique et par la faible luminosité qu'imposait la menace du nuage. Le décor était étrange et presque irréel, seulement traversé par des bruits naturels et, de temps à autre, par le vol d'un oiseau ou le craquement d'une branche. Ian s'attendait à voir surgir un dinosaure au détour d'un sentier. La richesse des sous-bois tropicaux qui bordaient le mur principal, donnant sur l'hôpital Bretonneau, évoquait une luxuriante forêt de l'éocène. D'immenses orchidées y fleurissaient en toute saison, à l'abri d'une végétation stratifiée et colorée.

Denis dut attendre Ana pour qui cette longue marche commençait à faire beaucoup.

— Laisse-moi ici, je vous rejoindrai plus tard, lui dit-elle avant qu'il ne la soulève à nouveau et ne la force à poursuivre.

Denis parlait peu et se concentrait sur son rôle qui était de mener tout le monde vers le salut. Il s'en remettait à Mélanie pour savoir où ils devaient aller, mais se considérait comme l'unique responsable de la compagnie. Ian crapahutait entre les filles et son père, enchanté par l'environnement dans lequel il se trouvait, mais encore sous le choc des scènes auxquelles il avait assisté.

Laissant sur le côté plusieurs pavillons exotiques, ils ne tardèrent pas à quitter l'arboretum et les jardins de l'évolution pour arriver à proximité de la fosse aux ours. C'était la zone où la présence animale était la plus dense et où le spectacle

était le plus difficile à soutenir. Ils durent enjamber les cadavres de petits animaux que la pluie avait épuisés. Les corps étaient recroquevillés comme des corps d'enfants, la tête entre les ailes pour les poules et les canards, le corps étendu, pattes raides, et les yeux largement ouverts pour les chèvres et les porcs-épics. Dans les cages adjacentes, des animaux encore moribonds se roulaient sur le sol et agonisaient en se jetant, pour les plus vaillants, contre les murs de leur prison. Des dingos hurlaient au diable tandis que des ânes du Poitou grattaient la poussière de leurs sabots, entre la vie et la mort. Des oiseaux étaient étalés les pattes en l'air, dans les pelouses et les canaux. Une bonne partie de la ménagerie était en train de trépasser, raide morte déjà ou encore agitée de convulsions.

— Pauvres bêtes, pleura Gwen.

— On ne peut pas faire grand-chose pour eux, déplora Mélanie. Venez.

Après une dizaine de minutes de marche, et alors qu'ils apercevaient au loin les serres du botanique, ils touchaient enfin au but. La structure affreusement bétonnée et abandonnée de la fosse aux ours se dressait devant eux, protégée seulement par un mur de cinquante centimètres et surmontée d'une barrière en métal.

— C'est ici ! nota fièrement Mélanie.

La fosse aux ours était déserte depuis décembre 2009, date à laquelle l'ourse Sophie s'était éteinte. L'installation avait depuis été laissée à l'abandon, ce qui n'altérait qu'à la marge cette structure vieillissante et qui témoignait de l'architecture des zoos de l'époque. Ils enjambèrent la structure assez facilement et se laissèrent glisser dans le fossé de deux mètres de large qui bordait le bassin. L'habitat principal qui avait abrité Sophie et son compagnon Willy, était constitué d'une grosse motte de terre dans laquelle avait été creusée une grande mare à laquelle on pouvait accéder par un large toboggan en béton. La rampe descendait jusqu'au bassin et permettait aux ours de plonger dans une eau peu profonde dont ne restait aujourd'hui qu'une vingtaine de centimètres d'un

liquide brun et saumâtre, où feuilles et écorces pourrissaient en paix.

Denis aida Ana à franchir l'obstacle. Il remonta sur la barrière pour tendre la main à Ian et le hisser sur le haut du muret. Le gamin passa une jambe par-dessus et se laissa ensuite glisser le long du mur pour descendre dans la fosse. Lorsqu'ils y furent tous, ils suivirent Mélanie qui contourna le bassin jusqu'à une porte dissimulée dans une grotte artificielle.

— Là, dit-elle.

La construction était née de l'imagination d'un certain Barnsby, l'un des premiers directeurs du jardin. Il s'agissait, en plus de contenir les ours, de créer une sorte de folie comme à Versailles ou d'autres châteaux Renaissance. Le toboggan était couvert de mousses à l'italienne et l'eau circulait entre les pierres comme dans un tableau baroque. Avec les années, le béton s'était couvert d'une couche de crasse noire et lézardé à plusieurs endroits, si bien que, dans les dernières années, nombre de visiteurs s'étaient émus des conditions dans lesquelles l'ourse était hébergée.

Accessible par le chemin qui faisait le tour du bassin, la porte était, depuis longtemps, enchâssée au fond de la grotte factice, montée de granites et de pierres ponce, et avait été recouverte par un lierre grimpant et noueux. Jusque dans les années 1930, elle desservait une réserve où les gardiens entreposaient du matériel et de la nourriture : des poissons qui servaient pour le repas du soir, des balais pour nettoyer la cage ainsi que des médicaments pour les pensionnaires. Dans les années soixante, et en toute discrétion, les dirigeants du zoo avaient choisi, en lien avec la mairie et probablement l'État, de bâtir ici un abri anti-retombées susceptible d'héberger une quinzaine de personnes pendant trois à quatre semaines.

Selon ce qu'avait raconté Régis à Mélanie, la construction visait autant à parer les conséquences d'une véritable attaque nucléaire, déclenchée par les Soviétiques, qu'à servir de refuge aux autorités locales dans l'hypothèse où un accident serait survenu à la centrale de Chinon dont l'exploitation avait démarré en 1963. Chaque ville de plus de cent mille habitants

allait en être équipé à partir de cette date et la construction confiée à une filiale d'EDF. Régis avait retrouvé, dans les archives de la centrale, la trace de cet édifice que tout le monde avait oublié, mais qui avait été bâti peu ou prou au même moment que celui qui fut installé à la Maison de la Radio en décembre de la même année.

Avec l'aide de Gwen et Mélanie, Denis arracha les liens les plus solides et fut surpris de découvrir que la porte n'était pas fermée.

— Tu parles d'un abri sûr !

— Je crois bien que plus personne ne sait qu'il existe.

Ils se mirent à deux pour dégager la porte qui pesait plus d'une tonne sous le blindage. L'intérieur était constitué d'une première pièce couverte de béton et de briques. Denis examina ce qui s'y trouvait. En dehors d'un vieux récepteur radio et d'un nombre incalculable de sacs plastiques, la pièce comptait aussi une centaine de rations de survie, dont la date de péremption était dépassée d'une vingtaine d'années.

— Ces trucs-là sont toujours bons à manger, se rassura-t-il.

Alors qu'ils s'apprêtaient à poursuivre la visite de l'abri antiatomique, leur attention fut attirée par un grondement en provenance de l'extérieur. La pluie avait redoublé de violence et un immense orage s'était déclenché derrière eux. Denis, Gwen, Ana, Mélanie et Ian se rassemblèrent l'espace de quelques secondes sur le seuil de la porte, contemplant les zébrures orangées et électriques qui divisaient ce qui ressemblait à une nuit précocce. L'après-midi se terminait à peine et le ciel était plus sombre que sombre. Des nuages bleus s'entortillaient les uns aux autres en formant des tourbillons dont s'échappaient des étincelles comme sur une roue de Sainte Catherine. Le bruit du tonnerre mêlé à celui du vent et des gouttes qui s'abattaient un peu partout autour d'eux était assourdissant. Des branches étaient arrachées aux arbres et tournoyaient au-dessus d'eux avant de retomber lourdement dans la fosse. La tempête radioactive battait son plein et dévastait la ville. Il était difficile de dire ce qu'il resterait demain du monde d'hier. Des hommes périraient, des

bâtiments s'effondreraient cette fois, c'était une certitude. Jusqu'où et pour combien de temps ?

Denis referma la lourde porte sur eux, s'y reprenant à deux fois pour la tirer et en activer le mécanisme. L'émotion était palpable, même si les abris anti-retombées n'avaient pas vocation à protéger leurs habitants pour des mois et des mois. Il était admis que des séjours d'une grosse semaine suffisaient, en dehors d'une situation d'explosion globale du réacteur, pour que l'air ambiant fût de nouveau fréquentable. On pouvait alors faire quelques allers-retours pour se procurer des vivres, évacuer des déchets et effectuer une première reconnaissance.

— C'est quoi la maison, demanda Ian quand Denis eut claqué la porte ?

— Un abri qui nous protège du vent et de la pluie. Nous allons vivre ici quelques jours, répondit son père.

— Et je pourrais appeler maman ?

— Non, mec. Ce ne sera pas possible tout de suite. Il n'y a pas le téléphone.

— Et pas la télé ?

— Non, la télé non plus.

— C'est nul comme maison.

— Tu préférerais crever dehors ? Tu ne comprends pas ce qui se passe ou quoi ?

L'énervement de son père, auquel il n'était pas coutumier, fit couler deux grosses larmes sur les joues de Ian. Mélanie et Ana l'entourèrent, tandis que Denis se détournait. Il fit un tour sur lui-même, baissa la tête et reprit une fois encore, le contrôle de lui-même.

— Allez, garçon. Redresse la tête. Je ne t'ai rien dit de méchant. N'oublie pas que je t'ai promis qu'on appellerait ta mère dès que possible.

Ian le repoussa pour la première fois.

— Tu n’es pas gentil, pleura-t-il. Je suis plus ton copain. Et je veux voir maman.

Les deux femmes caressaient les joues du petit en prenant soin que cela n’apparaisse pas directement comme un reproche fait à son père. Dans les circonstances présentes, elles devaient afficher une forme de loyauté au seul homme qui était avec elles. Ce n’était pas en soi une situation plaisante pour deux femmes qui se piquaient de féminisme, mais c’était ainsi que se présentaient les choses et dans une répartition des rôles archaïques. Cette forme d’organisation était la plus appropriée pour démarrer quelque chose de nouveau.

Les connaissances électriques de Denis lui permirent assez vite de mettre en service les groupes électrogènes qui desservaient l’abri. Les femmes explorèrent les lieux et prirent possession de la pièce principale qui servait à la fois de salon et de chambre à coucher. Denis les aida à installer des lits de camp, qu’ils déployaient pour la nuit et rangeaient au petit matin. Les femmes, aidées par Ian, firent les draps, puis s’occupèrent de dresser la table. Gwen, dont c’était le quotidien le midi en l’absence de ses parents, ouvrit une boîte de raviolis et la fit réchauffer sur un réchaud alimenté par des cartouches de gaz.

Sur chacune de ces tâches, Denis fut sollicité pour expliquer comment fonctionnaient les ustensiles de survie. Il n’en tira aucune vanité et se dévoua de bonne grâce à donner toutes les explications nécessaires.

— Tu as appris ça pendant ton service militaire ? lui demanda Ana.

— Non. J’ai juste fait pas mal de camping dans une autre vie.

Denis et Camille avaient passé un mois en Angleterre au début de leur histoire d’amour. Ils avaient assez peu d’argent et pratiquaient le camping sauvage. L’évocation de cette période heureuse de sa vie lui fit du bien et il en profita pour se rapprocher de son fils.

— Je suis bien contente d’être enfermée ici avec vous, dit Gwen.

En entrant dans l'abri, elle était allée inspecter son visage dans un miroir. Ses traits n'avaient plus beaucoup évolué depuis la nuit où elle était devenue presque belle, mais elle ne se lassait pas de contempler le grain de sa peau et la délicatesse de son nez.

— Nous aussi, ma chérie, confirmèrent Mélanie et Ana.

Cette dernière n'était pas la plus gênée par l'enfermement. Elle était d'entre tous la plus habituée au confinement et à l'absence de mobilité. Elle profitait du peu d'espace qu'elle avait pour faire de l'exercice et passait une bonne partie de la journée à marcher de long en large dans l'abri, ce qui avait pour don d'agacer Denis.

Ian était peut-être le plus malheureux d'entre tous. Son père était devenu plus distant que lors des trois jours précédents et comme moins intéressé par sa présence. À l'exception de quelques feuilles sur lesquelles il pouvait dessiner et des distractions que montaient pour lui les filles, il n'avait pas grand-chose à faire de toute la journée et s'ennuyait profondément. Par chance, il avait emporté avec lui son dinosaure jouet qu'il trimballait partout avec lui et avec lequel il tentait d'inventer des mondes imaginaires. À ses jeux, il intégrait la tempête et la refondation d'un monde, une herbe plus verte et la disparition des tourments qui gâtaient ce qu'il avait connu.

Il n'y aurait plus de guerres, d'argent, il n'y aurait plus de riches et de pauvres, juste un retour à un état naturel, qu'il n'avait pas connu et qui dans sa naïveté de gamin, s'exprimait comme une sorte de campagne verdoyante où personne ne travaillerait, ni ne ferait quoi que ce soit de contraignant. La plupart du temps, Ian tentait tout simplement de s'évader en pensée et de se souvenir, ce que l'avait incité à faire Mélanie, des meilleurs moments de sa vie.

— Pense à ce que tu feras quand nous sortirons, au temps qu'il fera, aux arbres qui bougent sous le vent.

À la surprise générale, ils avaient découvert que deux poules et un canard avaient réussi à s'infiltrer avant eux dans

l'abri et les avaient laissé vivre en liberté dans la troisième pièce de la structure. L'une des deux poules avait pondu un œuf qu'ils cuisinèrent à la poêle le matin du premier jour. Ian passa du temps à essayer d'apprivoiser les animaux qui picoraienent des céréales dans sa main. Il leur donna des noms.

Le gamin pensait beaucoup à sa mère. Il ne savait pas trop ce qu'elle était devenue et l'imaginait vivre sa vie habituelle dans leur maison. Il la voyait se préparer le matin pour aller au travail et revenir le soir dans son uniforme de conductrice de tramway. Ces visions qu'il prolongeait parfois en rêve le réconfortaient. D'entre les souvenirs récents, le garçon revisitait assez souvent les trois journées qu'il avait passées avec son père, avant que la catastrophe ne modifie leurs rapports et ne leur enlève un peu de tendresse. Il en reprenait le fil, du premier au dernier soir, pour en fortifier la trace. Car il était convaincu, sans en avoir vraiment conscience, que ces jours-là ne se reproduiraient pas. Il lui arrivait de penser que son père repartirait et l'abandonnerait à nouveau. Par un mécanisme assez complexe de mots de passe et de procédés mnémotechniques, il s'arrangea pour ne rien oublier de ce qui s'était passé lorsqu'ils s'étaient retrouvés seuls.

Il songea qu'il retournerait bientôt chez sa mère, car ce voyage extraordinaire ne pouvait pas durer éternellement. Personne ne pouvait maintenir ce train-là trop longtemps. Les gens normaux cherchent à atteindre des buts. Il avait compris cela très jeune. Ils cherchent le résultat. Son père ne faisait pas partie des gens normaux. Denis cherchait toujours les ennuis. Peut-être est-ce que Ian en aurait marre un matin d'avoir faim et d'avoir froid et d'être en danger. Il préférerait retourner chez sa maman et tout serait fini. Quand il serait rentré à la maison, Ian aurait seul la mémoire des journées qu'ils avaient passées ensemble, car sa mère ne les évoquerait jamais avec lui. À six ans, ce qui n'était pas le cas lors de sa toute petite enfance, il savait qu'il garderait la mémoire de son visage, de ses mouvements, de son odeur. Il sentirait toute sa vie la pression de son étreinte amoureuse lorsqu'il le bordait ou lorsqu'il faisait la bagarre pour de faux. Il se souviendrait du vieux duc, de la petite fille hirondelle et même de la champignonnière qui l'avait tant ennuyé. Quatre jours avec un père, c'était peu pour

un jeune garçon, mais c'était mieux que rien. Il y en aurait d'autres. Il espérait une éternité de jours.

La vie entière, pensa-t-il, était mieux que rien. Il serrait contre lui son dinosaure miniature et se promit de le garder toute sa vie, car il renfermait au cœur de sa chair de plastique la force et l'esprit du père qu'on lui avait rendu.

Denis lui-même n'avait pas grand-chose à faire. Il s'occupait d'améliorer leur quotidien, mais tournait plus généralement en rond. La présence d'Ana et Mélanie lui était indifférente et il ne parlait jamais à Gwen. Lui aussi se prenait à rêver à la vie qu'ils auraient lorsqu'ils sortiraient et au nouveau départ auquel il aspirait. Il pensait à leur future maison, à leur petit jardin, à son futur petit boulot. Il espérait se faire embaucher comme magasinier dans une grande surface à taille humaine. Il ferait la caisse et gérerait l'achalandage des rayons, le ménage et tout ce qui serait utile. Il se montrerait respectueux envers son chef, même si c'était un sale con. Il travaillerait le samedi et aussi en soirée, mais serait libre certaines après-midis et parfois le matin pour s'occuper de son fils et l'emmener en balade. Il aurait une nouvelle compagne, mais les traits de son visage n'étaient jamais nets quand il tentait de les visualiser. Ian irait à l'école et aurait des résultats moyens, mais honorables. Denis l'inscrirait dans un club de hand-ball où il se rendrait à l'entraînement le mercredi après-midi. Il n'aurait aucun problème pour boucler les fins de mois et parviendrait à s'acquitter du loyer de la maison et des factures sans jamais recevoir un courrier de rappel. Il aurait toujours des timbres à portée de main et enverrait des chèques à ses débiteurs le jour même où il recevrait les factures.

La vision était un peu trop précise pour avoir une chance de se concrétiser. Denis toussait, crachait et n'allait pas si bien qu'il en avait l'air. Son fils était avec lui.

Le premier soir, lorsqu'il fut l'heure de se coucher, au lieu que chacun regagne son lit de camp, Gwen, Mélanie, Ana et Ian plaquèrent deux lits l'un contre l'autre et se blottirent dans les bras les uns des autres pour se protéger de la tempête qui faisait rage et dont ils ne savaient rien.

Les seuls bruits qui les dérangent dans le silence de l'abri étaient ceux des poules et du canard qui caquetaient, gloussaient ou cancanaien à quelques mètres d'eux. Les survivants souriaient, sentaient la chaleur des autres réchauffer leurs corps et s'endormaient profondément. Ils prirent par la suite l'habitude de dormir ainsi. Denis dormait juste à côté, car ils n'avaient pas assez de place pour tenir tous ensemble. Les femmes croyaient parfois l'entendre prier, mais il parlait juste dans son sommeil.

Le matin du cinquième jour, Denis avait prévu d'ouvrir la porte pour voir ce qui s'était passé, s'il s'était vraiment passé quelque chose. Tous attendaient ce moment avec impatience et appréhension comme un nouveau départ.

ÉPILOGUE

Les funérailles faisaient partie des rares choses qui n'avaient pas changé depuis des décennies. Le rituel était immuable et presque identique à ce qu'on avait connu jadis. Il n'y avait pas de prêtre au village, mais il y avait toujours quelqu'un pour adresser une salutation ou prononcer une oraison. Les crémations avaient disparu et tous les morts retournaient à la terre. Les hommes se méfiaient désormais du feu et du ciel de la même manière. Il n'y avait pas grand monde qui pouvait dire du mal d'Ana Maudet qui était une figure discrète, mais appréciée du village. Ceux qui s'exprimèrent en dirent donc du bien, sans que ce bien fût caractérisé par beaucoup de détails personnels, car Ana était assez peu connue au-delà du cercle familial et n'avait jamais raconté sa vie d'avant la catastrophe à personne. Les gens ne se parlaient pas plus qu'avant. Ian lui-même ne se souvenait plus vraiment du jour où il l'avait rencontrée et où elle allait encore en fauteuil roulant. Il se souvenait d'Ana comme une mère de substitution, avec laquelle il avait grandi et partagé d'innombrables promenades dans la nature.

Ian ne raccompagna pas ses deux demi-sœurs qui, appuyées l'une contre l'autre, avaient fondu en larmes quand les hommes avaient refermé la tombe. Après leur avoir adressé quelques mots de réconfort, il rentra à pied chez lui où son épouse l'attendait. L'état de sa femme ne lui avait pas permis d'assister à la cérémonie. Cela faisait deux ou trois mois qu'elle n'avait pas quitté leur domicile et il en serait ainsi

jusqu'au septième mois de sa grossesse. Mettre un enfant au monde était redevenu aussi périlleux qu'il y a deux ou trois siècles, quand bien même plus aucune femme n'allait à terme. De nombreuses parturientes y laissaient la vie et plus de trois grossesses sur quatre ne donnaient rien de bon. Sa propre épouse n'avait jamais porté un fruit au-delà de six mois, mais il n'en tirait, contrairement à elle, aucune peine, ni aucun regret. C'était ainsi.

Après le repas, Ian s'installa comme il en avait l'habitude pour lire dans le salon. Sa femme se couchait avant lui et il appréciait le temps qu'il passait seul à traîner au rez-de-chaussée. Il avait récupéré la collection de vieux CDs de son père quand celui-ci avait disparu, il y a plus de vingt ans. Ian n'aimait pas beaucoup la musique, mais se hasarda ce soir-là, par pure nostalgie, à tirer du vieux range-disques de Denis quelques morceaux dont il avait hérité. Il était l'un des rares hommes du village à avoir conservé de quoi lire les anciens disques. On n'enregistrait plus guère de musique désormais, mais il restait quelques centaines de disques à la bibliothèque, parmi lesquels il aimait piocher lorsqu'il donnait des cours d'histoire. Comme dans d'autres domaines, la civilisation avait régressé. Les hommes et les femmes dansaient toujours pendant leurs jours de repos, mais ils avaient réappris à jouer de leurs instruments. Ana et Denis aimaient moins danser qu'écouter de la musique religieusement, assis dans le canapé. L'ancien monde avait conservé tardivement une sorte de vénération pour tout ce qui a trait à la culture dont le nouveau n'avait pas les moyens. La production d'électricité était réservée à l'éclairage des habitations, à la préparation et à la conservation des aliments. Plus grand monde ne pouvait se permettre de gaspiller l'énergie pour se distraire. Lorsqu'il était enfant, Ian était entouré par les appareils électriques. La télévision occupait une place en vue dans la salle à manger. L'ordinateur trônait dans le salon de sa mère qui rechargeait de nombreux appareils pendant de longues heures sur toutes les prises de la cuisine. Lorsqu'il dormait et qu'il émergeait parfois, le regard de Ian se posait sur une veilleuse en forme d'escargot qui brillait

toute la nuit au pied de son lit. Ses souvenirs des jours passés étaient la plupart du temps anecdotiques. Chacun avait sa voiture. On pouvait se projeter en quelques minutes de l'autre côté de la terre en prenant un avion ou une fusée. La maison était couverte de guirlandes lumineuses pour les fêtes et l'on passait des dessins animés sur les téléphones et les télés. Des hommes plus âgés lui avaient décrit la période d'avant et il en avait retenu cette omniprésence des appendices et de l'électricité. Il avait vu quelques films d'époque et des images d'archives, mais ne se souvenait pas avoir jamais pris part à cette ère disparue. Le monde dans lequel il avait grandi était bien différent.

À ce qu'on disait, la vie d'avant n'était pas plus heureuse que la vie qu'il menait avec les siens. Elle n'était sans doute pas plus malheureuse non plus, et il n'avait pas connu grand-chose d'autre.

Passées ce qu'on désignait comme les années de recomposition, la société s'était réorganisée, d'abord, en tenant compte de ce qui avait disparu, puis en fonction de ce qui restait. Il avait grandi, sans en avoir conscience, dans un environnement difficile que d'aucuns auraient comparé à un temps de guerre pour sa rudesse et son absence de véritables horizons pour la jeunesse. Il y avait bien eu quelques conflits sociaux et quelques violences, mais la décomposition avait finalement contaminé le pays d'une manière pacifique, au fur et à mesure que l'ossature de l'ancien monde s'était délitée. Transports. Services publics. Police. Aide sociale. Structures urbaines. Tout s'était évaporé en l'espace de quelques années à peine, quand le cône de contamination avait rendu l'Est du pays inhabitable et mis fin à toute possibilité de commerce avec les autres pays occidentaux. L'espérance de vie avait chuté. L'alimentation s'était appauvrie. La pollution causée par la catastrophe de Chinon n'avait fait qu'enclencher les mécanismes déjà à l'œuvre de mutation dans la qualité de l'air qui avaient alors gagné la majeure partie de la planète. Des millions de personnes étaient mortes, étouffées plus qu'asphyxiées. Elles s'étaient éteintes. Paris avait cessé d'exister et la banlieue s'était dissoute et

répandue vers des zones de plus faible densité. Le reste du monde avait disparu, sans que nul n'ait pu prendre de ses nouvelles. L'Amérique, l'Afrique, l'Asie étaient redevenues des abstractions, des noms qu'on prononçait lors des veillées, mais sans qu'on sache si elles existaient encore. Tout le monde s'en moquait. L'étranger avait toujours été un mirage. La santé de son père avait décliné rapidement et Ana avait fait de son mieux pour que ses demi-sœurs et lui ne manquent de rien.

Elle avait fait preuve de courage et d'une belle constitution qui lui avait permis d'atteindre l'âge de cinquante-trois ans. Il n'était pas certain que lui et son épouse aient la possibilité de vivre aussi vieux.

La majorité des disques de son père étaient rayés, mais *Billy The Kid*, qui était probablement celui qu'il avait le plus écouté, fonctionnait encore superbement après toutes ces années et avait conservé le pouvoir de le projeter dans un univers de western et d'amour paternel. Son père lui avait appris à lire quand lui et Ana avaient rouvert l'école pour les enfants du village et ceux des familles qui avaient réussi à quitter les grandes villes à temps. Il avait su très vite. Il n'y avait pas classe les jours de pluie parce que personne ne voulait prendre le risque d'être défiguré en exposant son visage sur le chemin. Il n'y avait pas classe non plus lorsqu'il faisait trop chaud parce qu'il devenait alors difficile de respirer. Ian avait passé toute son existence à Saint Léonard des Bois qui était une petite commune des Alpes Mancelles. Il n'avait jamais su tout à fait comment ni pourquoi son père s'était établi à cet endroit. Avait-il cherché à retrouver sa mère après la catastrophe ? Avait-il fui une menace ? Y avait-il séjourné avant ?

Comme plus personne ne voyageait, il était devenu plus difficile de se situer dans l'espace. D'après ce que racontaient les rares voyageurs, la plupart des hommes vivaient désormais petitement et comme eux dans des territoires épargnés par les anciennes activités où la nature avait été préservée. Le monde se réorganisait sur des périmètres grands comme des timbres postes. Le travail était moqué et regardé comme un

mal nécessaire qui contrecarrait une nature à l'ennui et à l'inaction. Les hommes collaboraient, échangeaient quelques marchandises et quelques services quand ils en avaient besoin. Ce n'était pas plus mal. Il y avait d'autres distractions, ni plus saines, ni pires que celles qui avaient prévalu. Des hommes bons et d'autres qui ne faisaient pas ce qu'il faut. C'était juste une autre époque qui avait succédé à une précédente et qui serait suivi par d'autres, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus.

Ce que Ian avait le sentiment d'avoir appris, parmi les siens et auprès de ceux qui avaient disparu, c'était que l'Histoire n'existait pas en dehors des livres qui tentaient de lui donner un sens. Il y avait l'homme, ses faibles ressources. Le matin, le jour, le soir, les nuages, les merveilleux nuages qui apportaient la pluie ou la mort et qui passaient dans le ciel en déroulant leurs formes mystérieuses d'animaux et de coquillages. L'homme formulait des rêves et passait son temps à faire en sorte qu'ils ne se réalisent pas. Aujourd'hui comme hier. Il leur courait après, croyait les rattraper et les voyait lui échapper comme des étoiles filantes.

Il pensa une dernière fois à Ana, comme tous les hommes pensent aux hommes et aux femmes qui sont passés sur cette terre et qui n'y ont laissé aucune trace majeure, si ce n'est quelques souvenirs, une vie, d'autres êtres tout aussi négligeables qui, eux-mêmes, feront leur temps. Il ne fut ni triste, ni particulièrement reconnaissant ou fier de l'avoir connue. L'absence de communication de masse avait rendu les hommes à la modestie de leur condition. Il n'y avait plus d'idoles, plus de stars ou de célébrités. Plus d'êtres exceptionnels ou véritablement admirables. Plus de héros nationaux ou de modèles dont on pouvait s'inspirer. Le catholicisme, l'Islam et le judaïsme avaient perduré par habitude, mais sans qu'on y attache une vraie importance. Les personnes qui comptaient étaient des voisins, des frères, des gens qu'on croisait tous les jours et qui faisaient des choses pour vous. Le monde avait rapetissé et s'était coupé de lui-même. C'est ce qui était bien.

Ian termina son repas, seul dans la cuisine, fuma une cigarette qu'il avait fabriquée avec des herbes du jardin et des feuilles séchées, et puis se résolut à grimper à l'étage pour retrouver sa femme qui dormait. Il avait envie d'une boisson chaude, mais ne savait pas dans quelle boîte son épouse avait rangé le thé sauvage. Après vingt ans dans la maison, il ne savait toujours pas où ranger et trouver les choses.

Lorsqu'un proche mourait, on n'allait pas travailler pendant trois jours. C'est ce que le droit coutumier prévoyait. Il reprendrait la classe la semaine suivante. Il avait hâte, d'une certaine façon, et même s'il n'aimait rien mieux que de rester à la maison, de retrouver ses élèves pour continuer à leur apprendre ce qu'il ne savait pas. En tant qu'unique enseignant du village, il aurait peut-être un jour à accueillir son propre fils dans sa classe, si celui-ci, toutefois, vivait et se développait correctement. Ces histoires de transmission et d'héritage étaient pour lui le plus grand caprice que l'humanité a fourni à ses représentants.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE

BONUS

la Souris de Léonard

par Denis Caplan



La souris de Léonard passait ses journées à étudier par-dessus l'épaule de son maître. Elle ne se lassait pas de le voir inventer le monde de demain.



Au fil des ans, la souris de Léonard surpassa en intelligence tous les êtres humains du château à l'exception de Léonard lui-même.



Les souris ordinaires ne deviennent pas des rats de bibliothèque.



Elle raffolait de ses machines volantes, chars et pièces d'artillerie incroyables...



...mais son rêve véritable était ailleurs.



Elle mourait d'envie
d'explorer le bassin
que formait la rivière
au bout du jardin royal.



*c'était un endroit merveilleux,
avec des plantes et des nénuphars,
où l'eau s'écoulait gentiment
sous le soleil doré.*



Elle
en rêvait
la nuit...



...mais les autres souris ne
le comprenaient pas.



Elles ne voyaient pas
pourquoi elle passait tout
son temps à l'atelier.

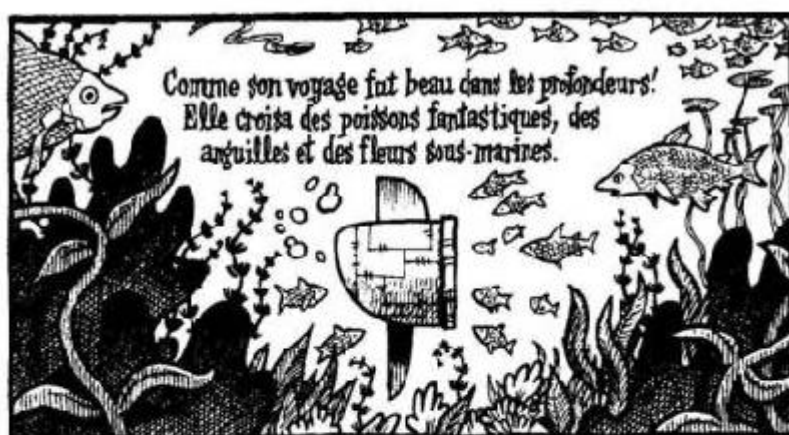


Elle retrouva dans la poubelle un dessin de Léonard et travailla sur le plan de son engin.





Lentement, lentement tandis qu'il descendait, le rêve d'une vie se réalisait.





Jusqu'au bout,
elle profita du spectacle
par le hublot. Tout était
si calme et paisible.

Puis il y eut
comme une explosion
quand le sous-marin
se disloqua.

Elle glissa
dans l'eau froide et
se perdit dans le bassin
d'argent.

La souris de Léonard
n'aurait pas pu rêver d'une
plus belle fin.

BANDE ORIGINALE

Vous trouverez ci-après une playlist susceptible d'accompagner votre lecture du roman. Les morceaux présentés ici ont été réunis, pour accompagner la sortie du livre, sur une compilation qui peut être écoutée et téléchargée sur bandcamp.

<https://benjaminberton.bandcamp.com>

Aaron Copland – *Billy The Kid*

Black Reindeer – *Trust Me Not*

Black Reindeer – *The nuclearpower station is slightly warm*

Black Reindeer – *Catfreezer*

Black Reindeer – *Kill the Burglar, it 's what he wants*

Black Reindeer – *Holiday*

Black Reindeer – *Failure continues to be his friend*

Black Reindeer – *Lost under the grass in the field in the edge of the city*

Black Reindeer – *Gun laws*

Black Reindeer – *They loved him then he died, the bastard*

Black Reindeer – *Wake Up Humans !!*

Black Reindeer – *The World will end well*

Black Reindeer – *My children bury me in the garden*

Black Reindeer – *Loss of Innocents*

Scalper – *One Friend feat Mau*



Achevé d'imprimer sur rotative
PAR L'IMPRIMERIE GRAFICA VENETA
en MAI 2014

-

Dépôt légal : MAI 2014
Numéro d'édition : 0016
Imprimé à Trebaseleghe (Italie)

-

Direction artistique
Jany Bassey

-

ISBN : 979-10-91447-13

-

Version numérique réalisée par :
MLprod. : Juin 2017

Index des parties

DEUXIÈME JOUR

1

2

3

BON POUR LA SANTÉ !

4

5

6

BON POUR LA BEAUTÉ !

TROISIÈME JOUR

7

8

9

10

BON POUR LA VIE !

11

12

13

QUATRIÈME JOUR

14

15

16

ÉPILOGUE

BONUS

BANDE ORIGINALE

Notes

Quatrième de couverture

i Storytelling et compagnie, bien sûr. (N.d.A.)

ii Cuillère MEPSS Aglia :

C'est la cuiller (leurre utilisé pour pêcher à la traine ou au moulinet en rivière ou en mer) de base pour la pêche au lancer, dans toutes les eaux, pour tous les poissons.

iii *L'oisiveté est la mère de tous les vices.*

Que resterait-il de nous si tout se terminait, maintenant, devant nos yeux ?

Isolé, séparé de sa femme, Denis est persuadé qu'un accident nucléaire va frapper la France. Paranoïaque, l'homme vide les caisses de son employeur, son compte en banque et kidnappe son jeune fils de six ans. Ensemble, ils vont remonter la Loire en direction de la centrale où selon lui, tout va commencer. Mais la radioactivité est déjà à l'œuvre au cœur même des choses et bouleverse la vie des hommes.

Lauréat du Goncourt du Premier Roman (*Sauvageons*, Gallimard), Benjamin Berton tisse l'odyssée humaine du cauchemar nucléaire redouté par des millions de français. Publié depuis 2000 aux éditions Gallimard, il s'est illustré en 2009 avec *Alain Delon est une star au Japon* (Hachette) et *La Chambre à remonter le temps* (Gallimard, 2011).

Kevin Cannon, l'auteur du roman graphique culte *Far Arden*, illustre ce roman de planches inédites.

**« BENJAMIN BERTON EST CE QUE HUELLEBECQ FUT
À L'ASSEMBLÉE NATIONALE : UN AIMABLE EMPLOYÉ MANIANT
DES EXPLOSIFS APRÈS LES HEURES DE BUREAU »**

Étienne de Montigny, Le Figaro

**« BERTON FILE TOUT DROIT DANS LE SILLAGE DE SES MAÎTRES
ANGLO-SAXONS (BALLARD, MARTIN AMIS, BRETT EASTON ELLIS) »**

France Culture

RING



ISBN 979-10-91447-23-2 19,95 €